

BULLETIN DES
AMIS DU

THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM
OF
HUMAN
HISTORY
AND
ETHNOLOGY
WASHINGTON
D.C.



VIEUX HUÉ

19^E ANNÉE N°1.

JANV.-MARS 1932.

BULLETIN
DES
AMIS DU VIEUX HUÉ

DIX-NEUVIÈME ANNÉE — 1932



HANOI - HAIPHONG
IMPRIMERIE D'EXTRÊME-ORIENT

1932

INDEX ANALYTIQUE

Les noms d'auteurs d'articles sont en PETITES CAPITALES ; les titres de leurs travaux sont en *italiques*. Dans le corps de chaque article, un trait remplace le mot tête d'article. Pour faciliter les recherches, on renvoie, lorsqu'il y a lieu, à l'Index des années précédentes 1914-1931.

Académie malgache. Voir 1922.

Administration de l'Annam. Voir 1931.

Adran (Mgr. d'). Voir 1919, 1920, 1926.

Affections épidémiques. Esprits malfaisants dans les-. Voir 1926.

Ambassade. Voir 1916, 1919, 1920, 1921, 1927, 1928.

Ambassadeurs. Maison des -. Voir 1916.

Ames abandonnées. Voir 1915, 1916.

Amis du Vieux Hué. Comptes-rendus des réunions de l'Association des -, pp. 447-463. Liste des membres de l'Association des -, pp. 465-479.

An, fils de Sãi-Vương. Voir 1920.

An-Biên Quận-Vương. Voir 1918.

An-Xuyên (Princesse). Voir 1925.

Anh, fils de Sãi-Vương. Voir 1920.

Annam. Voir 1920, 1931.

Annam ancien. *Ressources financières et économiques de l'État dans l'ancien Annam : impôts des monopoles et règles en matière de perception* (R. DELOUSTAL), pp. 157-218.

ANTOINE. *Les grottes de Cu-Lạc : relation d'une exploration faite en Juillet 1931*. (En collaboration avec M. MICHEL), pp. 129-143.

Archéologie. Voir 1930.

Arènes. Voir 1915, 1916, 1924, 1925.

Arsenal. Voir Thanh-Phước.

Art. Voir 1915, 1919, 1920, 1925.

Assistance médicale en An-nam. Voir 1931.

Associés au culte du Thê-Miêu et du Thái-Miêu. Voir 1914.

Attentat, Pont de l' -. Voir 1915.

Aude, Ph. *A la suite de l'Amiral Charnier. Campagne de Chine et de Cochinchine. Lettres de -* (L. CADIÈRE), pp. 3-128.

Auvray (D'). Voir 1924.

Bắc (Nguyễn), ancêtre des Nguyễn. Voir 1920.

Bắc-Tê, Pont -. Voir 1915.

Bắc-Vọng-Đông. *Les lieux de culte du village de -* (A. CHAPUIS), pp. 371-410.

Bài ou plaques honorifiques. Voir 1915.

Ban-Sóc. Cérémonie -. Voir 1915, 1916.

Bana. Voir 1924.

Bangkok. Voir 1919.

Báo-Quốc. Pagode -. Voir 1917.

Bảo-Thuận (Princesse). Voir 1922, 1925.

Bao-Vinh. Voir 1919.

Barion (D'). Voir 1924.

Barisy, Voir 1926.

Barques royales et mandarinales. Voir 1916.

Barrages. Voir 1915.

Barthélemy d'Acosta. Voir 1921.

Bâton. Voir 1921.

Bayard. Voir 1919.

Besson (Capitaine). Voir 1920.

Bibliothèque des Archives. Voir 1922.

Bình-Định. Voir 1927.

Bình-Thuân. Voir 1926.

Bleus de Hué. Voir 1914

Bội, Kim - . Voir 1916.

Bổn-Giác. Le Bonze - . Voir 1915.

Bonzes. Voir Initiation des - .

Bonzerie. Voir 1928.

Bouché (Lieutenant). Voir 1918.

Bougainville. Voir 1917.

Bowyear. Voir Thomas - .

Bras ancien du fleuve de Hué. Voir 1915.

Brevets de J.-B. Chaigneau. Voir 1915.

Bronzes du Palais. Voir 1914.

Brossard de Corbigny. Voir 1916,

Broyeur pharmaceutique. Voir 1920.

Brûle-parfums. Voir 1919, 1920.

Bruneau (Capitaine). Voir 1918.

Bureau des navires. Voir 1918.

Burma Research Society. Voir 1922,

Butte de tir. Voir **Thanh-Phước.**

Cachets. Voir 1915, 1920.

CADIÈRE (L.). *A la suite de l'Amiral Charner. Campagne de Chine et de Cochinchine. Lettres de Ph. Aude*, pp. 3-128. Rapport du Rédacteur du Bulletin, pp. 443-444. Allocution à M. P. Pelliot, pp. 447-449.

Calendriers. Voir 1915, 1916.

Camp des Lettrés. Voir 1915, 1916.

Campagne du Tonkin. *Lettres du Capitaine d'Infanterie de Marine J. Petit-Jean Roger : Cochinchine, Annam, Tonkin (1880-1885)* (H. COSSERAT), pp. 247-370.

Campagne de Cochinchine. *A la suite de l'Amiral Charnier. - Lettres de Ph. Aude* (L. CADIÈRE), pp. 3-128.

Cần-Chánh, Palais -. Voir 1914.

Càn-Nguyên. Palais -. Voir 1914.

Càn-Thành. Palais et Résidence -. Voir 1914.

Canal impérial. Voir 1915.

Cảnh (Le Prince). Voir 1920.

Canh(**Nguyễn-Hữu**). Voir 1914.

Cannelle, Voir 1916.

Canons. Voir 1919.

Canons de la Résidence Supérieure. Voir 1916.

Canons-Génies. *Les neuf - de la Citadelle de Hué : détails complémentaires* (H. COSSERAT), pp. 141-155, Voir 1914, 1915, 1917.

Caspar (Mgr.) Voir 1917.

Cao-Hoàng-Hậu. Anniversaire de la naissance de la reine -. Voir 1916.

Capitale. Voir 1916.

Caractères. Voir 1919.

Centenaires. Voir 1922.

Céramiques. Voir 1922.

Cérémonies. Voir 1917, 1918, 1922.

Chaigneau, Eugène. Voir 1923.

Chaigneau, J.-B. Voir 1915, 1916, 1917, 1919, 1920, 1921, 1922, 1923, 1926.

Cham. Voir 1915, 1920, 1923.

Champeaux (Palasne de). Voir 1916, 1918.

Chapeau. Voir 1918.

CHAPUIS (A) *Les lieux de culte du village du Bắc-Vọng-Đông*, pp. 371-410.

Chargés d'affaires à Hué. Voir 1916, 1917.

Charner. *A la suite de l'Amiral. - Campagne de Chine et de Cochinchine. Lettres de Ph. Aude* (L. CADIÈRE), pp. 3-128.

Châu(**Ngô-Tùng**). Voir 1914.

Chaudière de Bich-La-Soi. Voir 1916.

Chauve-souris. Voir 1919.

Chefferie du Génie. Voir 1930.

Chiêm (**Nguyễn-Khoa**). Voir 1915.

Chiêu-U'ng, Pagode -. Voir 1914.

Chiêu-Nghi. La Princesse -. Voir 1918.

Chính-Văn. Le Bonze -. Voir 1915.

Choisy (Abbé de). Voir 1929.

Chuẩn(**Nguyễn-Công**), ancêtre des **Nguyễn**. Voir 1920.

Chûte de cheval. La berge de la -. Voir 1916.

Ciel. Sacrifice au -. Voir 1916.

Cimetière. Voir 1914, 1916, 1922, 1929.

Cinquantenaire. Voir 1918.

Citadelle. Voir 1922, 1924.

Cochinchine. Le Mémoire sur la - de J.-B. Chaigneau. Voir 1923.

Code. Voir 1917.

Col des Nuages. Voir 1920, 1921.

- Collectionneur. Voir 1921, 1922, 1924.
- Colonisation en Annam. Dans : *L'Annam : Colonisation*. Voir 1931.
- Commandants de la garnison de Hué. Voir 1915.
- Compagnie néerlandaise des Indes. Voir 1916.
- Comptes-rendus de l'Association des Amis du Vieux Hué, pp. 137-153.
- Côn (Huỳnh)**. Voir 1925.
- Concession de Hué, Voir 1916, 1918.
- Concours littéraires. Voir 1915, 1916, 1917.
- Công-Quán**, ou Hôtel des Ambassadeurs. Voir 1915.
- Công-Thượng-Vương**. Biographie. Voir 1920.
- Conseil de la famille Royale. Voir **Tôn-Nhơn-Phủ**.
- COSSERAT, (H.) *Les neuf Canons-Génies de la Citadelle de Hué : détails complémentaires*, pp. 141-155. *Lettres du Capitaine d'Infanterie de Marine J. Petit-Jean Roger : Cochinchine, Annam, Tonkin (1880-1885)*, pp. 247-370.
- Costumes de cour. Voir 1915, 1916.
- Cotte (D'). Voir 1924.
- Cour. Les Plaquettes des dignitaires et des mandarins à la - d'Annam. Voir 1915, 1916, 1918, 1920, 1926.
- Courbet (Amiral). Voir 1916.
- De Courcy. Voir 1916.
- Cristoforo Borri. Voir 1931.
- Crochet (Soldat), Voir 1918.
- Croix (Jean de la). Voir 1919. Voir Jean de la Croix.
- Cu-Lạc. *Les grottes de - : relation d'une exploration faite en Juillet 1931* (ANTOINE et MICHEL), pp. 129-140.
- Cửa-Tùng. Le Plage de -. Voir 1921.
- Cuisines royales. Voir 1915.
- Cung-Quán, ou Hôtel des Ambassadeurs. Voir 1915.
- Cương (S. E. Trương-Như). Voir 1919.
- Cureurs d'oreilles. Voir 1916.
- Da-dô-bi. Voir 1920.
- Dạ-Viên (Ile). Voir 1925.
- Đại-Cung-Môn ou Porte dorée. Voir 1914.
- Đại-Giác. Temple - . Voir 1916.
- Đại-Hùng. Temple - . Voir 1915.
- Đại-Triều-Nghi. Cérémonie - . Voir 1917.
- Đầm (Tống-Phúc). Voir 1914.
- ĐÀN (Tôn-Thất). *Relation de voyage en France*, pp. 454-461.
- Đản. Le Prince - , ou Tu. Voir 1918.
- Đản (S. E. Trương-Quan). Voir 1915.
- Đản (Nguyễn-Khắc). Voir 1919. Portrait : Voir 1921.
- Danh (Nguyễn-Khoa). Voir 1915.
- Đặng (Nguyễn-Khoa). Voir 1915.
- Đạo. Sacrifice au drapeau - . Voir 1915.

Dật (Nguyễn-Cửu). Voir 1914.

Dật (Nguyễn-Hữu). Voir 1914.

Đầu-Hổ. Jeu -. Voir 1917.

Dauphy. Voir 1922.

Dayot (Félix), Voir 1917.

Dayot (Jean-Marie). Voir 1917, 1920, 1921.

Debay. Tracé -. Voir 1926.

DELOUSTAL (R.) *Ressources financières et économiques de l'État dans l'ancien Annam : impôts des monopoles et règles en matière de perception*, pp. 157-218.

Dentelles. Voir 1919.

Desperles. Voir 1919.

Despiau. Voir 1919, 1921, 1925, 1926.

Diễn, fils de Nguyễn-Hoàng. Biographie. Voir 1920.

Diễn (Tôn-Thắt). Voir 1914.

Diệu-Đề. Pagode -. Voir 1916.

Dinh-Cát. Voir 1915.

Dinh-Nhiên. Le Bonze -. Voir 1915.

Dinh-Trại. Voir 1920.

Diplômes. Voir 1922.

Distinctions honorifiques annamites. Voir 1915.

Độ (S. E. Nguyễn-Hữu). Voir 1924.

Đoan-Dương. La fête -. Voir 1915, 1916.

Đôn, fils de Sãi-Vương. Biographie. Voir 1920.

Đờn-Nguyệt. Voir 1919, 1922.

Đờn-Tranh. Voir 1919, 1922.

Đông (Tôn-Thắt). Voir 1914.

Đông-Chí. La fête -. Voir 1916.

Đông-Hưởng. Cérémonie -. Voir 1916.

Đồng-Khánh. Voir 1914, 1916, 1917, 1920, 1922.

Đồng-Thành Thủy-Quan. Pont -. Voir 1915.

Đồng-Xuân. La Princesse -. Voir 1916.

Dragon. Voir 1915, 1919.

Drapeau Đạo. Voir 1915.

Drouih (Capitaine). Voir 1918.

Du (Nguyễn-Hoàng), ancêtre des Nguyễn. Voir 1920.

Du-Cửu. Palais -. Voir 1916.

Du-Xuân. Voir 1915, 1919.

Du-Ấm-Từ. Temple -. Voir 1918.

Duc (Cao-Xuân). Voir 1923 (à Cao-Xuân-Dục).

Dục (Nguyễn-Khoa). Voir 1915.

Đức Chaigneau. Voir 1920, 1923.

Dục-Đức. Anniversaire de la mort de -. Voir 1914, 1916.

Duff. Voir 1921.

Duffour (Sergent-major). Voir 1918.

Dương, fils de **Nguyễn-Hoàng**. Biographie. Voir 1920.

Dutreuil de Rhins. Voir 1919.

Duy-Tân. Voir 1916.

Ecole **Đông-Khánh**. Voir 1917.

Ecole des **Hậu-Bồ**. Voir 1916.

Ecran du Roi. Voir 1916.

Edifices de Hué Voir 1915.

Edits (Pavillon des). Voir 1915, 1920.

Elégante. Journée d'une - à Hué. Voir 1916.

Eléphant. Voir 1922. Pagode de l' - qui barrit. Voir 1914, 1919, 1922.

D'Encausse de Ganties.

Encrier. Voir 1917.

Enfants. Les - de Forçant. Voir 1918.

ENJOLRAS, F. *Reconnaissance de la région de **Mọi-Xe** et du tracé de la Route Coloniale N°14, entre **Tân-An** et le **Dac-Main***, pp. 411-441.

Enseignement en Annam. Dans : *L'Annam : L'Enseignement* (P. ANTOINE). pp. 171-192.

Epaulette. Voir 1919.

Ephémérides annamites. Voir 1914, 1915, 1916, 1917, 1923, 1925.

Esplanade des Sacrifices. Voir 1914, 1915.

Esprits malfaisants dans les affections épidémiques. Voir 1916.

Esthétique. Voir 1919.

Ethnographie de l'Annam, Voir 1931.

Européens qui ont vu le Vieux Hué. Voir 1915, 1916, 1917, 1919, 1920, 1929, 1930, 1931.

Eunuques (Pagodes des). Voir 1918, 1924.

Événements de 1885. Voir 1920.

Examens. Voir 1915, 1916, 1917.

Faifo. Voir 1919, 1920, 1928.

Famille. Voir 1930.

Famille royale. **Tôn-Nhơn-Phủ**. Voir 1918.

Fête à Hué. Voir 1915, 1916, 1917.

Feuilles (Motif ornemental). Voir 1919.

Fleuve des Parfums ou Fleuve de Hué. Voir 1916.

Folk-lore. Voir 1923. Voir 1929 (à **Thuộc-mê**).

Forbin (le Chevalier de). Voir 1930.

Forçant (de). Voir 1915, 1917, 1918, 1919, 1920.

Fort (François). Voir 1919.

Forts et batteries du fleuve de Hué. Voir 1914.

Fortification. Voir 1924

Fortin. Le - du Col des Nuages; Voir 1921.

Français. Les - au service de Gia-Long. Voir 1917, 1918, 1919, 1920, 1921, 1922, 1923, 1925, 1926.

Funérailles. Les - de Gia-Long. Voir 1923. Les - de **Thiệu-Trị**. Voir 1916.

Fresque. Voir 1921.

Fruits. Voir 1919.
Gaspar Luis. Voir 1931.
Gemelli Careri. Voir 1930.
Généalogie des **Nguyễn** avant Gia-Long. Voir 1920.
Génie. Le corps du — Annamite. Voir : Chefferie du-
Géographie de l'Annam. Voir 1931.
Géométriques (Motifs ornementaux). Voir 1919.
Gia-Dũ (le roi). Biographie. Voir 1920. Voir 1916.
Gia-Dũ (la reine), Biographie. Voir 1920. Voir 1916.
Gia-Long. Les Français au service de -. Voir 1917, 1918, 1920, 1921, 1922, 1923.
Gia-Thuong **Tôn-Thụy**. Cérémonie -. Voir 1927.
Giác-Hoàng. Pagode -. Voir 1916.
Giám (**Trương-Văn**). Voir 1922.
Giam-Biểu. Voir 1915.
Giản (Phan-Thanh). L'ambassade de - en 1863. Voir 1915, 1918, 1919, 1921. Portrait. Voir 1921.
Giao-Chí. 1919
Gibson. 1920.
Girard de l'Isle-Sellé. Voir 1919, 1920.
Grades. Voir 1920.
Gradués. Costumes des -. Voir 1916.
Gravures. Voir 1920.
Grenier. Voir 1914, 1919.
Grottes. *Les - de Cu-Lạc : relation d'une exploration faite en Juillet 1931* (ANTOINET MICHEL), pp. 129-140. Voir Phong-Nha.
Guerrier (Colonel). Voir 1917, 1924.
Guiart. Voir 1921.
Guillon. Voir 1917, 1920.
Hà, fils de **Nguyễn-Hoàng**, Biographie. Voir 1920.
Hà-Thủ-Ô. Voir 1928.
Hạ-Hưởng. Cérémonie -. Voir 1916.
Hạ-Nguyên. Fête -. Voir 1917.
Hà-Trung. Statue bouddhique de -. Voir 1914.
Hải, fils de **Nguyễn-Hoàng**. Biographie. Voir 1920.
Hải-Đông Quận-Vương. Voir 1918.
Hàm-Long. Pagode -. Voir 1917.
Hàm-Tê. Pont -. Voir 1915.
Hàm-Nghì. Voir 1917, 1929.
Hán, fils de **Nguyễn-Hoàng**. Biographie. Voir 1920.
Hàn (S. E. **Tôn-Thất**). Voir 1923.
Hanh (**Đào-Thái**). Voir 1916.
Hào (**Nguyễn-Khoa**). Voir 1915.
Hạo (**Tôn-Thất**). Voir 1914.
Hạp-Hưởng. Cérémonie -. Voir 1916.

Harmand. Voir 1916.

Hậu-Bồ. École des -. Voir 1915.

Hector. Voir 1916.

Hi-Tôn (le roi). Bibliographie. Voir 1920.

Hiền-Trung-Từ. Voir 1927.

Hiền-Vương. Voir 1915.

Hiệp, fils de **Nguyễn-Hoàng.** Biographie. Voir 1920.

Hiệp (**Tôn-Thất**). Voir 1914, 1915.

Hiều-Chiều (le roi). Biographie. Voir 1920.

Hiều-Chiều (la reine). Biographie. Voir 1920. Voir 1916.

Hiều-Khương (la reine). Voir 1916.

Hiều-Khương (le prince). Voir 1916.

Hiều-Ninh (la reine). Voir 1916.

Hiều-Triết (la reine). Voir 1916.

Hiều-Văn (le roi). Biographie. Voir 1920.

Hiều-Văn (la reine), Biographie. Voir 1920. Voir 1916.

Hiều-Võ (la reine). Voir 1916.

Hirondelles. Les Nids d' -. Voir 1930.

Histoire de l'Annam. Voir 1931.

Hocquard (D'). Voir 1924.

Hội (**Tôn-Thất**). Voir 1914.

Hội (**Trần-Tiến**). Voir 1919.

Hollandais. Voir 1917.

Hommes à queue. Voir 1928.

Hòn-Chén. Pagode -. Voir 1915.

Hôtel des Ambassadeurs. Voir 1915.

Huế. Voir 1916, 1917, 1918, 1919, 1920, 1922, 1923, 1924, 1927, 1928, 1930. Voir Gemelli Careri.

Huế (Benoît **Hồ-Thị**). Voir 1923.

Huế (**Thân-Trọng**). Voir 1925, 1926.

Huệ (la reine). Voir 1916.

Huệ-Nam-Điện. Pagode -. Voir 1915

Huệ-Vương. Voir 1916.

Hưng-Tổ Hiều-Khương. Voir 1916.

Hương-Nguyên. Belvédère - . Voir 1915.

Hự (**Đỗ-Văn**). Voir 1914.

Huy (**Tôn-Thất**). Voir 1914..

Impôts dans l'ancien Annam. *Ressources financières et économiques de l'Etat dans l'ancien Annam : impôts des monopoles et règles en matière de perception* (R. DELOUSTAL), pp. 157 - 218.

Indo-Javanais. Voir 1930.

Initiation des bonzes. Voir 1924 (à Eunuque, pagode des-). Voir 1929 (à Moxa).

Intronisation. Voir 1916, 1917.

Investiture. Voir 1916, 1917, 1922.

- Irlandais. Voir 1920.
Japonais. Voir 1919.
Januario. Voir 1920.
Jean Brunhes. Voir 1930.
Jean de la Croix. Voir 1924.
Joang (Jean). Voir 1917.
João da Crus. Voir Jean de la Croix.
Just (D.). Voir 1924.
Kergaradec (de). Voir 1916.
Khải-Định. Musée - . Voir 1929.
Khám-Đường. Prison - . Voir 1914.
Khánh-Ninh. Pont - . Voir 1915.
Khánh.Kim - . Voir 1915.
Khê, fils de Nguyễn-Hoàng. Biographie. Voir 1920, 2914.
Khai (Nguyễn-Đình). Voir 1915.
Kỳ, fils de Sãi-Vương. Biographie. Voir 1920.
Kỳ (Nguyễn-Ũ). Voir 1914.
Kỳ-Thạch Phu-Nhơn (Déesse). Voir 1915.
Kiên (Nguyễn-Khoa). Voir 1915.
Kiên-Phúc. Voir 1916.
Kiên-Thái-Vương. Voir 1925.
Kim-Bội. Voir 1915.
Kim-Khánh. Voir 1915.
Kim-Long. Voir 1922.
Kim-Ti'n. Voir 1915.
Kim-Thủy-Trì. Voir 1914.
Kính. Le prince - . Voir 1918.
Koffler. Voir 1921.
La-Chử, Le Khánh de - . Voir 1915.
Lais, lạy ; les grands - . Voir 1915.
Lang (Nguyễn-Văn), ancêtre des Nguyễn. Voir 1920.
Langlois. Voir 1921.
Laquage des dents. Voir 1928.
Launay. Voir 1917.
Le Brun. Voir 1919.
Lemarchant de Trigon. Voir 1918.
Lê. La Pagode des - à Thanh-Hóa. Voir 1921.
LÊ-THANH-CẢNH. *Notes pour servir à l'établissement du Protectorat français en Annam*, pp. 219 - 246.
Lê-Thiên-Anh. Princesse - . Voir 1916.
Lê-Thán Biographie. Voir 1921
Lefebvre. Voir 1926.
Légation de Hué. Voir 1916
Lemaire. Voir 1916.
Lên-Đổng. Cérémonie - . Voir. 1919.

Lettres. Temple des - . Voir 1916.

Lý-Thiện. Cuisines - . Voir 1915.

Licorne. Voir 1919.

Liên-Hòa. Le bonze - . Voir 1915.

Liễu-Chân. Le bonze - . Voir 1915.

Liễu-Dật. Le bonze - . Voir 1915.

Liễu-Hạnh. La déesse - . Voir 1914.

Liễu-Kiên. Le bonze - . Voir 1915.

Liễu-Triết. Le bonze - . Voir 1915.

Lieux de culte. *Les - du village de Bắc-Vọng-Đông* (A CHAPUIS)
pp. 371 - 410. Voir 1914.

Lion (Motif ornemental). Voir 1919.

Liot. Voir 1925.

Livres d'or et d'argent. Voir 1917.

Loan (**Trương-Phúc**). Voir 1917.

Lộc, fils de Sãi-Vương. Biographie. Voir 1920.

Long-An. Temple - . Voir : Musée Khải-Định, 1923.

Long-Châu. Pagode - . Voir 1914.

Long-Thành. Princesse - . Voir 1915.

Long-Thọ. Poteries du - . Voir 1917.

Long-Thủ (Pagode). Voir 1920.

Loureiro. Voir 1921.

Luis, Voir Gaspar -. 1931

Lương-Khê Thi-Thảo, ouvrage de Phan-Thanh-Giản. Voir 1915.

Lưu (Nguyễn-Văn), ancêtre des Nguyễn. Voir 1920.

Magon de Médine. Voir 1917.

Maison. Voir 1919, 1922.

Malespine. Voir 1917.

Mân (**Tôn-Thắt**). Voir 1914.

Mẫn (Nguyễn-Văn). Voir 1914.

Mandarins. Les Plaquettes des dignitaires et des - à la Cour d'Annam-
Voir 1916, 1926.

Mangin (Dr), Voir 1924.

Man-Hoè. Voir 1920.

Manoë, Manoé, Ma-nô-ê. Voir 1917, 1920.

Marbre. Les Montagnes de - . Voir 1924.

Marie 1^{er}, Roi des Sédangs. Voir 1927.

Mật-Hoàng. Le bonze - . Voir 1915.

Maurillon. Voir 1921

Mayréna. Voir Marie 1^{er}.

Médaille. Voir 1920.

Médecine. Voir 1921.

Médecins. Voir 1921

Meubles. Voir 1919.

- MICHEL. *Les Grottes de Cu-Lac : relation d'une exploration faite en Juillet 1931* (En collaboration avec M. ANTOINE), pp. 129-140.
- Milard. La tombe du Chevalier - . Voir 1920, 1929.
- Minh (**Trương-Văn**), époux de la Princesse **Bảo-Thuận**. Voir 1922
- Minh (**Nguyễn-Khoa**). Voir 1915.
- Minh-Đức (Marquis de), époux de la Princesse **Bảo-Thuận**. Voir 1922.
- Minh-Hương. Voir 1919.
- Minh-Mạng. Voir 1914, 1915, 1916, 1917, 1920, 1925.
- Minh-Viên. Château - . Voir 1915.
- Minh-Vương. Voir 1915, 1918.
- Mission. Voir 1926.
- Moi-Xe. *Reconnaissance de la région de Mội-Xe et du trajet de la Route coloniale N° 14, entre Tân-An et le Dac-Main* (F. ENJOLRAS), pp. 411-441.
- Mondière (D'). Voir 1924.
- Monogramme de la Compagnie néerlandaise des Indes. Voir 1916.
- Montagnes de Marbre. Voir 1924.
- Moxas. Les - de l'initiation des bonzes. Voir 1929.
- Musée **Khải-Định**. Voir 1924, 1929.
- Musique. Voir 1919, 1922, 1927.
- Nam-Chơn. Voir 1925. Voir : Besson.
- Nam-Giao. Voir 1914, 1915.
- Navigateur (le vaisseau le -). Voir 1924.
- Netské. Voir 1922.
- Nettoyage des sceaux. Voir 1915, 1916.
- Ngân-Tiến. Voir **Kim-Tiến**.
- Nghi (**Mai-Đức**). Voir 1914.
- Nghi-Thiên-Chương (la reine). Voir 1916, 1922.
- Nghi-Xuân. Voir **Tề-Xuân**.
- Ngọ-Môn. La porte - . Voir 1914.
- Ngọc-Bửu, fille de **Nguyễn-Kim**. Biographie. Voir 1920.
- Ngọc-Đĩnh, fille de **Sãi-Vương**. Biographie. Voir 1920.
- Ngọc-Khoa, fille de **Sãi-Vương**. Biographie. Voir 1920.
- Ngọc-Liên, fille de **Sãi-Vương**. Biographie. Voir 1920.
- Ngọc-Tiến, fille de **Nguyễn-Hoàng**. Biographie. Voir 1920.
- Ngọc-Tú, fille de **Nguyễn-Hoàng**. Biographie. Voir 1920.
- Ngọc-Vạng, fille de **Sãi-Vương**. Biographie. Voir 1920.
- Nguy (**Võ-Dị**). Voir 1914.
- Nguyễn-Anh. Voir Gia-Long. Voir 1916.
- Nguyễn-Cát. Le bonze - . Voir 1915.
- Nguyễn-Hoàng. Biographie. Voir 1920.
- Nguyễn-Hữu-Độ. Voir 1920.
- Nguyễn-Khoa. La famille - . Voir 1915.
- Nguyễn-Kim. Biographie. Voir 1920. Voir 1916.
- Nguyễn-Phước-Lan (**Công-Thượng-Vương**). Biographie. Voir 1920.

- Nguyễn-Phước-Nguyên (Sãi-Vương).** Biographie. Voir 1920.
Nguyễn-Suyễn. Voir 1926.
Nguyệt-Anh. Le portique-. Voir 1914.
Nhơn (la reine). Voir 1916.
Nhơn (Nguyễn-Văn). Voir 1914.
Nhơn (Phạm-Văn). Voir 1914.
Như-Hán. Le bonze - . Voir 1915.
Như-Ý, sceptre ou bâton de bon augure. Voir 1921.
Nhứt-Tinh. Le portique - . Voir 1914.
Nicault. Voir 1922
Nids d'hirondelle. Voir : Hirondelles.
Niêm (Tôn-Thắt). Voir 1915.
Ninh-Vương. Voir 1916.
Nón (chapeau). Voir 1918.
Non-nay. Voir 1927.
Noria. Voir 1926.
Nuage. Le Fortin du Col des - . Voir 1921.
Numismatique. Voir 1920.
Objets inanimés (Motifs ornementaux). Voir 1919.
Officiers. Voir 1915.
Olivier de Puymanel. Voir 1917, 1920, 1923, 1925, 1926.
Optiques. Voir 1924.
Ordre de service. Voir 1922.
Ornemental. Motifs géométriques - . Voir 1919.
Ossuaire du Nam-Ciao. Voir 1915.
Pagodes. Les *lieux de culte du village de Bắc-Vọng Đông* (A. CHAPUIS), pp. 371-410. Voir 1914 à 1918, 1920 à 1922, 1924, 1925.
Palais. Voir 1914, 1921, 1928.
Palasne de Champeaux. Voir Champeaux.
Paravents. Voir 1917.
Parents. Voir 1918.
Passeport. Voir 1917.
Patenôtre. Voir 1915, 1916.
Pavillon des Edits. Voir 1920.
Pays d'Annam. Voir 1931.
Paysage dans l'art annamite. Voir 1919.
Pellerin (Mgr.). Voir 1916.
Pellicot (Lieutenant). Voir 1918.
Pernot (Lieutenant-Colonel). Voir 1918.
Petit-Jean Roger, J. *Lettres du Capitaine d'Infanterie de Marine - : Cochinchine, Annam, Tonkin (1880-1885)* (H. COSSERAT), pp. 247-370.
Phát (Trần-Đình). Voir 1915.
Phất-Thức. Cérémonie - . Voir 1916.
Phénix dans l'art annamite. Voir 1919, 1929 (pp. 171-186).

- Philastre. Voir 1916.
Philip (D'). Voir 1924.
Phổ-Lỗ. Voir 1919.
Phong-Nha. Les grottes de - . Voir 1930. Voir **Cu-Lạc**.
Phũ-Cam. Canal de - . Voir 1916.
Phu-Văn-Lâu ou Pavillon des Edits. Voir 1915.
Phủ-Tủ. Les tombes d'Européens de - . Voir 1915, 1918.
Phủ Thừa-Thiên. Voir 1915.
Phú-Yên (Province). Voir 1929 (pp. 199-254).
Phước-Duyên. Tour - . ou de Confucius. Voir 1915.
Phước-Quả. Les tombeaux de - . Voir 1915.
Piété filiale. Voir 1925.
Pigneau de Béhaine. Voir Adran.
Pins. Voir 1916.
Pins du Nam-Giao. Voir 1914 (Nam-Giao). Voir 1916.
Plaques. Voir 1920.
Plaquettes. Les - des dignitaires et des mandarins à la Cour d'Annam. Voir 1926.
Plateau à double paroi. Voir 1928.
Poisson dans l'art annamite. Voir 1919.
Pont. Voir 1922.
Pont couvert de **Thanh-Thủy**. Voir 1917.
Porte-Dorée. Voir 1914.
Postes militaires du **Quảng-Trị** et du **Quảng-Bình**. Voir 1929.
Pot. Voir 1919.
Poterie. Voir 1917, 1919, 1927.
Poudrière. Voir 1922.
Préhistoire. Voir 1915.
Prince Héritier. Voir 1922.
Prisons de Hué. Voir 1914.
Proclamation. Voir 1918.
Produits de l'Annam. Voir 1931.
Promenade du Printemps. Voir **Du-Xuân**.
Promenade du roi. Voir 1924.
Promulgation des codes. Voir 1917.
Protectorat français, *Notes pour servir à l'établissement du - en Annam* (**LÊ-THANH-CẢNH**), pp. 219-246. Voir 1929.
Prudhomme (Général). Voir 1916.
Quảng-Bình. Voir : Postes militaires, 1929.
Quảng-Đức. Le bonze - . Voir 1915.
Quảng-Nam. Voir 1923.
Quảng-Ngãi. Voir 1926.
Quảng-Trị. Voir 1923. Province de - . Voir 1921, 1929. Postes militaires de — . Voir 1929.
Quarantenaire. Voir 1925.

Quê' (**Truong-Đặng**). Voir 1914.

Quí-Nam. Voir 1914.

Qui-Nhon. Voir 1930.

Quỳnh, fils de **Công-Thượng-Vương**. Voir 1920.

Quốc-Ân. Pagode - . Voir 1914, 1915.

Quốc-Học. Voir 1916.

Quốc-Tử-Giám. Voir 1917.

Rameaux (Motif ornemental), Voir 1919.

Rapports. - des membres du Bureau sortant sur l'année 1929 du Rédacteur du Bulletin (L. CADIÈRE), pp. 443-444 ; - du Trésorier (A. VERGES), pp- 445-446.

Reine-Mère. Voir 1918.

Religion. Voir 1930.

Renon. Voir 1917.

Représentants de la France à Hué. Voir 1915.

Résidence Supérieure. Voir 1916, 1918.

Résidence des Gouverneurs du **Thừa-Thiên**. Voir 1915.

Résidents Généraux et Supérieurs de Hué. Voir 1916.

Resseloot. Voir 1917.

Ressources de l'État. *Ressources financières et économiques de l'État dans l'ancien Annam : impôts des monopoles et règles en matière de perception* (R. DELOUSTAL), pp. 157-218.

Rheinart des Essarts. Voir 1915, 1916, 1917.

Rhodes (le P. Alexandre de). Voir 1915, 1919, 1927.

Riz. Voir 1919.

Roeper. Voir 1917.

Rollet de l'Isle. Voir 1916.

Ron. Voir 1923.

Route Coloniale N°14. *Reconnaissance de la région de Mội-Xe et du trajet de la —. entre Tân-An et le Dac-Main* (F. ENJOLRAS), pp. 411-441.

Route Mandarine. Voir 1920.

Routes des Montagnes. La - de Hué à Tourane. Voir 1926, 1929,

Rues de la Concession. Voir 1918.

Russier (H.) Voir 1918.

Sachets à bétel. Voir 1916.

Sacrifice. - au Nam-Giao. Voir 1915. - au drapeau **Đạo**. Voir 1915.

Esplanade des - . Voir 1915.

Sãi-Vương. Voir 1922. Biographie. Voir 1920.

Salanganes. Voir : Hirondelles.

Sanna. Voir 1919. Voir 1921.

Sapèque d'or et d'argent. Voir 1915.

Sceaux. Voir 1920. Nettoyage des - . Voir : **Phật-Thức**.

Sceptres. Voir 1921.

Sculptures chames. Voir 1917.

Sédangs. Voir Marie 1^{er}, roi des - .

Service Forestier en Annam. Voir 1931.

Siam, Voir 1930.
Siebert. Voir 1921.
Sinja. Voir 1921.
Slamensky. Voir 1921.
Société de Géographie. Voir 1922.
Sorcière. Pagode de la - . Voir 1915.
Souliers (D). Voir 1924.
Statues chames. Voir 1924, 1915.
Statues bouddhiques du **Tân-Thơ-Viện**. Voir 1916.
Statuts de l'Association des Amis du Vieux Hué. Voir 1914.
Stèle. Voir 1917, 1918, 1920, 1923.
Stores. Voir 1919.
Sử-Quán. Voir Ambassadeurs (Maison des), 1915, 1916,
Suyền (Nguyễn). Voir 1916.
Tà-Thiên (Reine). Voir : **Nhơn** (Reine).
Tạ-Nguyên-Thiếu. Voir : **Quốc-Ân**.
Tambour. Voir 1920.
Tân (Nguyễn-Hữu). Voir 1914.
Tân-Sở. Voir 1914.
Tân-Thơ-Viện. Voir Musée **Khải-Định**, 1929.
Tân-Tôn. Cérémonie - . Voir 1916.
Tân-Xuân. Voir 1915, 1916, 1919.
Tánh (Võ-Tôn). Voir 1914. Voir 1923 (à **Võ-Tánh**).
Tardivet. Voir 1917.
Tây-Sơn. Voir 1914, 1915, 1920.
Tây-Thành Thủy-Quan. Pont - . Voir 1915.
Tê-Sanh. Cuisine - . Voir 1914.
Tê-Vương. Biographie. Voir 1916. Voir : **Sãi-Vương**.
Tê-Xuân. Voir 1919.
Temple. Voir 1918, 1927. - des Lettres. Voir 1916.
Tết. Voir 1916, 1924.
Thái-Dịch-Trí. Voir 1914 (Porte-Dorée).
Thái-Dương Phu-Nhơn. Déesse - . Voir 1914.
Thái-Hòa. Palais - . Voir 1914.
Thái-Miêu. Temple - . Voir 1914.
Thái-Tổ (le roi). Biographie. Voir 1920.
Thái-Tổ (la reine). Biographie. Voir 1920.
Thân-Huân. Temple - . Voir 1918.
Thân (Nguyễn). Voir 1915.
Thần-Tôn (le roi). Biographie. Voir 1920.
Thần-Tôn (la reine). Biographie. Voir 1920.
Thân-Trọng-Huế (S. E.). Voir 1926.
Thăng-Phu. Cérémonie - . Voir 1917.
Thăng-Phụ. Cérémonie - . Voir 1916, 1917.
Thành, fils de **Nguyễn-Hoàng**. Biographie. Voir 1920.

Thanh-Cầu. Pont - . Voir 1915

Thanh-Hóa. Voir 1918, 1915.

Thanh-Long. Pont - . Voir 1915.

Thanh-Minh. Fête - . Voir 1915.

Thanh-Phước. Arsenal et butte de tir de - . Voir 1915.

Thanh-Thủy. Le pont couvert de - . Voir 1917.

Thanh-Trung. Sculptures chames de - . Voir 1921.

Thế (le prince). Voir 1918.

Thê-Miêu. Temple - . 1914.

Théâtre. Voir 1916, 1921.

Thi-Đình. Examens - . Voir 1916.

Thi-Hội. Examens - . Voir 1915, 1916.

Thi-Hương. Examens - . Voir 1915, 1916.

Thi-Sanh-Hạch. Examens - . Voir 1917.

Thiên-Y-A-Na. Déesse - . Voir 1914, 1915.

Thiên-Mẫu ou **Thiên-Mo.** Pagode- . Voir 1915

Thiên-Thọ ou **Bảo-Quốc.** Pagode - . Voir 1917.

Thiệt-Thành. Le bronze - . Voir 1915.

Thieu, fils de **Sãi-Vương.** Biographie. Voir 1920.

Thiệu-Trị. Voir 1915, 1916, 1917, 1918.

Thiếu (Tạ-Nguyên). Le bronze - . Voir 1915.

Thor (le Père). Voir 1920.

Thọ-Xuân. Le brûle-parfums de - . Voir 1919.

Thomas Bowyear. Voir 1920.

Thông-Hóa Quận-Vương. Voir 1921 .

Thứ (Phạm-Phú). Voir 1916, 1919, 1921.

Thư-Quang (Jardin). Voir 1922.

Thu-Hường. Cérémonie - . Voir 1915, 1916.

Thừa-Phủ. Voir 1915.

Thuận-An. Voir 1914, 1916, 1919, 1920, 1923.

Thuận-An-Công. Voir 1918.

Thuận-Hóa. Voir 1916.

Thủy-Quan. Voir 1915.

Thuyền (Nguyễn-Khoa). Voir 1915.

Thuyền-Nghiễn. Voir 1920.

Thuộc-Mê. Voir 1929.

Thương-Bạc. Voir 1915.

Thượng-Nguyên. Voir 1917.

Thương-Tân. Voir 1919.

Thương-Thành (Jardin). Voir 1915, 1922.

Thượng-Thiện. Cuisine - . Voir 1919.

Tịch-Điền ou **Rizières sacrées.** Voir 1919.

Tiên-Vương. Biographie. Voir 1920. Voir 1916.

Tiên-Nôn. Le grenier royal de - Voir 1919.

Tiên-Nông. Tertre - . Voir 1916.

Tiếp (Châu-Văn). Voir 1914.

Tillier, Jean. Tombe de -. Voir 1919.

Tĩnh (le roi Triệu-Tổ). Voir : Nguyễn-Kim.

Tĩnh-Tâm. Voir 1922.

Tĩnh-Tê. Pont -. Voir 1919.

Tirailleurs indochinois. Voir 1916.

Titres nobiliaires. Voir 1918.

Tombe. Voir 1919, 1920, 1927, 1928.

Tombeau. - de **Minh-Mạng.** Voir 1920. - d'Européens à Hué. Voir 1916, 1917. - de l'Evêque d'Adran. Voir 1919, 1926. - de

Kiên-Thái-Vương. Voir 1926. - du Chevalier Milard. Voir 1926. - Annamites de Hué. Voir 1928.

Tòn-Thái, ancêtre des Nguyễn. Voir 1920.

Tôn-Thụy. Cérémonie **Gia-Thượng** -. Voir 1916, 1917.

Tôn-Nhơn-Phủ. Voir 1918.

Tông-Phúc. Voir 1920 (Thomas Bowyear.)

Tortue. Voir 1919.

Tour de Confucius. Voir 1915.

Tourane. Voir Montagnes de Marbre. Voir 1917, 1920. Prise de -. Voir 1928,

Touristiques (Richesses). Voir 1931.

Trắc (Nguyễn), ancêtre des Nguyễn. Voir 1920.

Trạch, fils de Nguyễn-Hoàng. Biographie. Voir 1920.

Traité. Voir 1918, 1920.

Trần-Phủ. Prison -. Voir 1914.

Travaux Publics . en Annam. Voir 1931.

Tri-Hải. Le bonze -. Voir 1915.

Triệu-Tổ (le roi). Voir Nguyễn-Kim.

Triệu-Tổ (la reine). Biographie. Voir 1920.

Triều-Sơn-Đông. Voir 1919.

Trịnh (Nguyễn-Cư). Voir 1914.

Tricou. Voir 1916.

Trung (Nguyễn-Đức), ancêtre des Nguyễn. Voir 1920.

Trung, fils de **Sãi-Vương.** Biographie. Voir 1920.

Trùng-Cửu. Fête -. Voir 1916.

Trung-Dương. Fête -. Voir 1915, 1916.

Trung-Hoà (Palais). Voir Càn-Thành.

Trung-Nguyên. Fête -. Voir 1915.

Trùng-Quốc-Công, ancêtre des Nguyễn. Voir 1920.

Trung-Thu. Fête -. Voir 1915, 1916.

Trương (Nguyễn-An). Voir 1914.

Trường-Ninh. Palais -. Voir 1914.

Trương-Phúc. La famille des -, Voir 1918.

Từ (Đào-Duy). Voir 1914.

Tứ, fils de **Sãi-Vương.** Biographie. Voir 1920.

- Tứ** (le prince) Voir 1918.
Tứ-Đại-Cảnh. (Musique annamite). Voir 1927.
Tu'-Đu'c. Voir 1916, 1917, 1918
Từ-Hoà. Le bonze -, Voir 1915.
Từ-Hiếu. Le bonze -, Voir 1916.
Từ-Minh. Le bonze -. Voir 1916.
Tu'-Minh (la reine). Voir 1916.
Tuy-Lý (Prince). Voir 1925, 1929.
Tường (Nguyễn-Văn). Voir 1923.
Tương-Dương Quân-Vuong. Voir 1918
Tường-Loan. Porte -. Voir 1916.
U-Hôn. Voir 1916.
Ừng-Huy (S. E.). Voir 1928.
Uông (le Prince), fils de **Nguyễn-Kim**. Biographie. Voir 1920
Urne. Voir 1914, 1915, 1924
Vachet (Bénigne). Voir 1921.
Văn-Miêu (Temple). Voir 1916, 1917.
Văn-Thánh. Voir 1916.
Vạn-Thọ. La fête -. Voir 1915, 1916.
Vannier, Ph. Voir 1915, 1916, 1917, 1920, 1921.
Vasques. Voir 1921, 1924.
VERGE, A. Rapport du Trésorier, pp. 454-446.
Vif (le soldat). Voir 1918.
Ville. Voir 1919.
Vĩnh, fils de **Sãi-Vương**. Biographie. Voir 1920.
Vĩnh, fils de **Sãi-Vương**. Biographie. Voir 1920.
Vinh-Loi Le pont -. Voir 1915.
Võ, fils de **Công-Thượng-Vương**. Voir 1920.
Võ-Tánh. Voir 1923. Voir 1914 (au mot : **Tánh**).
Võ-Vương. Voir 1915, 1916, 1918, 1925.
Voi-Ré. La pagode --. Voir 1914.
Volontaires indigènes. voir 1917.
Voyage en France. *Relation de* - (**Tôn-Thất-Đàn**), pp. 454-461.
Xuân-Hoà. Sculptures chames de -. Voir. 1917
Xuyên (Nguyễn-Đức). Voir 1914.
Xuông-Đồng. Voir 1919.
Y-Phượng (la princesse). Voir 1916.



TABLE DES ILLUSTRATIONS

Couverture du Bulletin.

- N°1. - Janvier-Mars 1932. Première et quatrième pages : Hache rituelle ornementale (*Aquarelle de M. NGUYỄN_THU'*)
- N°2. - Avril-Juin 1932. Première page : Encadrement d'après divers motifs ornementaux annamites (*Aquarelle de M. NGUYỄN_THU'*)
- N°3. - Juillet-Septembre 1932. Première et quatrième pages : Motifs ornementaux annamites (*Aquarelle de M. NGUYỄN-THỨ*).
- N°4. - Octobre-Décembre 1932. Première page : Pin et axis (*Dessin de M. NGUYỄN-THỨ*).

Planches hors texte.

	Pages
Planche 1. - Ph. Aude, chirurgien de 3 ^e classe de la Marine, vers 1859 (<i>Communiqué par M. ED. AUDE</i>)	6
Planche II. - Ordre d'embarquer sur l'Impératrice Eugénie (<i>Communiqué par M. ED. AUDE</i>).	20
Planche III. - La cabine de Ph. Aude sur l'Impératrice Eugénie. (<i>Dessin au crayon communiqué par M. ED. AUDE</i>)	28
Planche IV. - Le Vice-Amiral Charner (<i>Gravure extraite du Monde illustré, 1860, 2^e semestre, p. 292</i>).	36
Planche V. - Les flottes anglaise et française (<i>Gravure extraite du Monde illustré, 1860, 1^{er} semestre, p. 280</i>).	50
Planche VI. - L'affaire de Ki-Hoa, plan des lieux (<i>Gravure extraite de l'Illustration, 1861, 1^{er} semestre, p. 328</i>).	60
Planche VII. - L'expédition de Cochinchine, types de soldats (<i>Gravure extraite de l'Illustration, 1861, 1^{er} semestre, p. 328</i>)	66
Planche VIII. - Ph. Aude quitte l'ambulance de Chợ-Quán (<i>Communiqué par M. ED. AUDE</i>).	76
Planche IX. - Témoignage de satisfaction, après l'affaire de Ki-Hoa (<i>Communiqué par M. ED. AUDE</i>)	84
Planche X. - Les navires français devant la citadelle de Mi-Tho (<i>Gravure extraite du Monde illustré, 1861, 1^{er} semestre, p. 388</i>)	92
Planche XI. - La citadelle de Mi-Tho (<i>Gravure, extraite du Monde illustré, 1861, 1^{er} semestre, p. 388</i>).	98

	Pages
Planche XII. - Ph. Aude est détaché au Fort du Sud (<i>Communiqué par M. ED. AUDE</i>).	108
Planche XIII. - Ph. Aude reçoit la Médaille de l'Expédition de Chine (<i>Communiqué par M. ED. AUDE</i>)	124
Planche XIV. - Les grottes de Cu-Lạc , ou de Phong-Nha, l'entrée.	140
Planche XV. - Les grottes de Cu-Lạc , ou de Phong-Nha ; la première salle.	140
Planche XVI. - Les grottes de Cu-Lạc , ou de Phong-Nha ; la première salle.	140
Planche XVII. - Une excursion aux grottes de Cu-Lạc : a) le sampan ; b) rapide dans le cours supérieur du Ngân-Sơn ; c) la cuisine dans le sampan	140
Planche XVIII. - Une excursion aux grottes de Cu-Lạc : a) l'entrée des grottes de Cu-Lạc ; b) cours supérieur du Ngân-Son ; c) cours supérieur du Ngân-Son	140
Planche XIX. - Plan de la grotte Hang-Túi (1)	140
Planche XX. - Plan de la grotte Hang-Túi (2)	140
Planche XXI. - Plan de la grotte Hang-Túi (3)	140
Planche XXII. - Plan de la grotte Hang-Túi (4).	140
Planche XXIII. - Plan de la grotte Hang-Túi : couloir secondaire	140
Planche XXIII ^{bis} - Le Capitaine PETIT JEAN-ROGET à son départ de France (<i>Photographie communiquée par M^{me} CHARIOT</i>)	260
Planche XXIV. - La Citadelle de Hanoi et ses environs en 1885, d'après un croquis du Capitaine PETIT JEAN-ROGET	306
Planche XXV. - Fac-simile d'un placard chinois représentant la bataille de Sơn-Tây (<i>Extrait de la Guerre du Tonkin, par Lucien HUARD, p. 229.</i>)	328
Planche XXVI. - Prise de Sơn-Tây , d'après un croquis du Capitaine PETIT JEAN-ROGET	332
Planche XXVII. - Affaire de Lạng-Sơn , d'après un croquis du Capitaine PETIT JEAN-ROGET	352
Planche XXVIII. - Reproduction d'une lettre du Capitaine PETIT JEAN-ROGET sur papier chinois	356
Planche XXIX. - Affaire de la Porte de Chine, d'après un croquis du Capitaine PETIT JEAN-ROGET	358
Planche XXX. - Affaire de la Porte de Chine, d'après un croquis du Capitaine PETIT JEAN-ROGET	362
Planche XXXI. - Affaire de Kỳ-Lừa , d'après un croquis du Capitaine PETIT JEAN-ROGET.	364
Planche XXXII. - Le Shamrock (<i>Photographie aimablement communiquée par M. COLLE, Conseiller municipal d'Aix-en-Provence</i>)	366

Planche XXXIII. - Le Capitaine PETIT JEAN-ROUET, et un Tirailleur annamite lors de son premier séjour au Tonkin (<i>Photographie aimablement communiquée par M^{me} CHARIOT.</i>)	370
Planche XXXIV. - Pagode bouddhique du village de Bắc- Vọng-Đông	374
Planche XXXV. - Đình, ou temple communal du village de Bắc-Vọng-Đông	382
Planche XXXVI. - Tertre des Ames abandonnées au village de Bắc-Vọng-Đông	
Planche XXXVII. - Temple des deux Génies-Serpents, au village de Bắc-Vọng-Đông.	390
Planche XXXVIII. - Temple de la Dame aux Fils de soie, au village de Bắc-Vọng-Đông. . ;	396
Planche XXXIX. - Un Văn-Lễ, cérémoniaire, au village de Bắc-Vọng-Đông	398
Planche XL. - Trajet des Joutes nautiques, au village de Bắc-Vọng-Đông	400
Planche XLI. - Maison de culte Familial de la famille Hoàng, au village de Bắc-Vọng-Đông	402
Planche XLII. - Temple de la Bà-Cổ, au village de Bắc- Vọng-Đông	404
Planche XLIII. - Les Stèles en l'honneur de l'Esprit-Roi, au village de Bắc-Vọng-Đông.	406
Planche XLIV.- La borne sacrée, au village de Bắc-Vọng-Đông	408
Planche XLV. - L'arrivée à Mội-Xe.	414
Planche XLVI. - Le chef du village de Mội-Xe	416
Planche XLVII. - L'habitation de Mội-Xe	422
Planche XLVIII. - Mội du village de Ta-Vang	426
Planche XLIX. - Mội-Tiêng	430
Planche L. - Jeunes filles Mội du village de Mội-Giong .	436
Planche LI. - Les explorateurs (<i>de gauche à droite :</i> MM. PALMEZANI, HOFFET, ENJOLIAS).	440
Planche LII. - Carte d'ensemble de l'exploration	441
Planche LIII. - Profil en long du sentier de Phước-Sơn au Nước-Miêt, par la Montagne des Fêtes. Echelles : L = 1/250.000 ; - H = 1/10.000.	441
Planche LIV. - Profil en long du sentier de Phước-Sơn au Nước-Miêt par le Col Xe. Echelles : L = 1/250.000 ; - H = 1/10.000	441
Planche LV. - Profil en long du sentier de Phước-Sơn au Dac-Maim par Ca-Gio. Echelles : L = 1/250.000 ; - H = 1/10.000	441

- Planche LVI. - Tour d'horizon vu de **Mội-Xe**, à l'altitude
de 1.040m. 441
- Planche LVII. - Panorama du terrain, vu du sentier montant
du **Xa-Nức** à Tra-Vang, altitude 800 m. face au
Nord et à Tourane. 441
- Planche LVIII. - Voie de Tourane au Mékong. Carte d'ensemble. 441

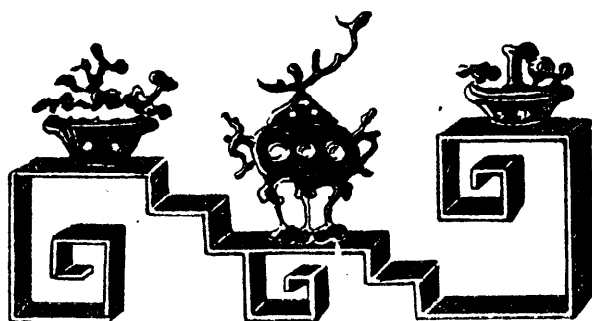


TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

	Pages
Index analytique	V
Tables des illustrations :	
Couverture du Bulletin	XXIII
Planches hors-texte.	XXIII
Table générale des matières	XXXII

N° 1. - Janvier-Mars 1932.

Communications faites par les Membres de la Société.

A la suite de l'Amiral Charner. Campagne de Chine et de Cochinchine. Lettres de Ph. AUDE (L. CADIÈRE)	3
---	---

N° 2. - Avril-Juin 1932.

Communications faites par les Membres de la Société.

Les grottes de Cu-Lạc : relation d'une exploration faite en Juillet 1931 (ANTOINE et MICHEL)	129
Les neuf Canons-Génies de la Citadelle de Hué : détails complémentaires (H. CONSSERAT)	141
Ressources financières et économiques de l'Etat dans l'ancien Annam: Impôts des monopoles et Règles en matières de perception (Traduit par R. DELOUSTAL).	157
Notes pour servir à l'établissement du protectorat français en Annam (LÊ-THÀNH-CẢNH)	319

N° 3. - Juillet-Septembre 1932.

Communications Suites par les Membres de la Société.

Lettres du Capitaine d'Infanterie de Marine J. PETIT-JEAN-ROGET. Cochinchine - Annam - Tonkin (1880-1885) (H. COSSERAT)	247
---	-----

N° 4. - Octobre-Décembre 1932.

Communications faites par les Membres de la Société

Les lieux de culte du village de <u>Bắc-Vọng-Đông</u> (A. CHAPUIS). Reconnaissance de la région de Moi-Xe et du tracé de la Route Coloniale N° 14 entre Tân-An et le Dac-Main (F. ENJOLRAS)	371 411
---	------------

XXVIII

Documents concernant l'Association

Rapports des Membres du Bureau sur l'année 1932 :	
Rapport du Rédacteur du Bulletin	133
Rapport du Trésorier	135
Comptes-rendus des réunions de l'Association	137
Liste des Membres	156



A LA SUITE DE L'AMIRAL CHARNER

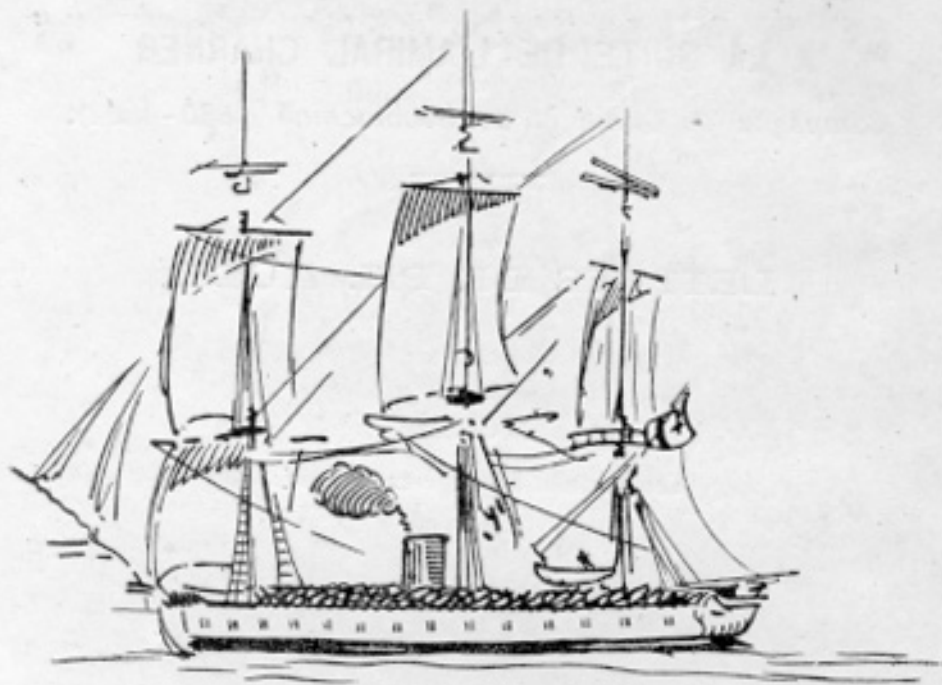
Campagne de Chine et de Cochinchine (1860- 1862).

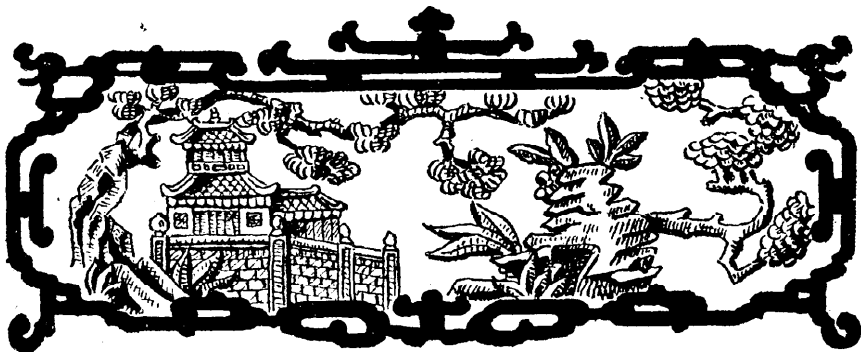
LETTRES DE PH. AUDE

Publiées par

L. CARDIÈRE

des Missions Etrangères de Paris.





PRÉFACE

Le cas de Ph. Aude est un cas curieux. Il vaut d'être étudié.

Tout le monde connaît le colonial entreprenant, conquérant, optimiste. Chef, il se dépense, il se sacrifie, pour conserver, fortifier, accroître le domaine colonial de la France. En sous-ordre, il est persuadé qu'il collabore à une œuvre insigne, et cette estime qu'il a et de son travail et du but poursuivi, lui donne la force de supporter, sans se plaindre, bien des souffrances, bien des misères. C'est le colonial ordinaire, fier de lui, content de tout.

Il y a aussi le colonial malgré lui, le dépaycé, que ses fonctions ou son métier appellent dans une colonie, pour un temps plus ou moins long, mais qui ne s'y adapte jamais, qui regrette toujours la France, et qui n'a qu'un désir, celui de s'éloigner le plus tôt possible d'un pays qu'il n'aime pas, de gens qu'il ne supporte qu'avec peine ou qu'il déteste.

Il ne faudrait pas croire que ce dernier type est rare. On le rencontre souvent. Je crois même qu'aux débuts de toute colonie il est aussi fréquent que le premier. Vers 1864, on faillit rétrocéder la Cochinchine ; en 1885, après l'affaire de Lang-Son, on fut sur le point d'évacuer le Tonkin ; il n'y a pas longtemps, on parlait de lâcher l'Asie pour prendre l'Afrique. Tous ces mouvements d'opinion prouvent que, au moment où ils se produisirent, les coloniaux défaitistes, découragés et pessimistes, étaient nombreux, et assez influents pour faire craindre les décisions les plus radicales au point de vue de notre expansion coloniale.

Les lettres que nous publions aujourd'hui éclairent d'un jour quelque peu brutal la psychologie de ce genre de colonial. Et c'est dans ce but que nous les reproduisons intégralement. Quelques personnes nous ont dit : Mais à quoi bon donner tous ces détails qui n'intéressent pas la Colonie ! Si, ils

l'intéressent, non pas directement, c'est entendu, mais en ce sens qu'ils nous font comprendre comment il a pu se faire que, en 1864, Rieunier, un des compagnons de Ph. Aude, alors lieutenant de vaisseau, plus tard amiral, ait été obligé de mener une campagne si vigoureuse pour qu'on n'abandonnât pas la Cochinchine qu'on venait à peine de conquérir. Ph. Aude et Rieunier s'opposent, ce sont les deux types de coloniaux. Peut-être un jour il nous sera donné d'étudier le cas de Rieunier ou d'un de ses semblables. Aujourd'hui, c'est Ph. Aude que nous étudions (Sur l'action de Rieunier, à cette occasion, voir A. Delvaux : *L'ambassade de Phan-Thanh-Gian en 1863, d'après les documents français*, dans B. A. V. H.. 1926, pp, 69-80).

On serait tenté de chercher dans un manque de conscience professionnelle; la cause première de l'état d'esprit que nous signalons. Cela peut être dans certains cas, mais c'est l'exception. De toute façon, ce n'est pas ainsi qu'il faut juger Ph. Aude, bien loin de là. Ph. Aude fut un fonctionnaire consciencieux, un praticien éminent. Tout le montre, les témoignages élogieux qu'il recueillit tout au long de sa carrière, et la haute situation qu'il atteignit, et, après qu'il eut pris sa retraite, le rôle éminent qu'il joua dans sa ville natale, Aix-en-Provence, ses qualités naturelles, son dévouement à la chose publique, ses fondations. Ph. Aude, amené, par ses fonctions, en Indochine, aurait dû être un grand colonial. S'il ne le fut pas, c'est à ses qualités même, et surtout à ses qualités de cœur, que nous devons l'attribuer.

Ph. Aude avait un tempérament naturellement aimant. « Je ne puis penser, écrit-il le 23 Août 1860, je ne puis penser sans avoir le cœur gros aux bons amis que j'ai laissés à Aix ». « Tu connais trop bien mon amour du pays et surtout mon amitié pour mes frères, mon père, mes amis, pour que j'essaye de te peindre ma joie lorsque je vois poindre à l'horizon le bateau de vie, celui qui apporte les lettres » (Lettre du 4 Janvier 1861). Il pleure d'attendrissement, lorsqu'il lit les lettres de ses amis (Lettre du 29 Novembre 1861). Un jour, sans doute à l'occasion d'un de ses collègues qui ne recevait pas de correspondance à l'arrivée des courriers, il fait cette curieuse remarque : « Les bâtards doivent être assurément très malheureux » (Lettre du 10 Septembre 1860).

C'est un amour ombrageux que le sien. Ombrageux, par le soin qu'il met à choisir ses amis : « Mon caractère ne s'est certes pas amélioré : je suis toujours aussi méfiant en fait d'amis que par le passé, et tout en étant dans les meilleurs termes avec tous ceux avec lesquels je suis forcé de vivre, néanmoins je me tiens encore assez à l'écart pour leur prouver que j'ai ma petite manière de voir à l'égard de l'amitié et que je suis peu disposé à prostituer une pareille vertu » (Lettre du 12 Avril 1861). Ombrageux par le souci qu'il a de garder les amis qu'il a conquis et par la jalousie dont il fait preuve lorsque ses amis semblent le délaisser. On verra, dans ses lettres, de quelle façon pressante il poursuit l'oubliable Germano, et quelle reconnaissance il manifeste à l'égard de ceux qui pensent à lui.



Planche I. — Ph. Aude, chirurgien de 3e classe de la Marine, vers 1859
(Communiqué par M. Ed. Aude).

Un moraliste ancien l'a dit avec raison : « Mon amour, c'est un poids qui m'entraîne ». Tout naturellement, les pensées de Ph. Aude étaient attirées vers l'objet de ses affections : « Qu'on m'interroge à quelque instant du jour que ce soit, qu'on me demande le matin à quoi j'ai rêvé pendant la nuit, je pourrai toujours répondre : je pense à Aix, à mon père, à mes amis, j'ai rêvé que j'étais au milieu d'eux » (Lettre du 4 Janvier 1861). On ne peut être plus explicite. Nous trouverons d'autres aveux, dans ses lettres, mais aucun n'aura cette force. Et non seulement il pense aux personnes qu'il aimait, mais aux lieux, à la maison familiale de la place d'Albertas, à Aix, à la bastide et au poste de chasse du Tholonet, à tous les lieux de promenades, aux sites pittoresques des environs d'Aix où il était allé en partie de plaisir avec ses amis. Il pense aux choses : « Dans ta prochaine lettre, envoie-moi quelques aiguilles de pin prises sur les branches qui servent à recouvrir le poste, à la campagne » (Lettre du 10 Septembre 1860). Et ces brins de romarin, ces brouilles de pin, tous ces menus souvenirs, qu'il a reçus avec tant de bonheur et tant de reconnaissance, il les conserve précieusement, il les classe amoureusement, c'est, pour lui, une collection plus précieuse que celles du Louvre (Lettre du 12 Juin 1861). Et il parle de ce qu'il aime, de l'objet de ses pensées : « Je parle si souvent d'Aix à mes camarades, je leur ai tant vanté cette ville, qu'eux-mêmes sont à présent habitués à ne prononcer son nom qu'avec respect » (Lettre des 4-20 Janvier 1861). Et, naturellement, il n'a qu'un désir, c'est de retourner, le plus tôt possible, à Aix, au milieu de sa famille, de ses amis (Lettres du 3 Juillet 1860, du 10 Septembre 1860, du 4 Janvier 1861, etc, etc). Bien qu'il affirme que la lecture des lettres qu'il reçoit et le souci de sa correspondance soient pour lui comme un remède qui le conserve en bonne santé (Lettre du 4 Janvier 1861), on ne peut s'empêcher de voir comme un caractère maladif à cette obsession de la patrie absente, des parents, des amis, que, bien loin de la chasser, il entretenait avec soin.

Cet état d'esprit amenait, comme conséquence naturelle, un éloignement de plus en plus marqué pour tout ce qui n'était pas Aix et les personnes d'Aix : « Je m'embête mortellement, écrit-il le 10 Septembre 1860. Aussi je t'assure que je deviens de moins en moins enthousiaste sur les pays étrangers et lointains, et sur ce qu'on peut y voir. « Je crois bien qu'il n'avait jamais été enthousiaste, il n'avait donc rien à perdre de ce côté là. Tout de même, il parle, dans ses lettres, de ce qu'il voit, des gens et des choses qui l'entourent, des événements qui se déroulent autour de lui, mais on dirait que c'est à contre cœur, et, presque toujours, il s'excuse, comme d'une corvée obligatoire et fastidieuse qu'il est obligé de faire : « Il n'y aurait aucun mérite à recevoir une lettre de Chine, si l'on ne parlait pas des affaires de Chine ». « Ces détails, tu les trouveras longs et ennuyeux à lire, mais il a fallu raconter quelque chose ». « Nous laisserons de côté la guerre et les guerriers, pour nous entretenir de sujets intéressants ».

Et, on le devine, ces sujets plus intéressants pour lui, c'était Aix et les choses d'Aix.

Tout s'enchaîne, dans notre vie spirituelle ou morale. Ce manque de curiosité pour les gens et les choses, toutes nouvelles cependant, au milieu desquelles vivait Ph. Aude, et, surtout, cette souffrance qu'il ressentait d'être éloigné de tout ce qu'il aimait, l'amenait peu à peu à juger défavorablement tout ce qu'il voyait : les Annamites, surtout les femmes (Lettre du 26 Mars 1861) ; le pays, « cet affreux pays » (Lettre du 12 Juin 1861), « cet affreux Saigon » (Lettre du 27 Septembre 1861) ; les résultats à attendre de l'expédition en cours ; la nouvelle Colonie et son avenir : « Pour quiconque a vu la Cochinchine, il est évident qu'elle ne servira jamais qu'à nous enterrer, et que les négociants reculeront toujours à fonder des établissements sérieux dans le pays. Il y aura quelques échappés de galère qui viendront vendre de l'absinthe aux troupiers en garnison, et ce sera là tout » (Lettre du 12 Juin 1861). Ceux qui savent le sens que prend l'expression « un échappé de galère », dans la bouche d'un homme du Midi, peuvent se faire une idée des espérances que Ph. Aude entretenait au sujet du développement futur de la Colonie.

Non, Ph. Aude n'était pas le colonial optimiste qui consolide ou agrandit le patrimoine de la nation. Mais, j'ai essayé de le montrer, son état d'esprit, formé de dispositions naturelles, de sentiments, d'impressions qui s'enchaînent les uns aux autres, s'explique fort bien. Et on n'y trouvera rien d'extraordinaire, quand nous aurons remarqué que, à ces facteurs premiers, viennent s'ajouter d'autres raisons non moins puissantes, l'ennui, le découragement : « J'en ai par dessus la tête ! » (Lettre du 12 Juin 1861) ; le souci de son avenir, et la crainte de ne pouvoir se présenter aux examens au moment voulu : « Dans notre sacré boutique ! » (Lettre du 25 Juillet 1861). Tout cela, dira-t-on, ce n'est que préoccupations d'ordre purement personnel. Sans doute, mais souvent, les décisions concernant l'intérêt général dépendent, malheureusement, de considérations qui ne touchent qu'un individu, ou une catégorie d'individus.

Et, comme je l'ai dit, Ph. Aude n'était pas le seul à avoir cette opinion sur la nouvelle colonie. Une correspondance de l'époque nous apprend que les avis étaient partagés, parmi les officiers qui prenaient part à l'expédition, (*L'Illustration*, N° du 25 Mai 1861). Et les pessimistes étaient si nombreux et si haut placés qu'ils parvinrent presque à faire évacuer nos nouvelles conquêtes.



Maintenant que nous connaissons l'homme, il convient d'expliquer le caractère particulier de la correspondance, et à ce sujet, tout comme Ph. Aude, il nous faut parler d'Aix-en-Provence.

Du temps de Ph. Aude, comme de tout temps, je pense, il se forma à Aix, comme dans tout le Midi, comme partout, sans doute, de petites sociétés, à buts presque semblables: des jeunes gens se réunissaient de temps en temps, pour boire, banqueter, faire des excursions, en un mot s'amuser, se distraire, d'une façon exempte de pudibonderie, mais convenable. Un journal de l'époque, *l'Echo des Bouches-du-Rhône* (numéros des 24 Novembre, 1^{er}, 8, 22 Décembre 1861), nous raconte même la naissance, la courte vie, la disparition d'une de ces sociétés éphémères.

« Sept habitants philosophes de l'antique cité de Sextius conçurent un profond dessein... On s'assembla, on discuta, on délibéra, on se recueillit, et du sein de ce recueillement naquit, le 16 Décembre 1849, la Société *Philo-gastr'harmonique*.... Le but de la Société est de rendre aussi intime que possible, par des moyens déterminés, le rayonnement de l'amitié dans un cercle limité de personnes... Il était interdit de dépasser ce chiffre de sept... Le Grand Aumonier, qui préside à l'église la fête patronale de St-Maximin et bénit la table les jours de réunions... ; au-dessus de lui, le Président.... ; au-dessous, le Grand Maître des Cérémonies, chargé de faire exécuter les statuts, de fixer la place à table... ; le Secrétaire ; le Grand Échanson, qui déguste, offre les vins, mission des plus délicates ; le Garde des Sceaux ; le Directeur de la Musique, organisateur des soirées musicales...

« Le jour de la fête patronale, la fête s'agrandit, les étrangers sont invités ; notre Société, déjà si gaie, se pare de la gaieté des femmes, mères de famille et jeunes filles, et l'on peut dire que ce jour là elle se couronne de fleurs ; des musiciens étrangers viennent nous apporter leurs harmonieux tributs ; les punchs sont les feux de joie de la fête, la bière détone de minute en minute,... le sirop coule à pleins bords....»

Le programme comportait des promenades, des excursions aux sites classiques des environs d'Aix, le mont Sainte-Victoire, le pont de Roquefavour, la chapelle de Notre-Dame des Anges, le Pilon du Roi, la Sainte-Beaume, et autres lieux ; surtout, on allait à la bastide, ou au bastidon.

« La bastide ! ce diminutif du château, avec lequel on la confond souvent dans le Midi ; ce superlatif du bastidon....; la bastide, orgueil du luxueux et fastueux Marseillais, simple distraction et modeste asile de l'Aixoïs économe ! Joie incomparable de tout Provençal pouvant disposer, pour y bâtir, de quelques mètres carrés de roches arides. Il y pense le jour, il y songe la nuit ; il y ménage par l'imagination une merveilleuse série d'embellissements microscopiques, à partir du pin que vous voyez au sommet du coteau, exhalant sa plainte mélancolique, jusqu'à la terrasse en pierres sèches, qui, non loin de là, laisse apercevoir de pauvres plantes inclinant langoureusement leurs fleurs étiolées. Volières, bassins, grottes, rocailles, cascades, tout finira bien par y troquer sa place, tout..., même un lac, auquel il ne manquera que de l'eau... La bastide est une création provençale qui se perd dans la nuit

des siècles....La bastide est peu distante d'Aix, elle n'exige pas un long voyage, mais elle est souvent si haut perchée que le sentier y conduisant est une véritable échelle de Jacob... La bastide étale ses grâces dans le vide, sa terrasse est à peu près nue comme la main. Qu'importe, si, de ce belvédère, on peut admirer à son aise la silhouette du rocher de Sainte-Victoire, la Tour de César, ou l'image lointaine du clocher de Saint-Jean . . . »

Mais partout, toujours, le point capital était un bon repas : « Le soir arrive enfin ; le soir, c'est-à-dire le dîner, et quel dîner !... Toutes les puissances digestives sont sous les armes... Les entrées, parmi lesquelles domine un filet de bœuf truffé, sont enlevées à la pointe de la fourchette ; les tourtes sont démolies ; le rôti est attaqué...; le dessert, où paraissent les beaux fruits du crû, trouve toujours les mêmes bouillants courages, et les détonations bruyantes du Champagne terminent le combat . . . »

Hélas ! « la Société Philo-gastr'harmonique, malgré la moralité et la portée sociale de son institution, la vaillance de ses membres, la succulence de ses dîners, et précisément par le fait même de cette succulence, devait subir la triste fin de la mort, après quatre ans d'une vie très active... »

C'est ainsi que durent s'éteindre les autres sociétés analogues dont l'auteur de ces articles, « ^{xxx} ci-devant Cadet d'Aix », énumère les noms : l'Ordre de la Méduse, l'Ordre de la Grappe, l'Ordre des Archives noires, les Frères Amadous d'Arles, la Très-véridique Cour de Monterabeau d'Arles, la Société des Iroquois d'Aix...

Telle fut aussi, sans doute, l'histoire de la Société de la Célébration, dont faisait partie Ph. Aude : réunions fréquentes, beuveries, repas pantagruéliques, excursions, promenades à la bastide. On parlera de tout cela dans les lettres que nous publions aujourd'hui. Car c'est à l'existence de cette Société, que nous devons la bonne fortune de posséder une partie de la correspondance de Ph. Aude. Il écrivait à son père, à ses frères, à ses amis, et de longues lettres : toute cette partie de la correspondance est perdue. Mais il écrivait aussi au président de la Société de la Célébration, Féraud, son meilleur ami, et ce président soigneux a gardé toutes les lettres reçues.

Mais qu'était-ce au juste que cette « Célébration », qui était le lien qui unissait étroitement les membres de la Société ? Les lettres de Ph. Aude nous l'apprennent.

La « Célébration » consistait surtout à boire : « Que de célébrations solitaires ! Je savais que nous avions 3, 4 ou 5 heures d'avance sur vous, selon la latitude à laquelle nous étions ; alors je m'arrangeais de célébrer au même moment que vous autres. Ainsi, quand nous avions 5 heures d'avance, je ne manquais jamais de boire un petit verre à 11 heures du soir, parce que je savais qu'en ce moment il était 6 heures du soir dans le cabinet de la Célébration, et qu'il devait y avoir réunion. Je m'écriais alors, en face des

portraits que tu connais : Célébrons ! Célébrons ! Célébrons ! » (Lettre du 23 Août 1860). Parlant de ses amis, il dit : « Les malheureux, s'ils étaient dans un pays aussi chaud que celui-ci je te promets qu'ils célébreraient plus souvent qu'ils ne font » (Lettre du 26 Mars 1861). On « célébraît » avec n'importe quelle liqueur ou breuvage, mais surtout avec l'absinthe : « Le G. A. de l'U. veille sur moi évidemment, et il ne pourrait faire autrement, puisque sans cesse on boit de l'absinthe sur son autel » (Lettre du 12 Avril 1861). La Société s'était placée sous la protection du Grand Architecte de l'Univers, tout comme si ses membres avaient été d'authentiques frans-maçons.

On buvait dans le cabinet de la « Célébration », mais on y discutait, on s'y exerçait à des compositions littéraires : « Tous se plaisent à reconnaître la richesse des idées, la beauté du style, l'énergie des expressions de tes élucubration de garde-champêtre » (Lettre du 23 Août 1860). On banque-tait : « Je propose de lui [Gustave] voter une couronne civique pour le zèle qu'il a mis à transporter... des bancs d'huîtres entiers. C'est un signalé service rendu à la Société de la Célébration qui pourra dans ses assemblées, débiter par des huîtres arrosées de Chablis » (Lettre du 25 Juillet 1861). On faisait des excursions, et c'était occasion à « célébrer ». « ...la relation de ta promenade à Notre-Dame des Anges, ces Célébrations si vives et si bien senties que vous faisiez à chaque instant » (Lettre du 23 Août 1860). « Quand je rentrerai en France, tu ne seras pas encore assez gros, et moi pas encore assez rouillé, pour renoncer à nos chères excursions » (Lettre du 4 Janvier 1861).

« J'ai lu avec beaucoup d'intérêt, écrivait Ph. Aude le 28 Janvier 1862, dans *l'Echo des Bouches-du-Rhône*, plusieurs articles concernant les sociétés célébrantes à Aix, sais-tu bien que la nôtre mériterait aussi les honneurs de l'impression ! Nous aviserons plus tard à cela ». La publication de tous ces « procès-verbaux de Célébration », dont on nous parlera si souvent dans les pages suivantes, aurait un certain intérêt, car nous y verrions une image exacte de la jeunesse aixoise au milieu du XIX^e siècle. Malheureusement, tout semble irrévocablement perdu. En tout cas, on peut s'en rendre compte, l'histoire de la Société de la Célébration, certaines tendances accessoires mises à part, aurait été, si on l'avait composée, identique à l'histoire de la Société Philo-gastr'harmonique, dont nous venons de résumer la courte existence.

Evidemment, à première vue, toutes ces histoires d'Aix et de ses environs, de « célébrations bien vives et bien senties », ces remontrances, ces objurgations à longueur de page aux amis qui n'écrivent pas, ces rappels de vieux souvenirs personnels, ces retours maladifs sur soi, tout cela paraît bien loin

de la Colonie, et peu intéressant pour le lecteur du Bulletin des Amis du Vieux Hué. J'aurais pu ne reproduire que les passages qui ont trait directement à l'Indochine. J'ai donné plus haut les raisons qui m'ont déterminé à ne rien omettre. Je le repète, nous avons, dans le cas de Ph. Aude, non seulement un cas particulier dont l'étude à son intérêt au point de vue de la psychologie du colonial, mais aussi un cas d'ordre général qui explique certains à-coup, certaines hésitations, des reculs, dans notre expansion coloniale.

J'ai ajouté quelques notes aux lettres de Ph. Aude. Les unes sont au bas des pages, et il s'agit d'explications, de critiques. Les autres ont été mêlées au texte des lettres, mais en caractères plus petits. Ce sont des extraits de journaux, principalement de journaux publiés à Aix, qui complètent les renseignements donnés par Ph. Aude sur les événements qui se passèrent en Extrême-Orient pendant ces deux années 1860- 1861 . Le lecteur du Bulletin des Amis du Vieux Hué sera ainsi dans la même situation que ceux à qui écrivaient Ph. Aude : il pourra, tout comme ceux-ci, lire dans les journaux de l'époque même le récit de certains faits dont Ph. Aude ne parle pas, ou qu'il ne fait que signaler en passant, et il pourra se faire ainsi une idée plus nette de l'ensemble des événements.

Enterminant, j'exprime, en mon nom personnel, et au nom des Amis du Vieux Hué, la reconnaissance que nous devons à M. Ed. Aude, le conservateur érudit de la Bibliothèque Méjanès d'Aix, qui a bien voulu nous confier la collection des lettres de son père Ph. Aude, et les documents que nous reproduisons en hors-texte. Sa science du passé de la Provence est mise à contribution et par le Midi tout entier, par la France, par l'Europe. Voici que son action s'étend aujourd'hui au lointain Extrême-Orient. J'ai déjà publié dans le Bulletin quelques-uns des trésors dont il a la garde, les pages où l'Abbé de Choisy, le voyageur italien Gemelli Careri, parlent de l'Annam. Il n'est pas dit que la Bibliothèque Méjanès ne possède plus rien concernant la Colonie, et son Conservateur pourrait bien, un jour, nous signaler quel-que récit du vieux temps dont nous ferions notre profit.





A LA SUITE DE L'AMIRAL CHARNER

Peu après le retour des armées française et anglaise de l'expédition de Crimée, l'attention des deux gouvernements fut appelée sur la situation du commerce dans l'Extrême-Orient... La France, l'Angleterre et l'Espagne décidèrent, de concert, qu'une expédition militaire serait dirigée sur l'Extrême-Orient, dans le but d'obtenir, par la force des armes, ce qui n'avait point été accordé aux efforts de la diplomatie.

La frégate la *Némésis*, le transport la *Durance* et quelques canonnières, ainsi que deux compagnies d'infanterie de la marine, reçurent l'ordre de prendre la mer; M. le Comte Amiral Rigault de Genouilly fut nommé Commandant supérieur de l'expédition et plaça son pavillon sur la *Némésis*. Cette flottille quitta la France au mois de Février 1857, et au mois de Décembre de la même année, nos équipages et nos troupes, avec les contingents de la marine et de l'armée anglaises, s'emparaient de la ville importante de Canton, que nous occupons encore aujourd'hui.

Le premier succès des armées alliées ne changea rien à l'état des choses ; aussi l'amiral français, qui pressentait qu'il aurait d'autres difficultés à surmonter et d'autres combats à livrer, avait-il demandé à son gouvernement des renforts qui lui furent expédiés par le transport la *Gironde*. Ce navire, parti de France en Février 1858, n'arriva sur le théâtre de la guerre qu'après l'attaque et la prise des forts du Pei-Ho ; ce deuxième et brillant avantage amena le traité de Tien-Tsin, qui fut signé le 27 Juin 1858, par les ambassadeurs chinois et nos plénipotentiaires, et ratifié le 5 Juillet suivant.

Le traité donnant satisfaction aux puissances alliées et tout portant à croire que les conditions de la paix seraient désormais fidèlement observées, l'Ami-

ral Rigault de Genouilly fit lever le camp du Pei-Ho et se disposa à faire voile pour le Sud, dans le but de commencer ses opérations contre les Cochinchinois. Les Espagnols ont coopéré à cette partie de la campagne en fournissant un assez fort contingent de troupes indigènes (Tagals), pris dans la garnison des Philippines, et un aviso à vapeur, *El Cano*.

L'escadre française quitta Hong-kong au mois d'Août 1858 ; elle avait reçu l'ordre de rallier Yu-li-Kan (île d'Hainan) pour, de là, se rendre devant Tourane, où elle mouillait le 31 Août. Le 1^{er} Septembre la flotte et le corps franco-espagnol détruisaient les fortifications et s'installaient dans la baie et dans la presqu'île de Tourane. . .

Depuis la prise de possession de cette partie du territoire annamite, divers engagements ont eu lieu entre les troupes alliées et les Cochinchinois. . . . Affaire de Mi-Thi et Don-Mai (20 et 21 Septembre 1858), attaque et prise des forts de Saigon (Février 1859), engagement dans la rivière de Tourane (23 Mars 1859), combat de Kin-Hoa (20 Avril 1859), attaque des ouvrages de la rive gauche de la rivière de Tourane (8 Mai 1859), attaque et destruction des lignes cochinchinoises (15 Septembre 1859), et enfin, attaque et prise des ouvrages de fortification situés dans l'Ouest de la baie de Tourane... Malgré les avantages rapportés... aucun traité de paix n'est intervenu. . . Les troupes ont reçu l'ordre de rentrer en France, en laissant à Saigon une garnison....

Les espérances que l'on avait conçues sur l'exécution du traité de Tien-Tsin se sont promptement évanouies, les Chinois, oublieux de leurs défaites et sans respect pour les engagements qu'ils venaient de contracter, n'exécutaient aucune des clauses du traité de paix.... C'est pour venger l'insulte faite au pavillon britannique et au nôtre, au mépris des traités, que notre gouvernement et celui de l'Angleterre ont entrepris une nouvelle campagne de Chine. Cette expédition, qui a quitté la France dans les derniers jours de 1859, est placée sous le Commandement supérieur du Général de division de Montauban ; elle se compose de deux régiments d'infanterie de ligne, de deux bataillons d'infanterie de la marine, d'un bataillon de chasseurs à pied, et de détachements d'artillerie, du génie et de cavalerie, dont l'effectif est proportionné à celui des troupes d'infanterie ; de leur côté, les Anglais ont dirigé leurs contingents sur le point choisi pour la réunion des forces alliées....

MAC VERNOLL.

(Extrait du *Monde illustré*, tome VI, Janvier-Juin 1860, p. 314-315. Bibliothèque Nationale, Cote L. C²2943).

* *

Le bruit courait que les Chinois ont retiré les canons des forts de Takou pour mieux fortifier Tien-Tsin.

Les préparatifs des Alliés inquiètent la Cour de Pékin.

(Le *Mémorial d'Aix*, n° du Dimanche 15 Avril 1860, p. 2, Col. 2).

* *

Nous lisons dans le *Moniteur de l'Armée* :

On annonce que M. le Baron Gros, Sénateur, qui a négocié pour la France le traité de Tien-Tsin, vient d'être chargé d'une nouvelle mission en Chine, et qu'il s'embarquera le 28 à Marseille, accompagné des personnes attachées à sa mission, pour se rendre à Hongkong par la voie de Suez.

Les dernières nouvelles reçues de ce pays commencent à établir d'une façon plus précise la situation des choses. La Cour de Pékin ne paraît pas devoir soutenir contre les alliés une lutte prolongée. Le gouvernement chinois se bornera à défendre les ouvrages de Pei-Ho, et, selon toutes les probabilités, il entrera ensuite en négociation, en offrant de nouveaux moyens pour arriver à l'exécution du traité de Tien-Tsin.... Après l'enlèvement des forts de Pei-Ho, les alliés ne rencontreront plus d'obstacles sérieux. On avait répondu le bruit que les Chinois fortifiaient Tien-Tsin et qu'ils voulaient défendre cette place avec une grande énergie. Cette nouvelle ne se confirme pas... On peut donc prévoir que la prise des forts du Pei-Ho sera un fait capital, et amènera l'ouverture des négociations et la conclusion inévitable d'un arrangement définitif.. . On mande de Shang-Hai, le 8 Mars, que quatre vaisseaux des alliés remontent le Petchili, pour porter l'ultimatum au gouvernement chinois.

(Le *Mémorial d'Aix*, numéro du Dimanche 29 Avril 1860, page 1, col. 4 ; page 2, col. 1).

* *

Des nouvelles de l'expédition de Chine sont arrivées à Paris. Elles annoncent qu'au départ du courrier, une partie du convoi avait doublé le Cap de Bonne-Espérance et cinglait vers les îles Mascareignes. La santé des hommes est excellente, la gaîté est partout, et les échos de l'Océan Indien répètent du matin au soir, les *Folichons*, le *Sire de Framboisy*, enfin tous les chants du répertoire de loustics. Quelques hommes qui s'étaient trouvés indisposés par la traversée, ont été provisoirement laissés au Cap, où les derniers vaisseaux du convoi les reprendront au passage, cette relâche de quelques jours aura suffi pour les remettre... On vient de commander au Ministère de la

Guerre cinquante mille gilets de flanelle pour les soldats de cette expédition ; en outre on va leur donner à chacun un voile d'une étoffe légère pour se mettre sur la tête par dessous le képi, de manière à s'en couvrir une partie du front, le cou et les épaules, absolument comme les soldats anglais pendant la guerre de l'Inde.

(Le *Mémorial d'Aix*, numéro du Dimanche 13, Mai 1860, page 2, col. 2).

* *

On écrit de Hongkong (1), le 28 Mars :

Canton est toujours occupé par nos troupes... Quelques soldats anglais et des marins français sont logés dans le palais d'un mandarin, au cœur de la ville, et des patrouilles d'Européens parcourent la ville nuit et jour. Une commission anglaise administre la ville, conjointement avec les autorités chinoises qui ont été maintenues par tolérance. Il semble certain que, lorsque tout sera prêt, nos forces gagneront le golfe de Pe-chi-li, et des troupes seront débarquées aux environs de la rivière Pei-Ho et attaqueront par terre les forts de Taku., alors nous marcherons sur Tien-Tsin par terre et par la rivière.

(Le *Mémorial d'Aix*, numéro du Dimanche 27 Mai 1860, page 1, col. 3).

Il se confirme que le gouvernement de Pékin a refusé l'ultimatum des alliés. Cet ultimatum demandait un blâme solennel des autorités dont la conduite a amené le conflit du Pei -Ho, la ratification du traité de Tien-Tsin, avec de nouvelles garanties, et une indemnité de cent millions. Par suite de cette décision de la Cour de Pékin, les opérations ont dû commencer le 20 Mai. Les alliés se proposaient de les conduire avec une grande vigueur.

(Le *Mémorial d'Aix*, numéro du Dimanche 10 Juin 1860, page 2, col. 1).

(1) « On écrit de Hongkong ». Nous n'avons pas ici des extraits des lettres de Ph. Aude, lequel n'arriva à Hongkong que le 18 Août (Lettre le 23 Août 1860). Lorsque le *Mémorial d'Aix* reproduit des lettres de Ph. Aude, le Rédacteur fait précéder l'article d'un chapeau commençant par : « Un de nos jeunes compatriotes qui fait partie de l'expédition de Chine » (Relation du passage de la Ligne) ; - « Une Lettre écrite par un de nos compatriotes et amis... ». « Un de nos amis d'Aix qui fait partie de l'Expédition de Chine » (Lettres du 12 Avril 1861, du 18 Novembre 1860).

On a reçu des nouvelles de Chine jusqu'au 21 Mai.

Le corps expéditionnaire français était arrivé presque en entier à sa destination vers le 6, et l'on savait par des avis certains que les transports encore à la mer avaient fait bonne route, et que leur état sanitaire était satisfaisant. Comme on l'avait déjà annoncé, une division des forces alliées a occupé l'île de Chu-Sam.

(Le *Mémorial d'Aix*, numéro du Dimanche 15 Juillet 1860, page 1, col. 4).

* *

Toulon. le 17 Mai 1860.

MON CHER DRUJON,

Cette fois-ci c'est bien décidé ; nous partirons Samedi prochain 19 du courant à 10 heures du matin ; hier Mercredi nous avons fait nos essais qui ont complètement réussi et il n'y a absolument qu'une dépêche ministérielle subite qui pourrait non pas retarder notre départ, puisque rien ne cloche à présent, mais nous donner l'ordre de ne pas aller en Chine. Tout porte à croire qu'une pareille dépêche n'arrivera pas. Aujourd'hui Jeudi, c'est mon dernier jour de liberté ; je suis descendu à terre à 11 heures du matin et je ne dois rentrer à bord que demain matin à 8 heures. Je serai de garde demain et Samedi nous prenons la mer ! Je ne vous écris aussi pas bien long car j'ai énormément de chose à faire aujourd'hui et cette nuit ; j'ai voulu vous informer de mon départ que vous pouvez regarder comme certain si Dimanche vous ne recevez pas une lettre de moi vous annonçant un contre-ordre ; j'ai voulu vous prier de faire savoir mon départ au Président, à Germano et à toute la Société, et vous renouveler à tous l'assurance de ma bonne amitié et la promesse que j'ai faite de vous écrire bien souvent.

Adieu, je vous embrasse bien cordialement.

PH. AUDE.

PASSAGE DE LA LIGNE

LE BAPTÊME TROPICAL

Un de nos jeunes compatriotes, qui fait partie de l'expédition de Chine, à bord de la frégate *l'Impératrice Eugénie* (1 bis), nous adresse une relation fort intéressante sur le passage de la Ligne et les cérémonies bizarres du baptême tropical. Nos abonnés liront avec plaisir cette description pittoresque, remplie de détails curieux, et qui nous initie d'une manière complète aux mœurs et aux usages maritimes et à la bonne et franche gaité de nos matelots sous toutes les latitudes.

Cap de Bonne-Espérance, le 1^{er} Juillet 1860.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR ET CHER COMPATRIOTE,

Les solennités burlesques qui accompagnent toujours le passage de la Ligne sont à présent parfaitement connues de tous, car ceux qui n'y ont pas assisté en ont lu bien souvent la relation ou écouté la

(1 bis) *L'Impératrice Eugénie*, souvent nommée *l'Impératrice*, frégate mixte de 58 canons, 800 CV, mise en chantier à Toulon, Avril 1854, lancée le 21 Août 1856, en service de 1857 à 1867, change de nom en 1871 et devient la *Touraine*, rayée des bâtiments de mer, sert de magasin à Toulon jusqu'en 1886, démolie en 1887.

Sur ce type, dont les plans avaient été conçus par Dupuy de Lôme, furent construites, à la même époque que *l'Impératrice*, la *Foudre*, *l'Audacieuse* et la *Souveraine*. Deux autres navires, peu différents, se sont appelés *l'Ardente* et *l'Impétueuse*.

Il n'existe pas, au Musée de la Marine du Louvre, de modèle ni de dessin de *l'Impératrice Eugénie*, mais on y conserve un modèle de *l'Audacieuse*, et une aquarelle de Roux de ce même bâtiment. Il semble que la seule différence soit dans la grosseur de la cheminée, plus forte sur *l'Impératrice* que sur le modèle du Musée.

Nous devons ces détails à M. le Commandant Hubert, Conservateur du Musée de la Marine, au Louvre, à qui nous exprimons toute notre reconnaissance.

Le dessin que nous reproduisons en cul-de-lampe est l'œuvre de M. Pierre Le Conte, d'après un croquis probablement exécuté d'après nature, par M. de Jurenay, peintre de marine.

narration. Depuis qu'on passe l'Equateur, le cérémonial est toujours le même: aussi, avant notre départ de Toulon, nous savions tous comment nous allions être baptisés, et si à présent je vous envoie le récit fidèle de cette fête maritime, c'est plutôt dans le but de prouver à vos lecteurs que les vieilles traditions se sont conservées que pour leur apprendre quelque chose, ce dont je me sens incapable.

La frégate de premier rang *l'Impératrice Eugénie*, destinée à porter en Chine le pavillon du Vice-Amiral Charner, est partie de Toulon le 19 Mai dernier. Après douze jours d'une navigation exceptionnelle, elle a fait une relâche de 36 heures à Saint-Vincent (îles du Cap-Vert) pour renouveler son charbon, et le 2 Juin elle a repris la mer faisant route vers le Cap de Bonne-Espérance, où elle vient d'arriver heureusement, et d'où je vous expédie cette lettre.

Le 6 Juin, les observations méridiennes démontrèrent que nous étions par 4° 26' de latitude et 26° 15' de longitude ; naviguant à la fois à la voile et à la vapeur, il était évident que nous passerions l'Equateur le lendemain dans le courant de l'après-midi. L'équipage sut bien vite que le moment solennel approchait; les héros de la fête, désignés depuis longtemps, sortirent des rangs, et à 4 heures du soir, au son de la musique, l'astronome et son acolyte chargés de compter, montèrent sur la dunette pour observer eux-mêmes et avertir le Père la Ligne, s'il y avait lieu.

Le costume des savants de l'empire équatorial est assez bizarre : ils n'ont pas de chaussures, ils ont les bras et les jambes nus et le reste du corps drapé dans un des pavillons nationaux en dépôt à la timonerie du bord. La coiffure est celle des astronomes de tous les pays, un pain de sucre évidé, les lunettes bleues sont d'uniforme, dans une région aussi chaude, et le soleil n'oublie jamais de blanchir les barbes des Équinoxiaux.

Là, comme ailleurs, les observations sont faites avec un sextant et un compteur ; le compteur est plus simple que celui dont nos marins se servent, et le sextant a subi une modification qui nécessite une différence dans la manière de s'en servir la lunette est remplacée par une bouteille de vin, aussi l'observateur se voit-il forcé de ne porter l'instrument qu'à la hauteur de sa bouche, au lieu de l'approcher de son œil. Les degrés se nomment *fayots*, les minutes *quarts de vin*, et. les secondes *boujarons d'eau de vie*, ce qui force l'astronome lisant les hauteurs observées à dicter à son

confrère : « 30 rations de fayots, 27 quarts de vin, 18 boujarons d'eau-de-vie ».

Après un quart d'heure de pareille observation, la bouteille étant vide, les astronomes se sont retirés pour faire le point, qui leur a prouvé que le lendemain la frégate passerait la Ligne. Ils sont allés annoncer cette grande nouvelle au commandant qui les a fait rafraîchir, aux officiers qui les ont fait boire, aux aspirants qui en ont fait autant, et aux maîtres qui leur ont donné le coup de grâce. De toute la soirée il n'a plus été question des savants.

A 7 heures du soir, d'autres acteurs apparaissaient sur la scène. L'état-major étant réuni sur la dunette et l'équipage sur le pont, un bruit formidable se fait dans la grande hune : des pièces d'artifice simulent les éclairs, la grosse caisse et les tambours, arrivés là-haut on ne sait comment, s'évertuent à imiter le tonnerre ; les pois, ces innocents légumes, sont chargés de représenter la grêle ; il pleut à boisseaux sur la tête de tous, et la satisfaction se peint sur la figure des matelots, qui savent que ces pois ne seront point ramassés, et que ce sera autant de moins à digérer. Au bout de quelques instants le calme remplace la tempête, et une forte voix hèle le bâtiment : « Oh du navire ! » Le commandant, qui plusieurs fois avait assisté à pareille fête, connaissait parfaitement son rôle ; il s'arme d'un porte-voix, comme son interlocuteur, et il répond : « Que voulez-vous ? - Le nom du bâtiment ? - *L'Impératrice Eugénie*. — D'où venez-vous ? - De Toulon. - Où allez-vous ? - Au Cap Bonne-Espérance et de là en Chine, - Combien d'équipage ? - 650 hommes. - Et de faïchiens (lisez civils) ? - Point. - Au nom du Père la Ligne, faites ce qui vous sera ordonné. - J'obéirai. - Carguez la grande voile goëlette et la misaine goëlette ! » - Le commandant fait faire la manœuvre ordonnée, et aussitôt qu'elle est terminée, on voit s'affaler par un cartahu un homme en costume de véritable postillon : il porte le chapeau, la veste avec brandebourgs et les bottes classiques. En quittant la grande hune, il tire un coup de pistolet ; en mettant le pied sur le pont, il en tire un autre. Ce postillon, c'est le messager du Père la Ligne ; il vient apporter un pli au commandant du navire. A son arrivée sur le pont, il a trouvé au pied du grand mât une monture représentée par le plus pacifique des hommes du bord, qui a consenti à revêtir les attributs de l'animal aux longues oreilles. Le postillon fouette sa bête et s'avance vers l'arrière où l'attend le commandant. Il est suivi d'un meunier et d'une meunière qui se trouvent là on ne sait trop pourquoi. Le meunier ne parle que la langue

Marine Impériale.

ESCADRE D'ÉVOLUTIONS.

En vertu des ordres de M. le Vice-Amiral, Sénateur, Commandant en chef

Il est ordonné à Monsieur
Aude (Philippe-Félix) Chirurgien de 3^e classe
de la Marine, d'embarquer sur le frigate
L'Impératrice Eugénie

Le présent sera enregistré au sein d'équipage de L'Impératrice Eugénie
Kong Armement,

À Bord de la Bretagne, le 1^{er} Octobre 1859.

Le Chef d'Etat-Major Général,

Chopais

*Enregistré à la Mairie gé-
nérale de l'Équipage,
Le Secrétaire,*

Baro,



*Envoyé aux Armements,
Goussier*

*Envoyé au Chef
de l'Équipage Eugénie
Diff. 22^e*

Baro

bretonne, la meunière est née en Provence, à Martigues, je crois : elle jargonne l'idiome de son pays. Le cortège ainsi composé arrive devant le commandant. Le postillon expose qu'il est au service du Père la Ligne et qu'il est chargé par lui de remettre un pli qu'il présente au commandant de la frégate.

Voici, M. le Rédacteur, la copie textuelle de cet écrit ; changer la tournure d'une phrase, un mot, une lettre, eût été de ma part une profanation. Je vous livre ses beautés et ses défauts.

« Empire de la Ligne, 6 Juin 1860.

« COMMANDANT,

« Mon télégraphe aérien électrique m'ayant annoncé la présence de votre bâtiment dans l'Atlantique, et sachant que vous vous dirigiez vers mes Etats ;

« Ma fille, la Zone-Torride, ignorant ce que votre frégate renferme dans ses flancs et brûlant du désir de vous posséder, a mis sous clés toutes les brises, les vents, les zéphyr, espérant, grâce au calme, vous retenir plus longtemps dans nos parages. Elle est allée aussi trouver un vieux vent debout en retraite qui lui a refusé son souffle.

« Je me sens bien vieux, mon sceptre tremble dans mes mains ; les médecins de mon empire m'ont ordonné des rafraîchissements.

« Nous avons consulté les traités de zoologie, géologie, trigonométrie, géométrie, anatomie, astronomie, etc... etc... Tous ces ouvrages ne me donnant plus que quelques milliers d'années à vivre, et comme ma fin approche, je vous chargerai de me rapporter une cargaison de frimas de Kanzanka. J'avais chargé la *Pérouse*, la *Gloire*, le *Berceau* de cette commission, mais tous ces bâtiments n'ont plus repassé dans mes Etats.

« Je pense donc que vous allez verser à grands flots l'eau équatoriale sur la tête des catéchumènes nautiques qui n'ont point passé encore dans mes Etats et je désire que vous et votre joyeux équipage, vous retourniez tous, sans en excepter un seul, couverts de gloire et de lauriers.

« Fait en notre palais impérial.

« Signés : Souverain Père LA LIGNE ; RISSOLET ;
BEAU-SOLEIL ; BRULE-TOUT ; PIQUE-FERME.

« Approuvé : NEPTUNE ».

Pendant que le commandant lit cette lettre, la meunière offre gentiment des crêpes à ceux qui se trouvent près d'elle, et le meunier raconte en breton les infortunes de son moulin. Le commandant, après avoir lu la missive du Père la Ligne, charge le postillon de dire à son maître qu'il a passé bien souvent dans ses Etats avec de braves et joyeux compagnons, que cette fois il commande un équipage composé d'hommes excellents, et qu'il espère les ramener tous dans leur patrie après une campagne glorieuse. Il ajoute qu'il sera enchanté et honoré de recevoir le lendemain la visite du Souverain Père la Ligne ; il renvoie ensuite l'émissaire de ce monarque, après avoir toutefois recueilli son avis sur le vin de sa cave.

Le lendemain 7 Juin, une chaleur accablante a confirmé le dire des astronomes. Nous étions bien sous l'Equateur, et la cérémonie du baptême était un bénéfice que chacun appelait de ses vœux.

Dès le matin, les fonts baptismaux avaient été établis au pied d'un trône orné des plus riches tentures du bord et destiné au Père la Ligne. Une baille remplie d'eau de mer et sur laquelle était placée transversalement une planche mobile, plusieurs manches de pompe convergeant toutes vers le centre de la baille et devant par leur jeu verser à grands flots l'onde amère sur la tête des néophytes, telle en était la disposition.

A 10 heures, tous les regards se portent vers la hune de misaine. Le Père la Ligne venait d'y arriver avec sa suite. Vu de l'arrière, le spectacle était des plus grotesques : tantôt on voyait descendre de la hune sur le pont, par les nombreux cordages qui aboutissent au pied du mât, des hommes tout noirs, armés d'une fourche, ornés d'une paire de cornes, d'une queue, et qui devaient représenter des diabolins ; tantôt c'était une compagnie de gendarmes, le capitaine en tête, venus là pour prouver une fois de plus qu'on ne peut jamais s'amuser sans eux, puis des décrotteurs, un pilote, des sauvages, un Anglais, un charlatan, le meunier, la meunière et le postillon de la veille, puis enfin l'aristocratie de l'endroit. Elle se compose de Neptune, le dieu de la mer, du vieux Père la Ligne, de sa femme et de son fils ; tous ces graves personnages descendent de la hune comme des gens habitués à pareils exercices.

Dès son arrivée sur le pont, Neptune va déposséder de ses fonctions l'officier de quart ; il prend le commandement, il chasse les timoniers de la barre, il les remplace par des sauvages dont le costume est des plus primitifs et il les met sous les ordres du pilote équatorial. Pendant que tout cela se passe à l'arrière, le cortège du

Père la Ligne s'est organisé à l'avant, et il se dirige, tambour en tête, vers les autorités du bord. Le Père la Ligne et son auguste famille sont assis sur un char qui n'est autre chose que l'affût d'un obusier de montagne disposé magnifiquement pour la circonstance et traîné par quatre vigoureux matelots déguisés en coursiers.

Le costume du héros de la fête est assurément peu en rapport avec la température ordinaire qui règne dans ses Etats : il est couvert d'une toison blanche qui rappelle assez celle portée par *Tristapatte* dans *l'Ours et le Pacha*, et la coiffure serait celle d'un de nos braves sapeurs, si le temps ne l'avait fait blanchir. Je ne pousse pas plus loin l'examen de son costume, il y a impossibilité matérielle. Madame la Ligne est une élégante ; la fraîcheur de ses dentelles et de ses rubans laisse, il est vrai, à désirer ; le tissu de sa robe n'est pas des plus modernes, mais son chapeau est bien porté, sa crinoline ne le cède à aucune autre en ampleur et en rotondité ; ses gants cachent une main peut-être un peu goudronnée, mais néanmoins bien faite ; son corsage est richement orné ; elle plaît enfin à tout l'équipage. Le fils la Ligne est assez insignifiant : c'est un gamin de quinze ans, qui semble assez mécontent de porter les rognures du vêtement de son père.

Enfin la cérémonie du baptême va commencer. Ceux que le Père la Ligne s'est plu à appeler les catéchumènes nautiques sont nombreux à bord, surtout dans l'état-major. Le capitaine de gendarmerie a les noms de tous et ses hommes sauraient au besoin trouver ceux qui auraient la maladresse de se cacher. Le Père la Ligne est installé sur son trône, entre sa femme et son fils ; on lui amène un néophyte, auquel il parle avec bonté : « Etes-vous venu d'autres fois dans mes Etats ? - Jamais. - Il faut alors que je vous fasse baptiser, afin que plus tard je puisse vous reconnaître, si jamais j'ai le bonheur de vous revoir ; mais vous devez auparavant être interrogé par mon grand-prêtre, qui jugera si vous êtes digne de mes bienfaits. » Le grand-prêtre, vénérable vieillard à barbe blanche et à voix chevrotante, adresse diverses questions au néophyte ; il lui fait jurer de toujours respecter la propriété du matelot, d'être sans cesse juste et bon pour lui et de lui accorder souvent une double ration de vin.

Les diabolins s'emparent ensuite du néophyte, qui passe dès ce moment à l'état de patient. Ils le font asseoir sur la planche à bascule qui repose sur la baille pleine d'eau ; les décrotteurs lui cirent les bottes avec de la farine ; un barbier feint de le raser, puis de le friser, et le dernier coup de fer est le signal du bain. La planche est

lestement retirée ; le patient n'a que la tête et les dernières phalanges des orteils hors de l'eau ; les jets des pompes braques sur l'occiput de l'immergé compliquent la situation ; il est enfin retiré de la baille, mais tout n'est pas fini : ses camarades lui tombent dessus et l'inondent de farine qu'ils appliquent directement sur le visage ruisselant, et il n'échappe à tant de supplices qu'en gagnant l'échelle qui doit le conduire dans l'intérieur du bâtiment, où il va réparer les désordres apportés à sa toilette. Sur 24 personnes composant l'état-major, 11 ont dû passer par ces épreuves : un lieutenant de vaisseau, un enseigne, les trois chirurgiens du bord, deux commis de marine et quatre aspirants.

Comme il eût été trop long, d'user du même cérémonial envers chaque homme de l'équipage, le Père la Ligne a simplifié, en faisant arroser par les pompes, jusqu'à complète saturation, tous ceux qui se trouvaient sur le pont, et quand il a pensé que chacun était lavé de ses souillures, il a ordonné qu'on cessât pour écouter le charlatan qui réclamait la parole.

Comme tous ses confrères, cet empirique guérit tous les maux par là vertu d'un élixir de sa composition. Il est, de plus, habile chirurgien, car devant le public il a débarrassé un bossu de son infirmité. Après l'avoir chloroformisé avec un verre de vin, il a bravement plongé la lame d'un poignard au centre de la bosse, qui s'est vidée comme par enchantement et dont il n'est plus resté de traces. Les mauvaises langues du bord ont affirmé que le malade était le confrère du charlatan et que sa difformité, au lieu de provenir d'une déviation de la colonne vertébrale, était formée par la présence d'une vessie pleine du sang d'un bœuf abattu la veille. Je vous livre le fait et le commentaire.

Après une matinée si bien remplie, la double ration était devenue nécessaire ; aussi a-t-elle été accordée à l'équipage, qui a pris de nouvelles forces pour le bal ouvert à une heure et fermé à six heures du soir. Les mazurkas, les polkas, les valse et les quadrilles les plus nouveaux ont été exécutés avec bonheur par la musique et dansés avec entrain par tous les matelots. Le soir, le commandant réunissait à sa table l'état-major, et à 8 heures une représentation théâtrale clôturait la fête.

Le goût du théâtre est profondément populaire, et les matelots ne se donnent aucun délassement qui les passionne au même point. Aussi les autorités du bol avaient-elles tout fait pour apporter à la représentation scénique tout le cachet que doit avoir un pareil

divertissement. La scène, dressée à l'arrière du grand mât, avait la forme usitée et représentait un salon à fauteuils et à cheminée ; le rideau, plus original que tous ceux des meilleures salles de spectacle, n'était autre que le drapeau siamois qui, comme vous le savez, est un pavillon rouge sur lequel est peint un énorme éléphant blanc. Deux rangées de fanaux suspendus fournissaient la lumière ; les commandants avaient des fauteuils, les officiers des chaises, et l'équipage s'était placé dans les haubans, sur les bastingages ou sur la dunette. A tous ces détails d'installation qui frappent peu l'esprit dans la vie ordinaire, venaient se joindre les détails de la circonstance, qui apportaient toute leur poésie pour incliner à la rêverie les natures les plus positives. « Dieu des chrétiens, s'écrie Châteaubriand, c'est surtout dans les eaux de l'abîme et dans les profondeurs des cieux, que tu as gravé fortement les traits de ta toute-puissance : des milliers d'étoiles rayonnant dans le sombre azur du dôme céleste, la lune au milieu du firmament, une mer sans rivage, l'infini dans le ciel et dans les flots ! Jamais tu ne m'as troublé plus de ta grandeur que dans ces nuits où, suspendu entre les astres et l'Océan, j'avais l'immensité sur ma tête et l'immensité sous mes pieds ».

Les préludes de l'orchestre nous ayant bientôt rappelé à la réalité, nous avons assisté à la représentation de *l'Affaire de la rue de Lourcine*, charmant vaudeville de MM. Labiche, Monnier et Martin. Les acteurs, qui savaient parfaitement leurs rôles et dont le jeu n'annonçait pas des débutants, ont été applaudis à outrance. Après le vaudeville plusieurs chanteurs se sont succédés sur la scène. Le Père la Ligne lui-même a voulu chanter son couplet, et la soirée s'est terminée par une séance de prestidigitation donnée par un habile mécanicien du bord.

Telles sont, M. le Rédacteur, sauf toutefois la représentation théâtrale, les principales scènes auxquelles donne lieu le passage de l'Equateur. Leur culte est une occasion de gaîté plutôt que de licence, et l'autorité qui abdique volontairement, pour quelques heures, ne perd rien de son prestige et se fait respecter le lendemain de la fête aussi bien que la veille.

Agréez, etc...

PH. AUDE,

Chirurgien à bord de *l'Impératrice Eugénie*.

(Le *Mémorial d'Aix*, numéro du Dimanche 9 Septembre 1860, page. 3, col. 1, 2, 3).

Simon's Town, 3 Juillet 1860.

ILLUSTRISSIME PRÉSIDENT,

Ma lettre ne sera probablement pas longue car je m'abstiendrai de te donner mille détails que tu pourras aisément connaître soit en lisant ma lettre à Germano, soit en allant pousser une petite visite à mon père - à eux je leur ai dit tout ce qui offrait le moindre intérêt et ils sont chargés de transmettre à mes amis (2).

Qu'il te suffise de savoir pour le moment que nous sommes partis de Toulon le 19 Mai, arrivés à St-Vincent (Iles du Cap-Vert) le 31 Mai ; partis de St-Vincent le 2 Juin et arrivés au Cap de Bonne-Espérance le 1^{er} Juillet. Je t'écris à présent de Simon's Bay, qui est le mouillage d'hiver des vaisseaux s'arrêtant au Cap. Simon's Bay est à 8 lieues par mer de la ville du Cap et à 3 ou 4 lieues par terre. Qu'est -ce, 3 ou 4 lieues, pour nous qui sommes à 2.500 lieues de notre patrie ! Je me suis toujours très bien porté. J'ai célébré souvent en invoquant les noms de mes chers confrères en Célébration. Je me suis passablement ennuyé pendant nos 42 jours de mer, aussi ai-je fumé une grande partie de ma provision de tabac. Nous resterons au Cap encore 5 ou 6 jours, puis nous reprenons la mer pour 2 mois sans relâcher, jusqu'à Anjer, petit port du continent de Sumatra. A Anjer nous séjournons 24 heures et nous irons ensuite à Hongkong en 15 ou 20 jours. Cette lettre arrivera dans les premiers jours de Septembre et à cette époque nous serons bien près d'arriver en Chine. Nous devons relâcher à Singapour, mais le commandant a changé d'idées, aussi n'aurons-nous qu'en Chine notre correspondance, ce qui fera que je n'aurai des nouvelles d'Aix que 4 mois après mon départ !

Je t'envoie ci-inclus le récit du passage de la Ligne. Je l'adresse au Rédacteur de *l'Echo des Bouches-du-Rhône*, (3) et je ne le lui ai pas

(2) Nous n'avons pas ces deux lettres. On peut voir ci-dessous, que « je ne donne à mon père et à Germano aucuns renseignements sur le passage de la Ligne et que je les renvoie à la narration que tu reçois en ce moment ». Les deux lettres dont Ph. Aude parle ici devaient donner les menus incidents de la traversée.

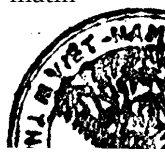
(3) Comme on a pu le voir plus haut, ce n'est pas dans *l'Echo des Bouches-du-Rhône*, mais dans le *Mémorial d'Aix*, que fut publié le récit du baptême de la Ligne. — Comparez Lettre du 26 Mars 1861 :..... « le journal qui contenait la relation du passage de la Ligne. Il y a au moins 6 mois que j'ai reçu ce journal... Je saisis cette occasion pour remercier le Président de l'exactitude qu'il met à m'envoyer tous les numéros du *Mémorial d'Aix* ».

envoyé directement parce que je ne puis ici affranchir pour France et que je ne veux pas lui faire payer le port. Toi, c'est différent. Je suis d'ailleurs bien aise que tu soumettes ma tartine aux membres de la Célébration, afin qu'ils la confisquent s'ils la jugent indigne de l'impression et qu'ils corrigent du moins les nombreuses fautes qu'elle renferme. Comme je ne donne à mon père et à Germano aucuns renseignements sur le passage de la Ligne et que je les renvoie à la narration que tu reçois en ce moment, je te recommande, si l'impression ne se fait pas, de garder le manuscrit et de le passer successivement à mon père et à Germano. Si l'impression a lieu, ils liront le journal. Agis donc de la sorte et tu me feras plaisir.

Nous avons eu constamment des temps magnifiques, et doubler le Cap des Tempêtes a été pour nous un véritable jeu. Nous avons perdu deux hommes morts l'un de fièvre typhoïde et l'autre d'une angine gangréneuse ; l'état sanitaire est excellent. Que te dirai-je de plus que je n'aie dit à Germano ? Lis la lettre que je lui ai écrite, je te le répète encore, car à présent je préfère te renouveler mon inaltérable sympathie pour la Célébration et ses éminents membres. Drujon, je penserais souvent à votre bonne amitié et aussi au dessin chinois et aux babouches usées. Féraud, je t'apporterai un grand verre que nous inaugurerons le jour de mon retour en France, je soupire déjà après cet heureux moment !

J'ai demandé à Simon's Ray, qui est à la ville du Cap ce que Hyères est à Toulon, si on connaissait les frères Dastre. Celui à qui je me suis adressé était précisément un de leurs commis, car ils ont à Simon's Bay un entrepôt de charbon pour les navires français. Cet Anglais m'a donné leur adresse et si demain je puis aller au Cap, j'irai pousser une visite à Edouard qui, à ce qu'on m'a dit, est marié et père de famille. Il paraît qu'ils sont très riches et qu'ils possèdent des maisons en masse au Cap.

Ecris-moi souvent, mon cher ami, tu sais qu'il y a deux courriers par mois ; tes lettres me feront beaucoup de bien car elles m'entre-tiendront de tout ce que j'aime. Je termine aujourd'hui, mais comme cette lettre ne partira du Cap que le 20 Juillet et que nous sommes encore ici pour 5 ou 6 jours, je la continuerai encore et je te dirai si j'ai vu Dastre et quelle réception il m'a faite. Je lui ai écrit ce matin et j'ai remis la lettre à son commis.



6 juillet.

J'ai passé les journées d'hier et d'avant-hier à la ville du Cap de Bonne-Espérance. J'en reviens éreinté, car tu conçois aisément que je n'y ai pas perdu mon temps. La ville est assez ordinaire, la population est anglaise, et on y voit aussi beaucoup de Malais et pas mal de Hottentots. Il n'y a de curieux que le Musée, qui renferme toutes les productions du pays ; les femmes n'y sont pas mal. Ce que j'ai de plus intéressant à te raconter sur le Cap, c'est la réception qui m'a été faite par ton ami Dastre, mon camarade de collège. Il m'a été très facile de trouver ses bureaux, car il est fort connu au Cap où il tient, un haut rang dans le commerce. Dastre m'a parfaitement reconnu et nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre ; il a été enchanté de rencontrer si loin un compatriote et un camarade et il m'a offert immédiatement l'hospitalité, voulant que j'aie prendre pendant ces deux jours tous mes repas chez lui et que j'y passe aussi mes nuits. Comme j'étais venu de Simon's Bay avec deux de mes camarades, j'ai refusé son offre pour ne pas quitter mes amis, et je n'ai accepté que le dîner pour le soir. Il m'a fait visiter tous ses magasins qui renferment toutes sortes de choses : des pianos à côté des pots de chambre, ainsi de suite ; le soir, à 4 heures, je suis retourné à son bureau pour aller avec lui à sa demeure qui est une maison magnifique au milieu d'un jardin délicieux ; il a fait atteler ses deux chevaux à sa voiture et nous sommes arrivés chez lui. J'ai été reçu par M^{me} Dastre, jeune et charmante Anglaise, qui m'a fait avec beaucoup de grâces les honneurs de chez elle. Elle parle assez bien le français, de façon que nous nous comprenions bien. Dastre est logé princièrement ; il a des salons magnifiques et il vit en véritable Anglais. D'ailleurs au Cap il n'y a que des gens très riches. La femme de Dastre est assez jolie : elle est surtout très riche et elle aura à elle un million de fortune. On m'a servi un festin ; ce que j'ai le plus apprécié c'est le vin de Constance qui est réellement délicieux. D'ailleurs je le connaissais déjà, car en allant de Simon's Bay à Cape-Town nous avons passé à Constance et nous nous y étions arrêtés une demi-heure pour visiter le coteau et boire sur place un litre de ce nectar. Je n'en ai pas pris pour porter en France car il est inutile de le faire voyager en Chine, il n'en serait pas meilleur pour cela. En retournant en France, nous ne pouvons faire autrement que de relâcher au Cap, et j'irai alors encore à Constance et j'en achèterai chez un des trois seuls individus qui possèdent des

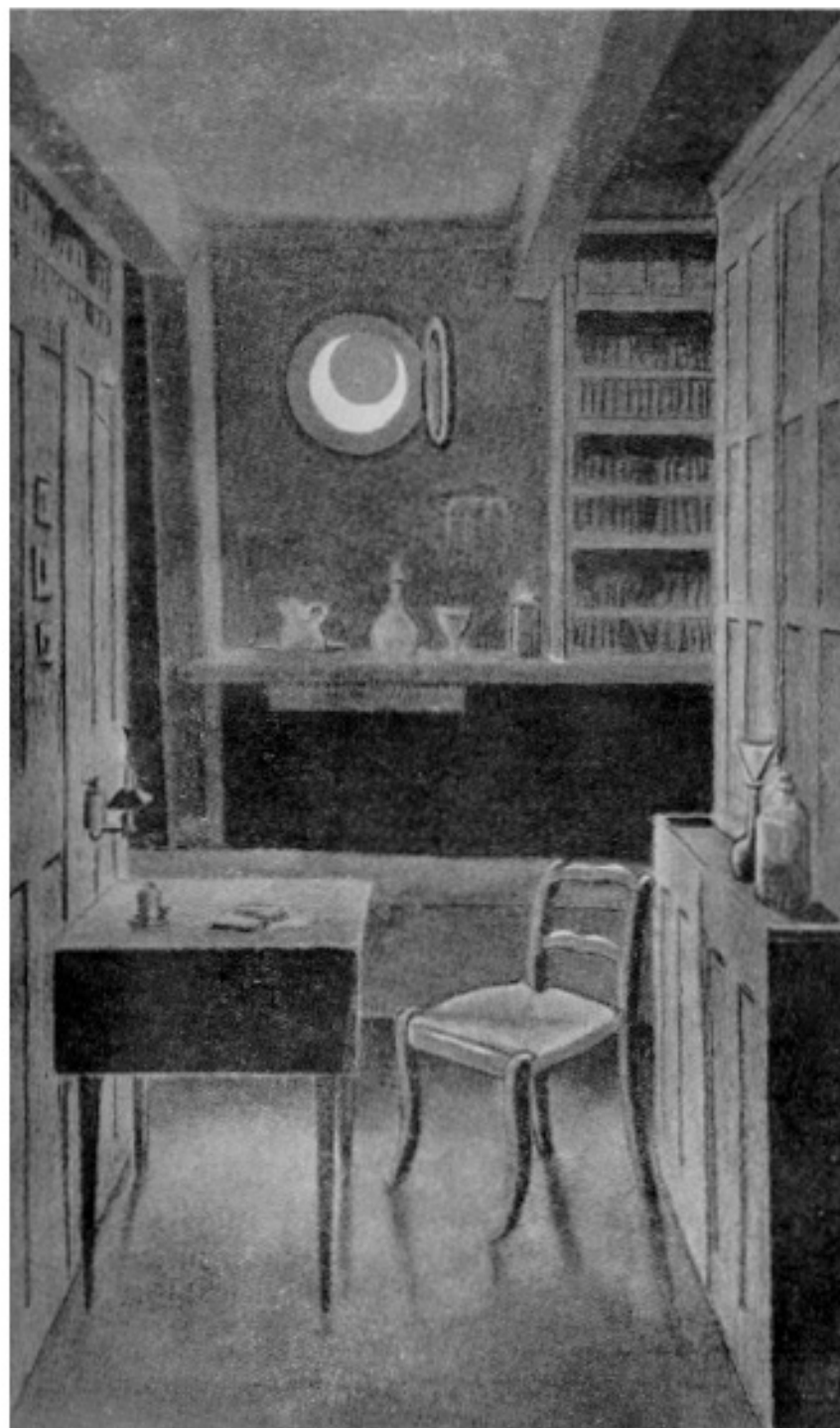


Planche III. — La cabine de Ph.Aude, sur l'Impératrice Eugénie.
(Dessin au crayon communiqué par M. Ed. Aude).

clos dans cette contrée. Dastre m'a dit qu'à mon retour de Chine, il m'en donnerait pour toi quelques bouteilles. Nous avons parlé de tous ceux qui avaient été au collège avec nous ; mais celui dont nous nous sommes le plus entretenus, c'est de toi, mon cher Président ; il se rappelait avec plaisir les bons et sains principes que tu lui inculquais et il en a profité car il est père d'un charmant garçon. Après le dîner Dastre a envoyé sa voiture à l'Hôtel où nous étions descendus et il a fait amener mes deux camarades pour prendre le thé et passer la soirée qui a été charmante, car M^{me} Dastre nous a joué sur le piano tous les airs marquants du *Trouvère*, de *la Favorite*, de *Si j'étais Roi*. Enfin à 10 heures nous avons été reconduits à notre Hôtel tous les trois, quoi qu'on ait fait tout au monde pour me retenir à coucher, mais j'avais 42 jours de mer, je devais dans quelques jours reprendre la mer pour 50 ou 60 jours, aussi ai-je refusé énergiquement sous le fallacieux prétexte de ne pas abandonner mes amis.

Je vais à présent te donner l'opinion que je me suis faite de Dastre d'après tout ce que j'ai vu chez lui ou tout ce que j'ai entendu dire de lui à Cape-Town :

1° Il n'a pas changé au physique pas plus qu'au moral, car il m'a l'air aussi c.... qu'au Collège et aussi peu instruit.

2° Il a épousé une femme très riche qui en dot lui a donné sa maison si bien montée et si richement ornée et dont les revenus lui permettent de vivre grandioisement.

3° Je ne crois pas que sa fortune personnelle soit bien grande et je sais positivement qu'en ce moment il ne fait pas trop ses affaires. Il se relèvera sans doute.

D'ailleurs au Cap il n'y a que de très grandes fortunes, et si Dastre m'a ébloui par son luxe c'est parce que je ne connais pas le confortable anglais et que jusqu'à présent je n'ai rien trouvé au-dessus du cabinet de la Célébration, pour le luxe et l'élégance.

Avant de terminer ma lettre, illustre Président, j'ai à te prier de faire faire une Célébration bien vive et bien sentie pour que le G. A. de l'U. m'accorde une navigation heureuse ! Je fais vœu de mon côté de rapporter en France et de déposer humblement sur l'autel de la Célébration quelques bouteilles du nectar divin de Constance ! Que le Secrétaire actuel enregistre mon vœu !

Nous partons demain 7 ou après demain 8 Juillet de Simon's Bay pour la Chine, nous ne relâcherons que dans 2 mois d'ici, et quand cette lettre arrivera à son adresse je serai probablement en Chine.

Je t'embrasse, j'embrasse Drujon, j'embrasse Chabrier, j'embrasse Goulin, Michel, Roux, Charles (naturellement), etc... etc... Je suis saoul en ce moment parce que je suis fortement pénétré de mon sujet. Adieu ! Adieu !

Ton vieil ami.

PH. AUDE.

Ecris-moi souvent, donne-moi toutes les nouvelles.

Je n'ai pas joint une lettre d'envoi à la relation du Passage de La Ligne. Explique à Makaire (4) que je n'ai pas voulu donner un poids trop fort à ma lettre. Débrouille-toi enfin, tu es le maître et surtout corrige bien la narration.

9 Juillet.

Nous partons du Cap demain matin 10 Juillet à 11 heures, nous allons continuer notre route.

Adieu donc, je t'embrasse ainsi que tous mes amis.

PH. AUDE.



Hongkong, 23 Août 1860.

CHER ET ILLUSTRE PRÉSIDENT,

Que de remerciements je te dois pour toutes les nouvelles, tous les documents que tu m'a envoyés ! Si tu avais pu voir avec quelle avidité je lisais ces procès-verbaux de notre immortelle Société, assurément tu passerais ton temps à en confectionner d'autres pour me les expédier. D'ailleurs, je dois ici joindre mes éloges à tous ceux de mes chers collègues en Célébration qui tous se plaisent à reconnaître la richesse des idées, la beauté du style, l'énergie des expressions de tes élucubrations de garde-champêtre. Le 18, jour de

(4) Makaire, une des meilleures et des plus vieilles maisons d'édition d'Aix.

notre arrivée à Hongkong, je reçus une masse de lettres de ma famille mais pas une seule de la Société de la Célébration, quoique Charles, Gustave, m'eussent annoncé que de bien grands événements s'étaient accomplis depuis mon départ. Enfin le lendemain 19, un courrier arrive encore de France, il avait 5 jours d'avance et il m'apportait ton vaste pli contenant toutes les lettres. Ce que j'ai lu surtout avec beaucoup d'intérêt, c'est la relation de ta promenade avec Chabrier et Drujon à Notre-Dame des Anges (5). Ces célébrations si vives et si bien senties que vous faisiez à chaque instant, ces erreurs de route, tout cela m'a rappelé notre excursion au même lieu le jour que nous avons pris l'absinthe à 1 heure du matin au sommet de ce joli petit chemin où Drujon perdit plusieurs des clous de ses souliers.

Je ne pourrai probablement pas t'adresser une bien longue lettre car je n'ai plus que 2 heures devant moi et je veux écrire encore à Germano et à Drujon ; cependant j'aurai toujours assez de temps pour te dire que je me rappelle bien souvent les fastes de la Société de Célébration et que je ne puis penser sans avoir le cœur gros aux bons amis que j'ai laissés à Aix. Je ne sais quand je reviendrai en France, mais il est bien sûr que lorsque je foulerai encore le sol de mon pays, j'aurai le cœur aussi jeune et aussi aimant qu'auparavant. Merci donc, cher Président, de ton excellente amitié; accable-moi de lettres, de procès-verbaux, de tout ce que tu voudras. Si tu pouvais voir avec quel bonheur on se retire dans sa chambre quand on a reçu des lettres, tu te ferais une idée de la tristesse du métier de marin. Je suis resté 3 mois bien comptés sans savoir ce qu'étaient devenus les miens, et si pendant ces 3 mois je n'avais pas eu mes souvenirs, je crois que je serais tombé malade. Que de pipes Morelli que j'ai fumées ! Que de célébrations solitaires ! Je savais que nous avions 3, 4 ou 5 heures d'avance sur vous, selon la latitude à laquelle nous étions, alors je m'arrangeais de célébrer au même moment que vous autres. Ainsi quand nous avions 5 heures d'avance, je ne manquais jamais de boire un petit verre à 11 heures du soir, parce que je savais qu'en ce moment il était 6 heures du soir dans le cabinet de la Célébration, et qu'il devait y avoir réunion. Je m'écriais alors, en face des portraits que tu connais : Célébrons! Célébrons ! Célébrons !

(5) Notre-Dame des Anges, lieu de pèlerinage et d'excursion, dans les montagnes entre Aix et Marseille.

Tu as peut-être déjà remarqué pas mal d'incohérence dans ma lettre, rassure-toi, je ne suis pas malade, mais je suis pressé par le temps. J'ai encore 2 heures et il faut que j'écrive à Germano et à Drujon. J'aurai fait 14 lettres dont une, celle à mon père, de 20 pages (6). Je n'ai pas le temps de te donner des détails sur la Chine, mais vas à la campagne voir mon père et il te fera lire ma lettre, qui t'édifiera parfaitement sur ce que je fais ici.

Adieu, vieux bon ami, je termine pour pouvoir écrire à Germano, mais je ne considère pas ceci comme une lettre, mais seulement comme l'annonce d'une lettre, car à la mer je vais relire tes bonnes lettres, et je répondrai à tout.

Je te dis seulement à présent que le 28 Août, jour de la St-Augustin, je m'associerai de cœur et de célébration à mes amis qui seront ce jour-là réunis chez notre Président.

Je me porte bien.

PH. AUDE.

* *

« Le courrier direct de la Chine annonce que le 8 Juin, la brigade française composée des 101^e et 102^e de ligne, ainsi que le 2^e bataillon de chasseurs à pied, s'est emparée de la presqu'île de Choo-Foou. Les Généraux Jaminet, Collineau et le Contre-Amiral Protêt dirigeaient l'opération. Les Chinois se sont enfuis. Aussitôt que les troupes d'infanterie de marine et le matériel seront arrivés, on marchera sur Pei-Ho. »

(Le *Mémorial d'Aix*, numéro du Dimanche 2 Septembre 1860, page 2, col. 3).

★ ★

Le dernier courrier de l'Indochine a apporté des lettres qui donnent quelques détails sur les affaires de Saïgon (Cochinchine).

C'est le 18 Juillet que l'armée annamite, poussée par un fanatisme aveugle et aussi par quelques Baniens européens, s'est jeté avec un acharnement inconnu jusqu'à ce jour sur les retranchements français qui protégeaient la Grande Pagode, porte avancée de la place.

(6) Il est regrettable que nous n'ayons pas cette lettre de 20 pages, où Ph. Aude raconte à son père « des détails sur la Chine... » et « qui t'édifiera parfaitement sur ce que je fais ici ».

La petite garnison française avait reçu l'ennemi de façon à lui ôter l'envie de recommencer des attaques de vive force, et les Cochinchinois s'étaient retirés en laissant le terrain couvert de leurs morts et de leurs blessés.

Depuis lors le blocus avait été presque abandonné par les indigènes, qui se contentaient de surveiller la ville à grande distance.

Ce combat, excessivement brillant pour le petit corps d'occupation, avait été soutenu sans autre perte que quelques légères blessures, et avait procuré une certaine tranquillité dont la garnison avait le plus grand besoin. »

(Le *Mémorial d'Aix*, numéro du Dimanche 28 Octobre 1860, page 2, col. 1).

* *

Une dépêche télégraphique arrivée jeudi à Aix, a fait connaître qu'une grande victoire avait été rapportée en Chine par l'expédition combinée de la France et de l'Angleterre.

Le courrier de Chine arrivé à Marseille jeudi au matin, publié par les journaux de cette ville, donne des détails pleins d'intérêt sur cette brillante affaire :

Le 12 Août, les Français se portèrent vers la ville fortifiée de Tang-Koo, sur la rive nord du Pei-Ho, à trois milles des forts de Taku, qui défendent l'entrée de cette rivière. Malgré la vive résistance des Chinois et le feu très vif de leur artillerie, la ville fut prise le 14.

Le 17, l'avant-garde française passa le Pei-Ho et s'installa dans un petit village de la rive du Sud. Les Anglais, pourvus de canons Armstrong, tirèrent sur les forts de Taku qui répondirent d'abord assez bien, mais cessèrent le feu après avoir reçu une douzaine de boulets.

Le 20, tout était disposé pour donner l'assaut aux forts du Nord. 1.500 Français et 1.500 Anglais, appuyés par un parc d'artillerie de siège, des mortiers et des canons Armstrong, devaient prendre part à la lutte. Les canonnières anglaises et françaises, qui avaient remonté le Pei-Ho jusqu'aux estacades et aux chaînes placées en travers du fleuve pas les Chinois, prirent position pour venir en aide à l'infanterie ; elles étaient ancrées à 1.400 yards des forts.

Le 21, les Chinois ouvrirent un feu assez vif, auquel les alliés répondirent par un bombardement terrible. Deux heures après, notre artillerie obtenait un grand succès : un projectile mettait le feu au grand magasin du fort, qui fit explosion, sans empêcher l'ennemi de nous tenir tête. A ce moment, une partie des troupes recevait l'ordre de monter à l'assaut ; elle délogea du fort ses valeureux défenseurs, chassés et poursuivis à la bayonnette. Nos soldats furent vigoureusement aidés dans cet assaut par les coolies chinois. Nos pertes sont de 130 hommes environ ; les Anglais ont eu 22 officiers et 180

hommes tués ou blessés, et on ne comprend pas dans ces chiffres un grand nombre de coolies chinois tués ou blessés, pendant l'assaut. L'ennemi, à laissé sur la place 1. 500 des siens. Le fort nous appartenait à 5 heures du matin, c'est-à-dire après 5 heures de combat. A 3 heures de l'après-midi, les autres forts du Nord faisaient leur soumission, et le Gouverneur de Petchili vint à Taku et rendit, sans conditions, les forts du Sud, à la condition qu'on cesserait toute hostilité.

Nous avons fait quatre mille prisonniers à qui la liberté a été rendue après qu'ils ont eu déposé leurs armes.

Le paquebot le *Vectis* a apporté une nouvelle plus importante : la fin de la guerre. On n'en connaît pas encore les conditions; mais on sait que l'empereur de la Chine a donné l'ordre d'accepter toutes celles que proposeraient les plénipotentiaires européens. Un officier, à bord du *Vectis*, était porteur des dépêches qui annonçaient ce grand événement.

(Le *Mémorial d'Aix*, numéro du Dimanche 4 Novembre 1860, page 3, col. 2).

* *

Mouillage du Pécheli, 10 Septembre 1860.

ILLUSTRISSE PRÉSIDENT, AMI TRÈS CHER,

Le courrier part aujourd'hui du Pei-Ho pour France, il ne partirait assurément pas s'il n'emportait point de lettres à ton adresse. En voici donc une à laquelle je joins le procès-verbal de ma Célébration du 29 Août en l'honneur de la St Augustin. Tes devoirs de Président t'imposent le soin de faire passer à chacun des membres.

Je suppose que tu vas à présent très souvent à la campagne pour chasser au poste avec mon père (7) ; c'est la saison des grives

(7) La chasse au poste, un des plus grands plaisirs des Provençaux. Voici ce qu'en dit Méry, dans *Marseille et les Marseillais*, Imprimerie Méridionale, Marseille, 1928, pp. 76-79 :

« Dans toutes les bastides de Marseille, il y a un poste.

« Un poste est un cabanon recouvert de feuillage et percé de meurtrières. Le chasseur va s'y installer avant le lever du soleil, pour ne pas effrayer les oiseaux absents. C'est là que, son fusil à la main et muni de la patience de Job, il attend les grives, les pigeons et les darnagasses. Il a un *chilé* dans la bouche ; le *chilé* est un instrument de musique inconnu de Meyerbeer, inventé

(je parle du moment où tu recevras cette lettre) ; mon père, qui reçoit par le même courrier une lettre de seize pages remplie de détails me concernant, pourra t'édifier complètement et te donner les moyens d'instruire tous nos excellents amis sur ma personne et

à Marseille, et dont le chasseur se sert habilement pour imiter le chant de tous les oiseaux. Si les oiseaux existaient, ils donneraient dans le piège probablement et seraient dupes du *chileur*. Mais cette perfide harmonie d'imitation s'évapore dans les airs et ne trompe que les échos. N'importe, le chasseur trouve un plaisir extrême à contrefaire la cavatine de l'alouette, le point d'orgue du chardonneret, la gamme stupide de la caille, la note sourde de la grive, et tout le répertoire ornithologique. Il s'avoue à lui-même, avec une sorte d'orgueil, qu'il est un oiseau universel, et cette pensée le dédommage du malheur de ne jamais voir un oiseau.

« A onze heures, le chasseur, dont le fusil a gardé son innocence, ferme son poste à double tour et descend à la bastide pour déjeuner. Son gibier se nomme l'appétit.

« Il y a aux environs de Marseille des portes qui coûtent fort cher. En général, le Marseillais est économe ; mais, lorsqu'il s'agit d'un poste, il jette l'argent par les fenêtres de sa bastide. Le cabanon est alors un monument; il est décoré à l'intérieur comme un salon de ville; on y trouve même des sofas où le chasseur dort, sans être éveillé par les oiseaux importuns. Une cheminée élégante orne un angle du poste. S'il fait froid en Novembre, le chasseur y allume son feu et se réchauffe en lisant un roman ; quelquefois il y prépare son déjeuner, composé de deux grives tuées dans le Var, et qu'il a achetées la veille au marché des Capucins. Une bibliothèque choisie est suspendue au mur. Quatre gravures complètent l'ameublement; elles représentent les chasses au tigre, au lion, à l'éléphant. Depuis peu, les *postes* bien établis exposent le portrait de Gérard.

« Souvent les grands pins manquent autour des *postes*. Point de bons postes sans pins. On achète alors de vieux pins dans le voisinage, et on les transplante. Mais le pin est un arbre capricieux; il ne prend racine que sur le terrain qu'il choisit lui-même. On a beau le planter, il se moque du planteur, et perd ses aiguilles vertes et sa résine. Au bout de quinze jours, c'est un cadavre embaumé. Le propriétaire ne se décourage pas ; il consulte un pépiniériste et plante de nouveaux pins toute sa vie. Un jour il meurt, et ses enfants continuent la plantation des pins.

« Comme auxiliaire des pins, le chasseur marseillais a inventé le *cimeau*.

« Je me rappellerai toujours la stupéfaction d'Alexandre Dumas, lorsqu'il aperçut un *cimeau* pour la première fois.

« Je lui donnai des explications, et il se rassura un peu.

« Le *cimeau* est un mât ou une perche, mais sans antenne, sans le moindre rameau à la tige. Seulement, à son sommet, le *cimeau* est orné de petites branches sèches, clouées, et assez semblables à des bois de cerf.

mes espérances. J'écris aussi longuement à Drujon et il te passera ma lettre (8).

Je me dispense donc de te parler ici de la Chine et des Chinois, de la guerre et du climat; qu'il te suffise de savoir que je m'embête mortellement loin de tous ceux que j'aime, que je passe la plus grande partie de mes journées à penser à eux et à me reporter à l'heureux temps où j'étais au milieu de ma famille et de mes amis. Aussi je t'assure que je deviens de moins en moins enthousiaste sur les pays étrangers et lointains et sur ce qu'on peut y voir. Je vis ici, au milieu de gens qui ne pensent qu'à la gloire, qu'aux croix, aux grades, aux honneurs, qui se détestent tous cordialement parce que tel ou tel a plus de chances d'obtenir ce qu'il désire, parce que tel ou tel sait mieux flatter (je ne veux pas employer une autre expression) l'Amiral ou les autorités. Ils se croient tous de grands personnages, et pour la plupart ils sont ordinaires. Je me plais à observer leur manière d'agir et chaque jour je découvre leurs petits secrets. Cela m'est facile, car étant par ma position en dehors de ces intrigues, ils sont plus communicatifs avec moi qu'avec les autres. J'en connais certains qui consentiraient à rester toute leur vie en Chine, à ne jamais retourner en France, si on leur assurait un avancement tous les cinq ans !

Pour moi je n'ai qu'un désir, c'est d'aller le plus tôt possible me joindre à toi et à nos amis pour célébrer tous les jours ; mais d'après ce que j'entrevois je crains bien de rester en Chine plus longtemps

« Le chasseur vit dans l'espoir que les oiseaux, cherchant des arbres pour se reposer et n'en découvrant point, sont obligés de faire une halte sur ce faux arbre d'occasion. Il y a des collines plantées de *cimeaux* ; il y a même des forêts de *cimeaux*, en certains endroits... »

A la fin de la lettre, Ph. Aude demande à son ami de lui envoyer « dans ta prochaine lettre... quelques aiguilles de pin prises sur les branches qui servent à recouvrir le poste à la campagne ». On voit combien non seulement les personnes, mais les choses elles-mêmes lui étaient chères.

Ceux qui pourraient croire que Méry exagère, quand il décrit la vie du chasseur au poste, peuvent s'édifier en lisant le commencement de la lettre de Ph. Aude datée du 26 Mars 1861.

(8) Encore une, ou mieux deux lettres perdues, la lettre à son père et la lettre à Drujon, où nous aurions eu des « détails me concernant... sur ma personne et mes espérances », où Ph. Aude nous aurait parlé « de la Chine et des Chinois, de la guerre et du climat. » Nous allons voir plus bas, tout de même, un petit résumé de ce qu'il écrivait à son père et à Drujon.



Le vice-amiral Charner, commandant les forces navales françaises en Chine.

Planche IV. — Le Vice -Amiral Charner (Gravure extraite du Monde Illustré, 1860, 2e semestre, p. 292).

que je ne voudrais, 3 ou 4 ans peut-être ! Je suis bien sûr que tôt ou tard je retournerai au milieu de vous, mon énergie est assez grande pour vaincre le découragement et ma santé assez forte pour résister à un climat qui n'est fatal qu'à ceux qui le veulent bien.

Les bâtards doivent être assurément très malheureux de ne trouver aucune affection qui les entoure, mais leur malheur doit être bien plus grand encore lorsqu'ils sont éloignés du lieu où ils sont à peu près nés et qu'ils voient leurs camarades recevoir des lettres de chez eux. Il est impossible de bien te décrire les transports qu'on éprouve quand on reçoit des lettres des siens. Quoique la date soit déjà ancienne de 40 jours, néanmoins il semble qu'ils viennent d'écrire il y a seulement quelques heures. Abreuvev-moi donc de lettres et vous me rendrez heureux.

Le courrier arrivera ici vers le 20 ou le 25, j'attends avec impatience cette époque, car je suis persuadé qu'il va me porter des lettres de mon père et de vous autres.

Tu as dû recevoir une lettre du 24 Août, celle que je t'écrivais d'Hong-Kong, en réponse aux tiennes, à tes procès-verbaux, etc....

Par ce courrier du 24 Août je n'eus pas le temps d'écrire à Drujon et à Germano, je leur envoyai seulement deux mots pour leur dire que je ne les oubliais pas et que je leur écrirais longuement à la prochaine occasion. J'ai terminé tantôt ma lettre à Drujon et dans un instant je vais écrire à Germano.

Je me creuse la tête, mon bon ami, pour chercher à te dire quelque chose d'intéressant sur notre expédition. Je te répèterai ce que je dis à mon père, que nous sommes mouillés à 10 lieues de toute terre, au milieu de 60 bâtiments de guerre français, à quelques milles de l'escadre anglaise, que nos troupes sont à Tien-Sing, ville à 10 ou 15 lieues de Pékin, qu'on a essayé de traiter la paix dans cette ville, que le traité était fait même et que les ambassadeurs alliés avaient demandé et obtenu d'aller signer ce traité à Pékin même sous les yeux de l'Empereur chinois ; la veille du jour où 2.000 hommes composant l'escorte des ambassadeurs français et anglais devaient quitter Tien-Sing pour aller à Pékin, on a appris que les deux mandarins qui avaient négocié la paix étaient deux imposteurs et non deux envoyés de l'Empereur chinois.

Avant d'arriver à Pékin, à quelques kilomètres de la ville, se trouve une route semblable aux Gorges d'Ollioules ; si l'escorte était partie, il est fort probable qu'elle aurait été massacrée dans ce coupe-gorge.

Pour les Chinois, le plus grand déshonneur qu'ils puissent subir, c'est de laisser pénétrer des Européens dans la ville de Pékin. Les armées alliées se sont ce matin mises en marche sur Pékin, non plus pour traiter la paix, mais pour continuer la guerre. Entre Tien-Sing et Pékin ils vont, dit-on, rencontrer une ville très fortifiée qui renferme 12.000 cavaliers et peut-être 2 ou 300 mille hommes, et eux, les alliés, ils sont tout au plus 2.000 hommes ! Que Dieu les aide ! Quant à nous, nous sommes mouillés ici pour un mois peut-être encore, car au commencement d'octobre le golfe du Pecheli n'est plus habitable à cause des vents et surtout des glaces ; nous lèverons donc l'ancre et nous irons hiverner soit à Tchéou-Fou soit à Shanghai, soit à Hongkong, soit à Canton (9).

(9) Le *Mémorial d'Aix*, N° du Dimanche 18 Novembre 1860, page 1, colonne 2, (donne un extrait de cette lettre, avec quelques changements, depuis les mots : « Nous sommes mouillés... », jusqu'aux mots : « ... et irons hiverner à Shanghai, à Hong-kong ou à Canton » . - Cet extrait est précédé de l'en-tête suivant : « Un de nos amis d'Aix, qui fait partie de l'expédition de Chine, nous transmet les renseignements suivants, datés du mouillage de Peï-Ho, le 9 Septembre 1860 ». Cette date du 9 Septembre nous fait voir que les renseignements reproduits par le *Mémorial* ne sont pas tirés de la lettre à Féraud, que nous donnons ici, laquelle est datée du 10 Septembre, mais d'une lettre que Ph. Aude écrivait à son père par le même courrier, et qui contenait aussi des renseignements sur la Chine, les Chinois, l'expédition, précisément, les mêmes que ceux que nous avons dans la lettre adressée à Féraud. En effet plus haut, Ph. Aude nous dit: « Mon père qui reçoit par le même courrier une lettre de 16 pages remplie de détails me concernant pourra t'édifier... J'écris aussi longuement à Drujon, et il te passera ma lettre. Je me dispense donc de te parler ici de la Chine et des Chinois, de la guerre et du climat... ». Mais plus loin, il revient à ces renseignements : « Je me creuse la tête pour chercher à te dire quelque chose d'intéressant sur notre expédition. Je te répéterai ce que je dis à mon père, que nous sommes mouillés, etc.. » Quoi qu'il en soit c'est bien Féraud qui communiqua la lettre, celle adressée au père de Ph. Aude, ou celle adressée à Féraud lui-même, au Rédacteur du *Mémorial*. Du moins c'est ce que croyait Ph. Aude. Voir Lettre du 26 Mars 1861.

Cette différence de date dans les lettres pose un petit problème. Dans le *Mémorial*, nous avons : « Les armées alliées se sont mises en mouvement le matin du 9 septembre, et marchent sur Pékin ». Dans la lettre adressée à Féraud, on a : « Les armées alliées se sont ce matin (donc le 10 Septembre, date de cette Lettre) mises en marche sur Pékin ? Quel jour exactement sont partis les Alliés dans leur marche sur Pékin ! Sans doute le 9 Septembre, car Ph. Aude a dû, dans sa lettre du 10 Septembre, copier machinalement la lettre de la veille, sans penser à corriger ce détail de la date du départ des Alliés.

Tu me recommandes dans ta lettre de me joindre aux célébrants le 28 Août et le 30 Septembre, la première célébration est déjà faite, mon procès-verbal te le prouvera ; je t'assure que je ne manquerai pas à la seconde et que je te transmettrai encore le procès-verbal.

Adieu, mille bonnes caresses, excellent ami ; tâche, puisque tu vas souvent à la campagne, de rassurer mon bon-père sur mon compte; dis-lui que je ne ferai rien pour nuire à ma santé parce que je l'aime trop pour m'exposer à ne plus le voir.

Adieu, je t'embrasse ainsi que Goulin, Michel, Germano, Drujon, Charles, Gustave, Sextius, Alphonse Chabrier, tout le monde enfin.

Ton vieil ami.

PH. AUDE.

Dans ta prochaine lettre envoie-moi quelques aiguilles de pin prises sur les branches qui servent à recouvrir le poste à la campagne.

Germano : Je t'embrasse de bon cœur, je présente mes respects à ta femme, j'embrasse ton mioche, et je te prie de m'écrire souvent.

Roux : Je suis bien heureux de savoir que ton oncle a obtenu justice au Ministère et qu'on a créé pour lui une chaire d'Hygiène navale à Toulon (10). Quand tu lui écriras, tu peux lui dire que cette

Le texte de Ph. Aude, dans la lettre adressée à son ami Féraud, porte simplement : «...une route encaissée, semblable aux Gorges d'Ollioules ». Dans le *Mémorial*, on précise : «...aux Gorges d'Ollioules, près de Toulon » . Cela vient, ou bien de ce que le *Mémorial* reproduit le texte de la lettre adressée au père de Ph. Aude, et que ce texte portait ce détail, ou bien que Féraud ou le Rédacteur du journal ont cru devoir donner ces précisions, pour l'édification des lecteurs du *Mémorial*.

(10) Voici quelques extraits de journaux qui exposent les mérites de Jules Roux, l'oncle d'un des amis de Ph. Aude.

« Par décision ministérielle du 7 Juin, notre compatriote M. Jules Roux, premier chirurgien en chef de la marine, précédemment désigné pour Brest, a été maintenu au port de Toulon dans un poste spécialement créé pour lui ». (Le *Mémorial d'Aix*, N° du Dimanche 17 Juin 1860, page 2, col. 3).

« Notre compatriote, M. Jules Roux, premier chirurgien en chef de la marine à Toulon, naguère nommé commandeur de l'ordre de François-Joseph, vient d'être l'objet d'une nouvelle distinction flatteuse en recevant la croix des SS. Maurice et Lazare de Sardaigne. Cette nomination, due au talent et aux soins empressés que M. Jules Roux a prodigués aux blessés de la guerre d'Italie, sera apprise avec le plus vif plaisir par les nombreux amis que sa famille compte dans notre ville » (Le *Mémorial d'Aix*, N° du Dimanche 9 Septembre 1860, page 2, col 3).

nouvelle a fait plaisir en Chine à tous les Officiers de Santé qui le connaissent.

Enfin, je vous embrasse tous un million de fois.

Votre dévoué.

PH. AUDE.

Le Président est chargé de l'exécution du présent, c'est-à-dire de faire lire les présentes à tous ceux à qui elles s'adressent et de m'envoyer un procès-verbal constatant que chacun en a pris connaissance.

* *

Le *Moniteur* a publié les dépêches du Général de Montauban au Ministre de la Guerre, et le rapport de l'amiral français, qui nous donnent les détails les plus complets sur l'éclatante victoire qui vient de nous ouvrir les portes de la capitale de la Chine et sur les principaux incidents de cette glorieuse expédition. Nous regrettons que la longueur de ces documents ne nous permette pas de les reproduire.

Cette campagne n'a duré que vingt-un jours depuis le débarquement et déjà elle porte ses fruits, L'empereur de la Chine aurait donné à ses négociateurs l'ordre d'accepter toutes les conditions que proposeraient les plénipotentiaires européens. Les premières conférences devaient commencer le 28 Août à Tien-Sing. On pensait, dit la *Patrie*, que le traité de paix serait signé dans le courant du mois de Septembre.

On croyait également que le Général de Montauban allait envoyer des troupes au Cambodge pour augmenter la garnison de Saigon et dégager entièrement cette place, que l'armée cochinchinoise cherchait à investir.

(Le *Mémorial d'Aix*, numéro du Dimanche 11 Novembre 1860, page 1, col. 3).

« M. Jules Roux, premier chirurgien en chef de la marine, à Toulon, vient d'être nommé commandeur de l'ordre de François 1^{er}. Cette distinction flatteuse est la juste récompense des services signalés et désintéressés que notre compatriote a rendus aux blessés de l'escadre napolitaine qui, durant une année, a séjourné dans le port de Toulon, pour cause de réparation ». (Le *Mémorial d'Aix*, numéro du Dimanche 9 Décembre 1863, page 2, col. 1).



On est toujours sans nouvelles de la conclusion du traité chinois... Le vaste Empire du Milieu est divisé, comme on sait, en deux grandes fractions, celle du gouvernement tartare, dont le monarque est à Pékin, et celle de l'insurrection triomphante, dont l'empereur est à Nankin. En fait, nous sommes en guerre avec ces deux empereurs et leurs armées... Pendant que les armées franco-anglaises enlevaient les camps retranchées et les forts de Takou ou Taku, un autre corps anglo-français repoussait par la force une attaque des rebelles contre la ville de Shanghai.

(Le *Mémorial d'Aix*, numéro du Dimanche 25 Novembre 1860, page 2, col. 2).



Chine. King-Foo, 23 Septembre [1860].

Depuis notre départ de Tien-Tsin, les événements marchent à grands pas, et les défaites successives de l'armée chinoise ne semblent pas détruire l'espoir illusoire que possède leur fameux général, de nous empêcher l'entrée de la capitale du Céleste Empire.

Le 19, LL. EE. le Baron Gros et Lord Elgin arrivèrent à Thung-Chow, suivant de près l'armée. Ayant appris que tous les habitants avaient pris la fuite, ils résolurent aussitôt d'envoyer deux interprètes au camp tartare qui protège Pékin, pour engager les habitants à rentrer et les assurer d'une parfaite tranquillité. Nos deux interprètes français et anglais se présentèrent avec un drapeau de paix ; on tira sur eux ; ils durent se retirer et rendre compte des manifestations hostiles des Chinois. On fit exécuter à la hâte des travaux en terre, pour mettre l'armée alliée à l'abri d'un coup de main...

Le 21 Septembre, les Tartares, au nombre de trente mille environ, sous le commandement de San-Ko-Lin-Sin (11), firent un mouvement d'attaque en étendant leurs lignes, pour nous envelopper de toute part. Au moment où

(11) Nous empruntons à la correspondance parisienne de la *Sentinelle du Jura* le curieux extrait que voici :

« San-Koli-Tsin, le tenace et audacieux adversaire de l'armée anglo-française, n'a, comme vous savez, de chinois que le nom. Il est Français. Il ne se nomme pas Sam Collinson, mais Samuel Colin. J'ai, à ce sujet, quelques données que j'ai lieu de croire exactes.

« Samuel Colin est né dans les environs de Marseille, de parents israélites. Je ne saurais vous dire quelle péripétie le fit passer du tillac du vaisseau marchand où il naviguait en qualité de mousse, dans les rangs de l'armée anglaise des Indes. Le service britannique lassa bientôt son humeur vagabonde,

ce mouvement était exécuté, les Généraux de Montauban et Hope Grant, divisant leur armée en deux corps, coupaient l'armée ennemie et la mettaient en pleine déroute, après un combat de plusieurs heures. Les cavaliers tartares furent rudement repoussés jusqu'au Grand Canal, où beaucoup d'entre eux trouvèrent la mort. L'armée alliée est aujourd'hui campée sur l'emplacement même du camp tartare, à 4 milles environ de Thung-Khow et 8 milles de Pékin dont on aperçoit parfaitement les hautes murailles.

(*L'Echo des Bouches-du-Rhône*, numéro du 2 Novembre [erreur, lire Décembre] 1860, page 1, col. 1, 2).

* *

On se rappelle qu'à la suite de l'éclatante victoire de Palikiao, le frère même de l'empereur fut chargé d'ouvrir les négociations avec les plénipotentiaires alliés pour la conclusion de la paix. Ces négociations n'ont sans doute pas eu plus de succès que les précédentes, car la petite armée franco-anglaise a été obligée de recourir une fois de plus au seul argument qui touche ces barbares, la force... Pékin, la ville sainte et la capitale du Céleste Empire, a été attaquée par les alliés, qui se sont emparés des deux portes principales. Le Fils du Ciel a pris la fuite vers la Tartarie ; son palais d'été a été pillé, et la dépêche anglaise dit qu'on y a trouvé un butin immense. Les deux ambassadeurs sont au quartier général, et les troupes se disposent à hiverner dans la ville conquise. . . L'empereur et l'armée tartare sont en fuite.

(*Le Mémorial d'Aix*, numéro du Dimanche 16 Décembre 1860, page 2, col. 1).

★ ★

Les nouvelles de la Chine apportées par le steamer le *Vectis*.... confirment les faits principaux que les dépêches télégraphiques nous ont fait

Il déserta et s'enrôla dans l'armée du roi de Lahore, Runjet-Sin, armée que le Général Allard avait organisée à l'européenne et dotée du drapeau rouge, blanc et bleu; mais la *papillonne* faisait encore des siennes, notre aventurier abandonna pour la seconde fois les couleurs de sa patrie et franchit la haute chaîne de montagnes qui sépare les Indes du plateau de l'Asie. Il traversa le Thibet, et poussant toujours plus avant, il parvint jusqu'en Chine, où une rapide fortune le porta au grade de généralissime et de prince de l'Empire du Milieu ».

(*Le Mémorial d'Aix*, N° du Dimanche 6 Janvier 1861, page 3, col. 3). L'histoire de Samuel Colin est sans doute une galéjade de Parisien. Mais une histoire authentique est celle de Allard, natif de Saint-Tropez.

connaître ; mais elles y ajoutent des détails du plus vif intérêt... Depuis le 22 Septembre, date de la dernière grande bataille jusqu'au 3 Octobre, l'armée était restée dans ses campements sous les tentes des Tartares mis en fuite; les plénipotentiaires étaient en pourparler avec le prince Kong, frère de l'empereur, et refusaient de traiter avant que les prisonniers ne fussent rendus. Les promesses faites à ce sujet ne se réalisant pas, les alliés reprirent leur marche sur Pékin, et, refoulant quelques bataillons chinois qui voulaient s'opposer à leur passage, ils s'établirent bientôt à cinq kilomètres de la ville, dans un grand ouvrage en terre qui en défendait les approches et où il était facile de se retrancher en cas de besoin.

Le 6, les renforts attendus de Tien-Tsin étant arrivés, l'armée s'avança jusque sous les murs du palais impérial d'été, appelé Youen-Ming-Youen, à quatre kilomètres des portes de Pékin, et l'assaut en fut résolu. Toutefois, pour se garder des forces de Sang-Ko-Lin-Sin, que l'on ne voyait point, mais que l'on disait être encore de 60.000 hommes, l'armée anglaise resta en observation, tandis que l'infanterie française s'élançait contre la résidence impériale. La prise de ce palais, dont on décrit les merveilles de magnificences, fut l'affaire d'un coup de main, car il n'avait pour défenseurs que 300 eunuques et une vingtaine de Chinois. Deux officiers seulement ont été blessés et deux eunuques ont péri dans cette échauffourée. Exaspérés des indignes traitements qu'elles savaient avoir été infligés par le général tartare aux prisonniers anglo-français, nos troupes saccagèrent la résidence impériale sans qu'il fut possible d'y mettre obstacle.

Terrifiés par cette exécution, les mandarins gouverneurs de Pékin se décidèrent enfin à restituer les prisonniers dont ils pouvaient encore disposer... Cependant les alliés, après s'être emparés de quelques redoutes aux portes de Pékin, y avaient établi des batteries pour foudroyer la place, et, le 12 Octobre, les préparatifs étant terminés, ils envoyèrent un parlementaire porteur d'un ultimatum stipulant que si le lendemain, à midi, la ville n'était pas rendue, le bombardement commencerait aussitôt. A l'heure indiquée, un mandarin, délégué par les autorités, s'est présenté au quartier général, et a annoncé qu'il apportait la soumission de la ville et que toutes les demandes des ambassadeurs seraient accordées. En conséquence, la reddition des portes a été opérée, et le même jour, les troupes franco-anglaises campaient sur les murs mêmes de Pékin...

...Le Baron Gros et Lord Elgin étaient entrés à Pékin le 22 Octobre, et la paix avait été signée le 26. Les ratifications ont été échangées le même jour. L'empereur de Chine qui, en partant pour la Mandchourie, avait remis à son frère le prince Kong, les pouvoirs nécessaires pour traiter, se disposait à rentrer dans sa capitale, et les troupes alliées commençaient à évacuer.

(Le *Mémorial d'Aix*, numéro du Dimanche 23 Décembre 1860, page 1, col. 4).

Ces Aliés ont dû quitter Pékin dès le 8 Novembre.. L'empereur de Chine est toujours en Tartarie... Les Anglais ont brûlé son palais d'été près de Pékin... L'armée alliée et les flottes hivernent dans le Pei-Ho et dans le Péché-Li... Les Alliés s'établissent solidement à Tien-Sing et aux forts de Takou.

(Le *Mémorial d'Aix*, numéro du 30 Décembre 1860, page 2, col. 2).

* *

Les dépêches de Pékin nous apprennent que la ville de Pékin était entièrement évacuée. Les troupes françaises avaient été, dit-on, partagées en deux corps. On assure que le premier corps s'est embarqué vers le 16 Novembre pour Shanghai et que le second corps est resté à Tien-Tsin, où il doit hiverner. Les troupes d'infanterie de marine formant la garnison de Shanghai devaient être relevées par les troupes arrivées du Nord, et dirigées sur l'établissement français de Saigon.

(Le *Mémorial d'Aix*, numéro du Dimanche 6 Janvier 1861, page 2, col. 2).

★ ★

Woosung, 4 Janvier 1861, à bord de *l'Impératrice Eugénie*.

MON BON FÉRAUD,

Je commence cette lettre sans savoir si j'aurai le temps de la faire aussi longue que je voudrais, car il est déjà tard et demain le courrier part d'assez bonne heure ; si je ne l'ai pas commencée plus tôt c'est parce que j'attendais le courrier qui est arrivé aujourd'hui et je voulais savoir s'il m'apporterait enfin une lettre de la Société de la Célébration. Je suis resté en effet près de quatre mois sans recevoir de vous le moindre signe de vie, mais il faut avouer que vous avez des procédés de dédommagement capables de désarmer une colère plus grande que la mienne. Tu as dû recevoir deux procès-verbaux de Célébration que je t'ai envoyés ; je t'ai en outre écrit une ou deux fois ainsi qu'à Germano, et toujours j'étais sans nouvelles. Mais je ne pense plus à tout cela depuis ce matin ; je viens de recevoir ton vaste pli du 10 Novembre qui contenait des lettres de Charles, Roux,

Drujon, Evariste, Germano, plus un immense procès-verbal, puis enfin une bonne longue lettre de toi. Il y avait jusqu'à de la prose de Chainé, l'ancien magistrat du Tholonet, ton portrait qui a été immédiatement cloué devant ma table, vis-à-vis de Germano, auquel il fait pendant d'une façon tout à l'avantage du Conseiller Municipal de Marignane.

Avec quel intérêt, mon cher ami, j'ai lu les relations de vos promenades à Marignane, à St-Autonin, à Carry-le-Rouet, à Simiane. Tous ces récits me rappelaient des souvenirs toujours vivants à mes yeux. Je connais presque tous les endroits où vous vous êtes arrêtés pour célébrer, je m'y suis trouvé plusieurs fois soit avec toi, soit avec Drujon, soit avec Germano. S'il ne m'est jamais arrivé de porter un melon, comme l'a fait M. Gayeur, du moins que de fois, n'est-ce pas, nous nous sommes trouvés dans un ravin ou sur une grande route avec un lourd fardeau sur le dos et un soleil de plomb sur le crâne ? Mais j'espère bien que tout cela se renouvellera quelque jour et je crois que quand je rentrerai en France tu ne seras pas encore assez gros et moi pas encore assez rouillé pour renoncer à nos chères excursions. Je pense bien souvent à cet heureux moment, et j'ai déjà calculé les chances que je puis avoir pour obtenir un congé de 3 mois. Je n'en ai qu'une, c'est de rentrer convalescent de quelque affection endémique ; je suis bien certain de ne pas avoir cette affection, mais j'espère néanmoins obtenir un certificat de complaisance.

Tu connais trop bien mon amour du pays et surtout mon amitié pour mes frères, mon père, mes amis, pour que j'essaye de te peindre ma joie lorsque je vois poindre à l'horizon le bateau de vie, celui qui apporte les lettres. Deux fois par mois j'éprouve les mêmes émotions : espérance, crainte, curiosité, anxiété ; je calcule jours par jours tout ce qu'on fait à Aix : tel jour on a reçu ma lettre de telle date : On aura répondu tout de suite, parce qu'on aime, et aujourd'hui je recevrai une longue lettre. Une seule fois je n'ai rien reçu, mais ordinairement je suis peut-être le mieux partagé de toute l'escadre.

Ma correspondance seule me préserve de l'ennui, de la nostalgie : elle me donne un courage qui sûrement me conservera toujours en parfaite santé et qui sera cause que je rentrerai en France sans m'être trop aperçu de la longueur de mon absence. Je ne sais pas si j'ai changé depuis mon départ de France, mais je me trouve beaucoup plus raisonnable à présent que lorsque je m'éloignai pour la première

fois de notre bonne ville. Si c'est le temps qui est cause de ce changement, il faut avouer qu'il ne mérite pas tous les reproches qu'on lui adresse quand on l'accuse de rendre tièdes les sentiments généreux. Au début de ma carrière je ne voyais que le passé avec ses couleurs attrayantes, je ne pensais qu'à ce que j'avais perdu en vous quittant et j'avais alors raison de m'alarmer, tandis qu'à présent je réfléchis aussi à l'avenir et je songe que pour reprendre une vie facile et heureuse, il faut que je mérite le droit d'en user. J'étais dégoûté de tout parce que je voyais ce que je laissais derrière moi, aujourd'hui je prends goût à tout parce que je vois ce que j'ai devant moi. Certes, mon ambition a la sagesse de placer mon horizon bien près de moi. Si je fais encore quelques pas je le toucherai, et je suis bien décidé à ne plus me laisser abattre, mais au contraire à tenir tête au découragement s'il survenait et à le renvoyer à d'autres moins cuirassés que moi. Si je te transmets ici toutes ces réflexions c'est pour te prouver que le courage que je possède repose sur des bases solides telles que la raison et le raisonnement.

Te voilà donc rassuré [sur] mon compte, c'est là que je voulais en venir.

9 Janvier 1861

Les quatre pages qui précèdent étant déjà écrites lorsque le départ du dernier courrier a été devancé, je n'ai pas voulu t'envoyer si peu et j'ai préféré t'écrire deux lignes pour te dire de patienter jusqu'au courrier prochain. J'ai l'intention de causer à peu près tous les jours avec toi quelques instants et j'espère qu'à la fin j'aurai à t'envoyer une bonne provision de papier.

Comme il n'y aurait en France aucun mérite à recevoir une lettre de Chine si cette lettre ne donnait aucune nouvelle des affaires politiques, je vais brièvement t'esquisser la situation actuelle et puis nous laisserons les guerres et les guerriers de côté pour nous entretenir de sujets plus intéressants.

On a évacué le Pei-Ho en laissant garnison aux forts de Takou, l'armée est à Shanghai et l'escadre à Woosung, qui est le port de Shanghai pour les grands bâtiments. Nous sommes mouillés en rivière et nous allons chasser et nous promener quand nous voulons, j'ai passé dernièrement quatre jours à Shanghai et je me suis rassasié de cette ville. L'expédition de Cochinchine est parfaitement décidée et arrêtée et le 21 du mois courant nous partons de Woosung.

Toutes les troupes ne font pas l'expédition, il n'y a que mille hommes de l'armée de terre et toute la Marine. Le reste des troupes retournera en France avec le Général Montauban. Le Vice-Amiral Charner, celui qui est sur notre superbe frégate, commandera en chef les troupes de terre et de mer et il aura, réunie sous ses ordres, une armée de 8 .000 hommes en comptant les équipages des navires.

11 Janvier.

J'ai été accablé de travail ces jours-ci, non pas à cause d'un surcroît de malades, mais parce que mon grand chef m'a donné à faire un de ces résumés de fin d'année qui n'en finissent plus. Je ne puis donc reprendre ma lettre qu'aujourd'hui.

La Cochinchine est à ce qu'il paraît un pays affreusement chaud toute l'année, au mois de Janvier comme au mois d'Août ; il est par suite fort malsain et si nous ajoutions foi aux récits que nous font ici ceux qui faisaient partie de la première expédition, il y a beaucoup de nous qui resteront là-bas. La dysenterie, la diarrhée, les fièvres paludéennes, la colique sèche, les insolations, les accès pernicieux, l'anémie, etc..., exercent en grand leurs ravages en Cochinchine. Que ceci ne t'effraye pas pour moi, mon bon ami, car je me trouve dans des conditions de santé excellentes pour résister à un tel climat. J'ai étudié avec beaucoup de soin l'hygiène de ce pays d'après tous les documents que j'ai pu me procurer, et il est évident pour moi qu'avec une observance serrée de certaines règles on peut s'acclimater d'abord puis résister, dût-on y passer vingt ans de sa vie.

Comme je sais que tu comprends très bien la valeur réelle qu'il faut attacher à certaines idées et que tu jugeras à son juste point de vue ce que je vais te dire, je n'hésite pas à t'avouer que bien souvent j'ai pensé ici, dans des moments d'une humeur plus noire que mon encre assurément, à la possibilité d'un décès me concernant.

Mais n'assombris pas ainsi les traits de ton visage ou je ne continue pas. J'ai donc souvent pensé à cela, et tu ne me feras pas l'injure de croire que la peur est entrée pour quelque chose dans cette pensée. Ici deux heures suffisent pour passer de vie à trépas ; la douleur physique n'est donc rien ; mais dans ces deux heures que de tourments moraux ne doit-on pas endurer ! Etre si éloigné de tous ceux que l'on affectionne, rendre le dernier soupir au moment où ils sont peut-être occupés à boire à ma santé et à parler de mon retour ! Etre enterré dans un lieu où personne ne viendra vous voir, tandis

qu'on eût été si bien à côté de sa mère et tout près de la place qu'occuperont plus tard votre père et vos frères. Tous ces maux ne sont encore rien puisque deux heures après il n'en reste plus traces pour l'individu qui les supporte ; mais ceux qui restent sont vraiment bien à plaindre ; ainsi toi qui sais combien je suis aimé de mon père, de mes frères et de mes amis, tu peux comprendre ce que je veux dire ici. J'en ai la chair de poule quand je pense à la douleur de mon père au moment où il apprendrait une pareille nouvelle. Aussi c'est surtout pour lui épargner de pareilles émotions que je songe sans cesse aux conséquences que pourraient avoir pour ma santé les excès de différente nature. Il y a quelques mois je me trouvai un certain soir plongé dans mes rêveries noires ; je crois qu'elles m'étaient venues parce que mon tabac était humide et que je ne pouvais pas fumer une pipe jusqu'au bout. Bref j'y étais, et voici ce que je fis : 1° je débutai par un petit déluge de larmes qui se portait bien. Là dessus tu peux consulter les savants de la Société de la Célébration, Chabrier, Goulin, Drujon, et ils te diront que la glande lacrymale a de temps en temps besoin d'être dégorgée absolument comme tout autre organe qu'il serait malséant de nommer ici. Puis je pris de quoi écrire et je fis *mon testament*.... Quand tu auras fini de rire je continuerai ma lettre.

Après avoir, d'après les règlements, légué mon âme à Dieu et mon corps à la terre, je me demandai ce que je pouvais laisser ensuite. Comme il n'eût pas valu la peine d'avoir commencé son testament pour laisser si peu de choses, force me fut de le continuer. A cet arrêt bien légitime, mon esprit commença déjà à un peu changer de tournure, et tu vas voir comment j'arrivai progressivement à la gaieté la plus folle. Il faut pourtant bien laisser quelque chose, me disai-je en essayant encore une fois d'allumer ma pipe. Comme je voulais prouver à tous que je les aimais également, j'eus l'idée de me tirer à peu de frais de ce faux pas. Ainsi je voulus léguer à mon père le fameux diamant le Régent; à chacun de mes frères 4 ou 5 millions de rente; à Germano, le château de St-Antonin qu'il affectionne; à Drujon les ruines du monastère de Notre-Dame des Anges avec les ressources pécuniaires nécessaires pour faire construire une magnifique route conduisant d'Aix au point de la colline du Pilon du Roi où on commence à apercevoir ledit monastère (12) ; à toi une immense

(12) Le Pilon du Roi, le sommet le plus élevé de la chaîne de montagnes qui sépare Aix et Marseille.

plaine où l'on aurait planté dix mille pieds d'Absinthe (*Artemisia Absinthium* de Linnée), où l'on aurait construit une grande distillerie, puis une grande verrerie pour y fondre une coupe assez immense pour ton usage personnel, etc... Toutes ces idées baroques commencèrent à me mettre en gaieté, mon tabac brûlait mieux, bref, je finis par terminer mon testament. Je te laissais à toi le portrait de Germano, à Germano le tien, à Drujon des bouquins, à un autre une pipe, etc. A la fin de mon testament je riaais comme un fou des farces que je vous jouais. Figure-toi en effet si un jour tu avais appris que tu héritais d'un portrait de Germano. Tu n'aurais pu t'empêcher de dire : Beau cadeau, ma foi ! Que veux-tu, ce n'est pas sa faute à ce pauvre garçon s'il est si laid !

Et voilà, mon cher, comment on passe son temps à bord ; l'inaction du corps appelle l'activité de l'esprit, et quand la nature a oublié de vous douer de qualités supérieures on s'applique à méditer sur des sujets qui contentent au moins le cœur. Je crois qu'il me serait difficile de me trouver en défaut sous ce rapport là. Qu'on m'interroge à quelque instant du jour que ce soit, qu'on me demande le matin à quoi j'ai rêvé pendant la nuit, je pourrai toujours répondre : je pense à Aix, à mon père, à mes amis; j'ai rêvé que j'étais au milieu d'eux, que je célébrais à côté de mon Président, ou que je me trouvais dans la voiture de notre ex-Secrétaire et que je me rendais du Pas-des-Lanciers à Marignane. Je parle si souvent d'Aix à mes camarades, je leur ai tant vanté cette ville qu'eux-mêmes sont à présent habitués à ne prononcer son nom qu'avec respect. S'ils connaissaient cependant la rue Esquicho-Coudé (13) !

La lecture de tout ce qui précède doit te démontrer péremptoirement que j'éprouve toujours un bien grand plaisir lorsque je t'écris, puisque lorsque je ne trouve rien de bien intéressant à te dire je ne crains pas d'accumuler bêtises sur bêtises. Pour te punir du mauvais tour que tu me joues lorsque tu m'envoies des paquets d'une longueur trop courte encore à mon gré, je veux te rendre la monnaie de ta pièce et je suis bien décidé à user cette fois tout mon papier pelure. Ce maudit papier m'attire les sarcasmes de tous vous autres. Je sais que Drujon dans sa dernière lettre lui décoche un trait des plus piquants, mais il ne rougit pas pour si peu, il n'en noircit

(13) La rue Esquicho-Coudé, une des rues du vieil Aix, très étroite, où deux personnes, s'y rencontrant ou faisant route ensemble, sont obligées de « se serrer les coudes ».

que plus au contraire, surtout quand il a la chance de tomber sur une plume et de l'encre convenables. Donc, pour m'en débarrasser le plus tôt possible, je veux aujourd'hui en user une bonne partie en ta faveur, dussé-je te parler encore de ma petite chambre à bord de ma splendide frégate. Tourne et lis.

C'est le cas de dire ici : que les temps sont changés ! Oui, mon bon ami, tu reconnaîtrais encore ce petit réduit que nous avons consacré par une Célébration bien vive et bien sentie le 20 Avril 1860, mais tu y verrais une masse de choses qui ne figurent pas assurément dans les dessins ravissants qu'a dû faire l'excellent Drujon, de ma chambre.

En Chine il y a à mon avis deux ordres de *bibelots* : ceux qui coûtent fort cher et qui peuvent être rapportés en présents à une jolie femme sur laquelle ont aurait des vues par exemple, et ceux qui ne coûtent pas grand' chose mais qui cependant, aux yeux d'un individu qui sait apprécier autre chose qu'un beau vernis, ont plus de prix que les précédents. J'ai acheté deux ou trois des premiers objets, et ils sont soigneusement emballés et encotonnés dans des armoires fermées jusqu'à mon retour. J'ai acheté aussi bon nombre des objets de la seconde catégorie dont je te parle et je les ai pour la plupart mis en vue dans ma chambre.

Ainsi en ce moment ton portrait se trouve au-dessous d'une flèche chinoise prise aux forts du Pei-Ho, au-dessus d'un poignard japonais, pas bien loin d'un jonc de Singapour, à droite d'une paire de sabots de Hottentots, pris au Cap, en face de deux véritables parapluies chinois, à 25 centimètres d'une pipe chinoise en cuivre, à 30 centimètres d'une autre pipe chinoise de modèle différent, à 40 centimètres des plumes de la queue d'un faisan que j'ai tué moi-même il y a quelques jours, à 50 centimètres d'un éventail chinois que supporte deux jeux de baguettes aussi chinoises et servant à manger. J'ai de plus dans ma chambre une jonque chinoise qui m'a été donnée aujourd'hui même et qui est vraiment une curiosité à rapporter. Les jonques sont les bâtiments chinois; la mienne est le modèle exact et parfait de ce genre de constructions. Il a un mètre de long et il est parfaitement gréé ; rien ne manque. Voici quelle est sa provenance et son histoire : le village de Woosung, devant lequel nous sommes mouillés, est menacé en ce moment par une bande organisée de pillards qui a établi son camp à quelques kilomètres de Woosung. Le mandarin (le maire de l'endroit) est venu supplier à bord l'amiral de faire défendre le village par 100 marins ; l'amiral

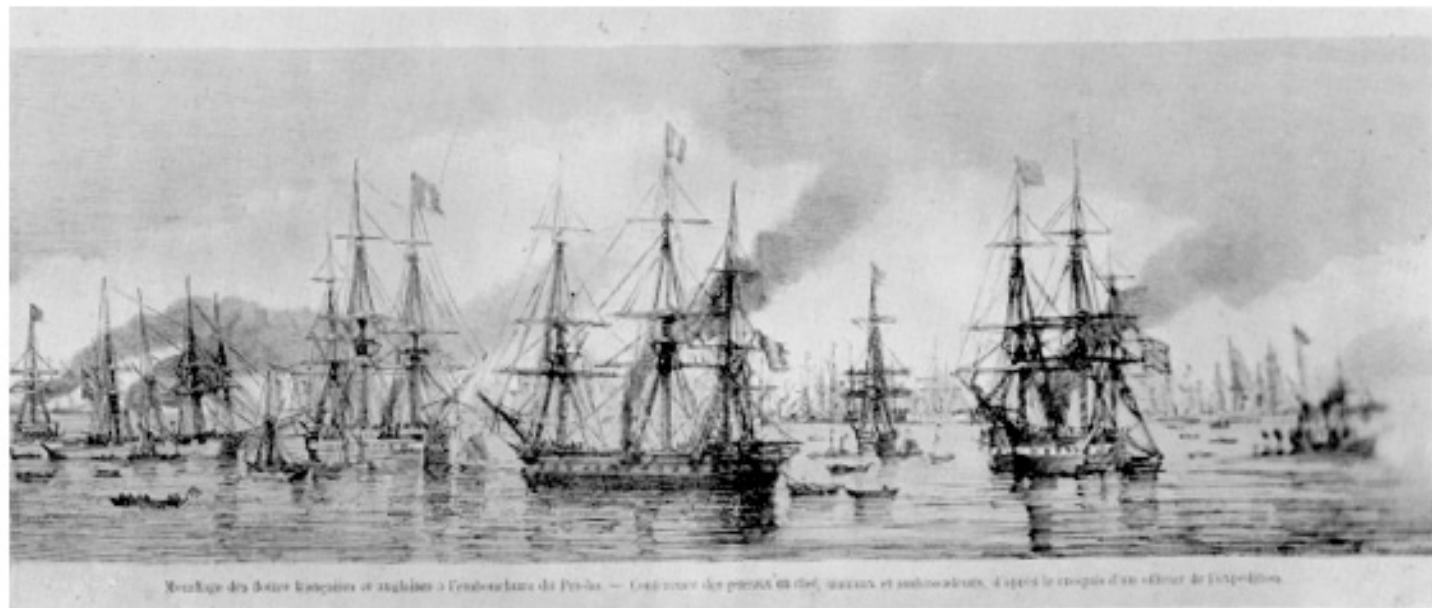


Planche V. — Les flottes anglaise et française (Gravure extraite du Monde Illustré, 1860, 1er semestre, p. 280).

lui a accordé ce qu'il demandait et 100 hommes de notre bord sont depuis 8 jours à terre à tenir en respect 5.000 bandits. Nos hommes sont logés dans une grande pagode (temple, église) où se trouve une salle renfermant les *ex-voto* faits aux dieux de l'endroit. Parmi ces *ex-voto* se trouvaient 4 ou 5 jonques comme celle que je possède. Le mandarin dans sa reconnaissance pour les Français a bravé la colère de ses dieux et a offert lesdites jonques aux officiers de notre bord commandant à terre les 100 marins. Comme il y avait deux jonques de plus que le nombre d'officiers, l'un d'eux en a obtenu une seconde et il me l'a envoyée à bord. Je te montrerai ça à mon retour.

Enfin, pour terminer l'analyse de mon musée, je te dirai que j'ai des thières en terre de Ning-Po assez curieuses, des pots à tabac en bambou sculpté, des porcelaines, des vases, etc... etc... Dernièrement je fus en une promenade jusqu'à une petite ville chinoise dans l'intérieur, nommé Poo-Sung. Cette ville est sur la route de Nankin, à 40 lieues de cette dernière. Poo-Sung est assez misérable et je n'y trouvai à acheter que du très beau Nankin pas cher du tout et qui probablement vient plutôt de Nankin que celui qui est vendu par Fayeux ou Erambert ; avec 2 piastres (environ 12 frs) j'eus 12 pièces ayant 6 mètres chacune de longueur sur 0^m 70 de largeur. J'ai de quoi faire tailler là dedans des masses de pantalons et de paletots. Puisqu'il fait si chaud en Cochinchine, je ferai Nankin. J'attends aussi des curiosités du Japon que j'espère recevoir bientôt.

Quand j'allai à Shanghai j'achetai 4 paires de brodequins en paille pour pied de femme chinoise, c'était assez curieux et surtout très vrai pour la grandeur et la forme, je donnai le paquet à porter à un Chinois, mais il n'arriva pas jusqu'à l'Hôtel, au détour d'une rue je m'aperçus que mon Chinois avait pris le large. Je partis une heure après, autrement je serais retourné au magasin renouveler mon emplette. Mais avant que je quitte la Chine j'ai le temps de me procurer des babouches. Je destinais ceux-là à Drujon.

En voilà assez pour aujourd'hui, n'est-ce pas, mon ami ; il est onze heures du soir et je vais bourrer ma pipe du coucher, puis je la fumerai en lisant quelques pages de Pathologie, et je me coucherai ensuite. Le courrier ne part que le 21, j'ai encore 10 jours par conséquent pour ajouter à cette lettre. D'ailleurs, le 19, un courrier doit nous arriver et j'espère recevoir cette fois les dessins de Drujon que tu me fais espérer.

17 Janvier 1861.

Mon bon Féraud, figure-toi que cette nuit j'ai été réveillé en sursaut à minuit par quelqu'un qui frappait à ma porte. J'ai répondu : entrez, avec le même ton qu'a le Peuple lorsqu'on va le prendre le matin pour aller faire une promenade (14). Comme dans la journée un matelot était tombé de la hune sur le pont, je croyais qu'on venait réclamer mes soins. Pas du tout, c'était le chéri du bord, le *Vague-mestre* ! à une heure de l'après-midi nous avions bien vu arriver le courrier, mais comme il ne doit déposer les lettres qu'à Shanghai il ne s'était pas arrêté à Woosung et il avait défilé majestueusement devant l'escadre le buvant des yeux. L'Amiral avait immédiatement fait chauffer un petit vapeur et l'avait envoyé à la suite du courrier pour prendre les plis à Shanghai. En calculant l'allée et le retour de la petite canonnière et le temps à la poste pour séparer le courrier de la flotte, nous espérions recevoir nos lettres à 10 heures du soir, mais à 11 heures elles n'étaient pas arrivées et alors, lassé d'attendre, je me couchai et je m'endormis pour que le temps passât plus vite. Mais comme je te le dis, la canonnière est arrivée à minuit et nous autres du bâtiment amiral nous avons eu nos lettres tout de suite, tandis que les autres ne les ont eues que ce matin. J'ai allumé ma lampe et le vaguemestre m'a remis : 1° une lettre de papa, 2° une lettre de Féraud, 3° une de Gustave, 4° une d'Amélie. J'aurais embrassé volontiers le brave homme, mais je me suis contenté de lui faire boire un petit verre de Rhun, ce dont il avait grand besoin à cette heure. Quand il m'a eu quitté j'ai procédé gravement, comme il convient à tout fervent célébrant, au *décachetage* de mes lettres. Mais avant j'ai sauté de mon lit pour prendre une pipe Morelli que j'ai bourrée et allumée, puis je me suis recouché et j'ai commencé ma lecture. La lettre de mon père était de 32 pages ! Elle a duré deux pipes. Celle d'Amélie a duré une pipe, celle de Gustave une et la tienne une, plus une célébration bien vive et bien sentie que je faisais ainsi à 3 heures du matin. J'ai voulu m'endormir ensuite, mais je ne l'ai pu car ma pensée relisait encore vos lettres, aussi

(14) « Le Peuple », surnom que les membres de la Société de la Célébration donnait à un des leurs, Drujon. Voir Lettre du 17 Janvier 1861 «... que le G. A. accorde au Peuple Drujon une traversée aussi heureuse que la mienne ». Voit aussi Lettre du 26 Mars 1861 : «... de Chine même je saurais lui reprocher son titre de Peuple ».

suis-je assez moulu aujourd'hui, mais je m'abonnerais volontiers à une pareille fatigue.

J'ai donc reçu le 16 Janvier 1861 ta lettre écrite du 20 au 27 Novembre dans laquelle tu me parles de la réception de ma missive du 10 Septembre et du procès-verbal de Célébration qui l'accompagnait. Je te remercie un million de fois de l'assiduité que tu mets à m'écrire de longues lettres dans lesquelles tu me racontes tant de choses attachantes pour moi. Vraiment tu es un bien bon ami ; tu comprends qu'il n'y a que les lettres de mes parents et de mes amis qui soient capables de me faire supporter l'éloignement et tu sacrifies volontiers ton temps à m'écrire pour soutenir mon courage. Toujours fidèle aux vieilles traditions de nos familles, tu continues l'œuvre de ton excellent père. Comme lui tu es tout dévoué aux Aude grands et petits ; tu allais faire la partie de grand maman Aude, tu vas l'hiver passer tes soirées avec papa, tu es pour chacun de nous un ami sincère, tu es capable pour qui que ce soit de nous autres des plus grands dévouements ; merci, mille fois merci, mon brave Féraud, et crois bien que chacun de nous aussi t'aime bien et voudrait avoir des moyens efficaces pour te prouver son attachement. Plus je te connais et plus est vraie la remarque que j'ai faite sur toi. Dès que tu as eu hérité de ton père de l'amitié qu'il portait à notre maison, tu sembles avoir pris à tâche de distribuer également une partie de ton amitié et tu l'as fait avec toute l'intelligence qui te caractérise. Ainsi tu faisais la quadrette de grand maman parce qu'elle aimait beaucoup ce jeu ; tu montais le poste à papa et tu faisais la pâtée de ses grives ; tu faisais la partie de boules avec Alphonse, tu surveilles un peu Sextius dans son cercle, tu vas même jusqu'à faire le M... avec Charles puisque tu lui fais avoir une entrevue avec la Magnan, c'est là le comble du dévouement ! tu joues aux échecs avec Gustave, et à moi tu m'envoies des aiguilles de pin, prises à la campagne, et tu me parles de tous mes amis.

Ne fais pas attention aux termes peu élégants et aux tournures de phrases peu variées que j'ai employés dans les deux pages qui précèdent. J'ai voulu exprimer une idée forte en moi et c'est bien le cas de dire que je l'ai exprimée sans la farder.

J'ai donc reçu, lu et relu ta lettre ! La description du banquet turdural m'a surtout fait grand plaisir, car j'y ai vu réunis une bonne partie des célébrants et j'ai appris que vous aviez bu à ma santé, ce qui m'explique à présent pourquoi je me porte toujours si bien. J'ai été touché des plaintes que tu adresses au C.A. de l'U. Tu énumères

d'une façon vraiment pitoyable (dans le bon sens du mot bien entendu) les malheurs qui sont venus fondre sur notre Société : l'abandon dans lequel t'ont laissé les départs successifs de Germano, de Philippe, d'Evariste, et le vide que va faire au pied de l'autel le voyage à Alger du membre Drujon.

Je m'associe de toute la force de mon âme à tes douleurs de Président et je comprends que tes larmes coulent au moment où va s'éloigner notre cher ami Drujon. Mais relis l'ode d'Horace : *Primus qui pelago commisit*, etc..., et dans cette lecture tu puieras de douces consolations. Que la volonté du G. A. de 1^{er} U. soit faite ; ne murmurons pas, car ses décrets sont immuables ! Qui sait ce qu'il réserve à notre ami Drujon ! Peut-être qu'il lui a envoyé une nuit, sous la forme d'un songe, un des anges assis à sa droite et qu'il a fait donner par ce messenger céleste l'ordre d'aller convertir à la Célébration les tribus arabes, de même que moi, je suis venu en Chine uniquement pour faire des adeptes à notre Société, mais je suis forcé d'avouer que ça ne prend pas ici et que ces bougres de Chinois refusent mes bienfaits. Je vais alors aller en Cochinchine pour recommencer la même œuvre.

Je voudrais bien qu'à la sortie du port de Marseille le paquebot qui portera Drujon soit pris d'un vent arrière furieux qui le portât jusque sur les côtes de la Chine au lieu de le déposer paisiblement sur le sol africain. Comme je rirais si je voyais un jour entrer dans le cabinet de la Célébration de la frégate *l'Impératrice* dans lequel je me trouve en ce moment, Drujon avec armes et bagages et venant me demander ma Célébration. Nous en prendrions je te promets une fameuse dose ce jour-là. Mais si pareille chose ne peut arriver, laisse-moi joindre mes vœux aux tiens pour que le G. A. accorde au peuple Drujon une traversée aussi heureuse que la mienne ! Qu'il retourne bientôt parmi vous et qu'il m'envoie enfin ce fameux procès-verbal de l'excursion à Carry, autrement je lui promets une série de scies qui se portera bien. J'attends aussi avec impatience les vues du Tholonet et de la campagne. Si tu pouvais te faire une idée de ma joie à la seule pensée que je vais recevoir ces dessins, tu embrasserais en mon mon Drujon sur le blanc des yeux. « Tu as là un bien bon ami », me dit mon père dans chacune de ses lettres.

C'est à présent le membre célébrant qui va s'adresser à son Président pour demander qu'un blâme des plus rigoureux soit infligé en séance solennelle au membre Germano, Secrétaire honoraire indigne et membre du Conseil Municipal de Marignane. Je requiers contre ce membre la rigueur de tous les statuts de la Société car sa

conduite à mon égard est des plus mauvaises. Au moment où j'écris ceci il a reçu de moi depuis mon départ de France trois très longues lettres auxquelles il aurait pu répondre ; une quatrième lettre à son adresse est en ce moment en route depuis le 22 Décembre dernier. Tandis que tous les célébrants m'ont prouvé leur affection en m'écrivant soit isolément soit par la voie présidentielle, le membre Germano s'est jusqu'à ce jour contenté de glisser quelques courtes lignes dans les plis du Président, et encore s'il l'a fait c'est parce qu'il a dû en recevoir l'invitation réitérée de notre Honorable Président. Le membre Germano rejette sa faute sur ses affaires; il m'écrit quelques lignes à la hâte pour ne me dire que ceci : Mes affaires m'empêchent de t'écrire plus longuement ; je sais qu'il fait la même réponse au Président quand ce dernier l'invite à m'adresser une épître. Et pourtant le membre Germano doit savoir combien je l'aime et quelle joie j'aurais si je voyais un jour arriver au timbre de Marignane une lettre bien épaisse et bien lourde ! Je ne sais si en ce moment il y a en route quelques lettres du membre Germano pour moi ; je l'espère, je n'ose même croire le contraire, car 6 mois de silence sont déjà un très grand péché. Que le Président soit donc sévère, qu'il fasse sentir au Marignanais l'indignité de sa conduite, mais qu'il lui dise après que je pardonne et que j'aime toujours la même chose. Qu'il dise aussi que je me promets bien de ne plus écrire au membre indigne tant que je ne recevrai pas des lettres de lui. Si c'est là qu'il a voulu en venir il aura ainsi gagné sa cause. En attendant je l'embrasse lui et son mioche et je souhaite mille bonheurs à M^{me} Germano.

Un dernier mot là dessus encore et puis je me coucherai, car il est à peu près minuit. Que le Président dise bien au membre Germano qu'il m'est plus difficile à moi d'écrire à chacun des membres qu'à chacun des membres de me donner de leurs nouvelles. Je suis souvent forcé d'envoyer à tous mes confrères en Célébration mes vœux et mes compliments par l'entremise du Président, car je n'ai pas le temps de faire mille lettres, mais chacun de vous a le temps d'en faire une et moi celui de toutes les lire. D'ailleurs je suis bien loin de me plaindre, car les membres Féraud, Charles, Drujon, Roux, Gustave, Chabrier, Goulin, m'ont donné de leurs nouvelles. Le membre Germano seul est en faute.

Adieu, chef Président, je continuerai demain ou après-demain ma missive qui commence à prendre une tournure assez rondelette

20 Janvier 1861.

Je vais terminer ma lettre aujourd'hui car le courrier doit partir demain. Je n'ai d'ailleurs plus grand chose à te dire, si on peut admettre que je t'ai dit quelque chose dans le gribouillage qui précède. Tu pourras voir dans cette lettre la disposition de mon esprit, tantôt gai, tantôt triste, mais toujours pourvu d'une certaine dose de courage.

Tu me fais dans ta lettre des reproches bien vifs parce que je ne t'ai pas écrit que à notre arrivée en Chine mon Chirurgien-Major avait dans un rapport fait mon éloge au Chirurgien en Chef ; je pensais que tu saurais cela par l'intermédiaire de ma famille, comme d'ailleurs tu sauras toujours tout ce que je ne pourrai te dire. Afin de ne plus encourir tes blâmes, je dois te dire qu'actuellement je suis au mieux avec le Chirurgien en Chef de l'escadre qui est embarqué sur *l'Impératrice*. En dehors de mon service je lui sers encore de secrétaire et je possède sa confiance et son amitié. C'est encore M. Roux qui m'avait recommandé à M. Laure. Je suis sûr que M. Laure fera pour moi tout ce qu'il pourra.

Tu me donnes assignation pour une séance de Célébration bien vive et bien sentie à faire le 15 Février 1861, à l'heure de Chine correspondant à 7 heures du soir d'Aix. Je prends bonne note de ta recommandation et je te promets qu'à l'heure dite ma chambre sera splendidement illuminée, etc... Le procès-verbal que je t'envverrai te donnera d'ailleurs tous les détails. Il t'arrivera vers la fin d'Avri^l. De mon côté je te convie à un acte célébratoire pour le 1^{er} Mai 1861, jour de ma fête. Si les célébrants ne peuvent se réunir ce jour-là, qu'ils fassent du moins une Célébration chacun de son côté, et toi, mon Président fais la tienne dans le cabinet de la Célébration à 10 heures du matin ; moi, je la ferai à 6 heures du soir, et nous serons ainsi réunis d'intention.

Nous partirons Jeudi 24 du courant de Woosung pour Hongkong, où nous resterons 48 heures, et nous irons de là à Saïgon. Ainsi, quand tu recevras cette lettre je serai depuis près de 2 mois à Saïgon en Cochinchine. Ne change néanmoins rien aux adresses de tes lettres, *l'Impératrice Eugénie* portant l'Amiral, est le lieu central où arrivent toutes les lettres.

Par le prochain courrier j'écirai à Drujon, à Roux, tu peux le leur annoncer. Envoie-moi toujours les journaux ; j'ai tant de plaisir à les lire !

Donne-moi des nouvelles de Victor, où est-il embarqué ?

Si tu écris à Gustave, dis-lui que j'ai reçu sa cinquième lettre et que je lui répondrai par le prochain.

Adieu un million de fois et deux bonnes caresses à toi et à tous les célébrants.

Ton vieil ami.

PH. AUDE.

* *

Les nouvelles de Cochinchine apprennent que les Franco-Espagnols ont pris cinq forts. Le Colonel Tétard a succombé.

(Le *Mémorial d'Aix*, numéro du Dimanche 14 Avril 1861, page 2, col. 2).

* *

Nous recevons d'un de nos compatriotes et amis une lettre datée de l'ambulance de Cho-Kuan, en Cochinchine, du 27 Février 1861, qui nous donne les détails suivants sur la prise des forts dont on a appris la nouvelle par les dernières dépêches (15).

(15) Les renseignements donnés ici sur l'affaire de Ki-Hoa proviennent certainement de Ph. Aude. D'abord, ils sont précédés de l'en-tête ordinaire employé soit par le *Mémorial* soit par l'*Echo des Bouches-du-Rhône* : « Un de nos compatriotes et amis ». Puis, nous savons par ailleurs que, le 27 Février 1861, Ph. Aude avait quitté l'*Impératrice Eugénie* et exerçait ses fonctions à l'ambulance de *Chợ-Quán* (Voir ci-dessous, note 18). Enfin, nous verrons, Lettre du 12 Juin 1861, que Ph. Aude « a lu dans l'un [des journaux envoyés dernièrement] l'extrait d'une de mes lettres écrites de Choquan, extrait qui avait failli amener un conflit entre toi et Charles ». Ces derniers mots nous permettent de supposer que la lettre reproduite par l'*Echo*, avait été adressée à Charles, et que c'était Féraud, « le Président », qui l'avait communiquée au journaliste, probablement sans en parler à Charles. En tout cas, l'original de cette lettre n'existe pas dans la collection que nous publions ici.

Toutefois, j'arrête les renseignements fournis par Ph. Aude, avant le paragraphe commençant par : « Les lettres de Saigon... » Nous avons, à partir de là, des renseignements provenant de sources diverses, utilisés par le Rédacteur de l'*Echo des Bouches-du-Rhône*.

« A une lieue de Saigon et à deux kilomètre de Cho-Kuan les Annamites avaient établi des fortifications redoutables défendues par 30.000 hommes et qui enveloppaient Saigon de toutes parts. Il a fallu les débusquer de là, et c'est ce qu'on a fait dans les journées des 24 et 25 Février.

« Notre armée, composée de 4.000 hommes, a attaqué les lignes, a pris les forts de Kilou et a fait un massacre général des Annamites. De notre côté, nous avons eu 16 hommes tués, 200 blessés environ et plusieurs officiers gravement atteints. Le Lieutenant-Colonel d'Infanterie de Marine Tétard est mort cette nuit à notre ambulance, il avait une balle dans la tête ; un enseigne de vaisseau a été coupé en deux par un boulet ; le Général de Vassoignes a une balle dans le bras ; le Colonel Palanqua, Espagnol, a eu une balle dans la cuisse ; plusieurs aspirants et officiers ont été blessés grièvement. Les Cochinchinois ont de bonnes armes et sont autrement courageux que les Chinois. D'ailleurs, les rapports officiels vous diront cela mieux que moi.

« Les affaires du 24 et du 25 Février sont glorieuses pour nous ; il y aura bien peu des 30.000 Annamites qui échapperont, et ils constituent l'élite des troupes cochinchinoises ».

Les lettres de Saigon (Cochinchine), du 30 Mars donnent des détails curieux sur l'attaque des remparts de Ki-Kou par les forces de l'escadre française.

Deux assauts ont été livrés les 24 et 25 Février. La défense a été acharnée. Les Annamites se sont fait tuer sur les remparts à coups de pistolets et de baïonnettes. On a trouvé dans le fort 6.000 fusils à pierre. Nous n'avons pas à parler de l'attitude de nos compagnies de débarquement. Elles ont été dignes de la renommée qu'elles se sont acquises depuis le commencement de cette lointaine expédition.

Sous le feu le plus soutenu, on vit nos soldats marcher au pas de promenade, puis tout à coup se ruer avec un élan irrésistible, arracher les barrières et les chevaux de frise, traverser les fossés et escalader les parapets.

Le 25, l'attaque eut lieu sur trois points. Les marins s'étaient chargés de celle de droite ; celle du centre, confiée au génie, fut longtemps infructueuses malgré son courageux sang-froid. La troisième attaque était formée par l'infanterie de marine ; elle opéra son escalade sans engin, ni échelle. Là tomba glorieusement le Colonel Testard.

C'est sur la droite que fut tué l'Enseigne de Vaisseau de la Régnière. On creusa sa tombe à l'endroit où il avait été frappé.

(*Echo des Bouches-du-Rhône*, numéro du 26 Mai 1861, page 1, col. 2).

On dit qu'on va marcher sur Biennon et sur Mithau, deux points fortifiés puis, si les Cochinchinois ne traitent pas, on fera peut-être alors l'expédition dans la baie de Tourane, pour attaquer Hué, la capitale.

(Le *Mémorial d'Aix*, numéro du Dimanche 14 Avril 1861, page 2, col. 3).

* *

*Attaque des lignes annamites de Saigon,
le 24 Février (1861).*

Les victoires de nos soldats en Chine nous avaient fait perdre de vue la petite garnison de Saigon qui, retranchée dans l'enceinte de la ville, avait la mission de conserver à la France une position dont nous nous étions emparés en 1859. Les Annamites pensaient réduire bientôt la garnison européenne. Ils avaient établi dans la plaine de Ki-Hoa des travaux considérables qui, s'appuyant sur un retranchement principal fortifié, n'avaient pas moins de douze kilomètres d'étendue (16).

Tous ces ouvrages habilement placés étaient défendus par une armée nombreuse. Des épaulements en terre, hérissés de plusieurs lignes de bambous, protégés en certains endroits par cinq fossés remplis de trous-de-loup, par des chevaux de frise et des palissades fortement enchevêtrées ; d'étroites meurtrières très rapprochées et garnies de canons, de pierriers et de gingeoles, formaient des positions trop importantes pour que le faible corps d'occupation pût songer à les enlever. Cependant les Annamites poussaient tous les jours de nouvelles parallèles dans lesquelles ils enfermaient les Européens.

Il était temps que le traité de paix, signé à Pékin, permit d'envoyer en Cochinchine une partie du corps expéditionnaire qui avait si brillamment opéré dans le Céleste Empire. Dans le mois de Février, le 3^e régiment d'infanterie de marine, le 2^e Bataillon des chasseurs à pied, dix pièces d'artillerie, une section du génie, un personnel et un matériel d'intendance, arrivaient à Saigon, et un renfort de huit cent soixante marins (compagnie de débarquement) se joignaient, dès le matin, à ces troupes dont l'ensemble représentait un effectif de trois mille hommes, et débouchaient dans la plaine,

(16) Au sujet de l'affaire de Ky-Hoa, voir Planche VI, le plan des travaux de défense et des opérations. Voir le Rapport officiel concernant cette affaire, dans *Documents pour servir à l'histoire de Saigon*, par Jean Bouchot, Saigon, Portail, 1927, pp. 29-36.

marchant en une seule colonne, sous les ordres du Général de Vassoigne. Le commandement en chef de l'expédition était confié au Vice-Amiral Charner.

L'artillerie ouvrit le feu à environ onze cents mètres des ouvrages annamites, et avança, par batteries, jusque à deux cents mètres de la contre-escarpe. Quand le moment de l'action décisive fut arrivé, trois colonnes d'assaut franchirent, sous une fusillade très nourrie, une palissade en bambous et deux lignes de trous-de-loup, et vinrent appuyer leurs échelles contre une escarpe hérissée de chevaux de frise, et d'obstacles de toutes espèces.

A midi, les troupes françaises et espagnoles étaient maîtresses de la position. Dans cette affaire, où le Général de Vassoigne a été blessé au bras, l'élan des troupes a été irrésistible. Les compagnies d'infanterie de marine se sont particulièrement distinguées. La chaleur énervante de ces climats était trop insupportable pour traverser la plaine et aller attaquer l'ennemi au cœur même de sa défense. Le Vice-Amiral Charner fit donner aux soldats un repos de trois heures. Après cette halte nécessaire, la petite expédition se mit en marche et vint camper, à six heures du soir, dans un village situé presque sur les derrières des Annamites, à quinze cents mètres des ouvrages les plus sérieux, qu'on se disposait à enlever le lendemain.

MAXIME VAUVERT.

(Extrait du *Monde illustré*, 1861, 1^{er} semestre, n°246, numéro du 20 Avril 1861 - Bibl. Nat. cote Lc2. 2943).

* *

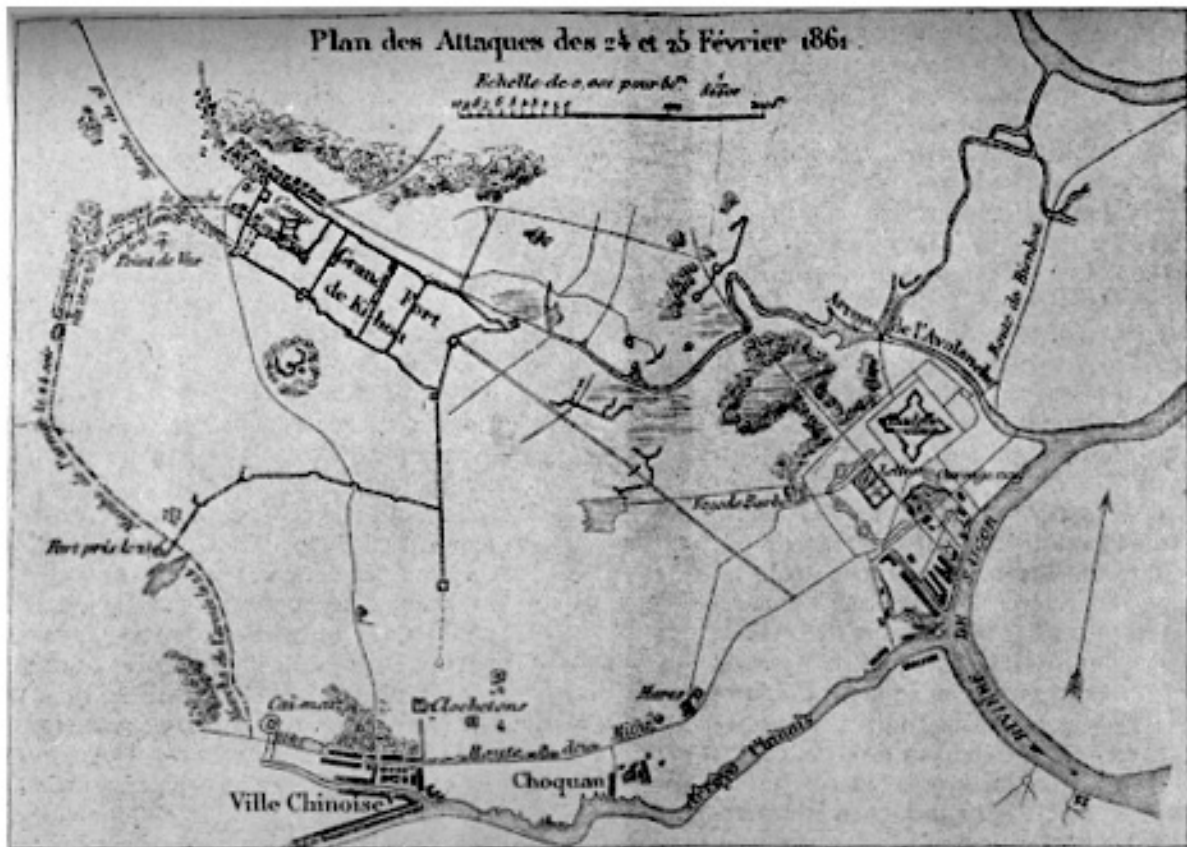
*Prise du camp annamite dans la plaine de Ki-Hoa
le 25 Février (1861).*

Pendant que la petite armée expéditionnaire opérait contre les ouvrages annamites et enlevait, le 24 Février, les premières positions qu'occupait l'ennemi dans la plaine de Ki-Hoa, les canonnières et même les frégates remontaient le fleuve Cambodge pour couper presque toutes les routes de l'ennemi.

La ville de Saigon est située au Nord d'un immense delta formé par les eaux qui descendent des contreforts occidentaux des montagnes de la Cochinchine et qui viennent se mêler à celles du Cambodge. Cette configuration du terrain permit aux huit bâtiments placés sous le commandement du Contre-Amiral Page, d'attaquer et de détruire les défenses du Yeu [ailleurs: Yen]-Lok, de disperser les Annamites sur ce point et de se rendre

Plan des Attaques des 24 et 25 Février 1861

Echelle de 0, au pour 10^e ¹ litre



Plan des attaques des 24 et 25 février 1861.

Planche VI. — L'affaire de Ki-Hoa, plan des lieux (Gravure extraite de Illustration, 1861, 1er semestre, p. 328).

complètement maître du cours de la rivière de Saigon. Cette utile diversion, opérée sur les derrières de l'ennemi, au moment de l'attaque principale de ses lignes, contribua efficacement au succès des 24 et 25 Février.

Nous avons laissé, dans l'exposé des opérations que nous avons racontées dans notre dernier numéro, le corps expéditionnaire campé, le 24 au soir dans un village à 1.500 mètres des ouvrages annamites.

Le 25 Février, à onze heures du matin, l'artillerie tout entière était déployée vis-à-vis les positions les plus fortes et les mieux armées de l'ennemi, situées à l'extrémité Ouest des lignes de Ki-Hoa ; elle était flanquée, à l'aile droite, par les troupes espagnoles et le corps des marins de débarquement ; sur sa gauche, par les 3^e et 4^e régiments d'infanterie de la marine. Le front de tous ces bataillons était couvert par des tirailleurs. La cavalerie éclairait la gauche sur ses derrières.

Après une reconnaissance, dirigée par un officier du génie, l'armée s'ébranla tout entière, et les ouvrages annamites, cachés pour la plupart par les arbres, ouvrirent leur feu. Une section d'obusiers de montagne commença par leur répondre, et bientôt l'artillerie, partie de 1.000 mètres environ, s'avancait au trot par batterie et ouvrait un feu très vif et bien dirigé. Arrivée à 250 mètres de la contre-escarpe, elle envoyait une grêle de mitraille sur les parapets. Quelques moments après, les colonnes d'attaque s'élançaient avec un entrain admirable.

À droite, les marins de débarquement, soutenus par les obusiers de montagne, franchissaient six lignes de trous-de-loup, les palissades, deux larges fossés garnis de bambous pointus et une escarpe en hérisson surmontée de chevaux de frise.

Au centre, une compagnie du génie et trois compagnies d'infanterie de marine, abordaient, à travers les mêmes obstacles, un fort assez élevé, dont les feux inquiétaient vivement l'attaque effectuée par les marins.

À gauche, les 3^e et 4^e régiments d'infanterie de marine escaladaient le saillant voisin du fort.

Les défenseurs, massés derrière les parapets, repoussaient les échelles à coups de lance et de hallebarde, jetaient des pots à feu, et dirigeaient, par les meurtrières sur les assaillants, une mousqueterie des plus vives.

Les troupes de réserve sont alors envoyées pour soutenir les bataillons engagés, et, malgré tous les obstacles et une résistance opiniâtre, le drapeau de la France flotta sur les premiers retranchements annamites. La poterne qui conduisait dans l'intérieur du fort du Mandarin est brisée à coups de hache, la colonne du centre et celle de gauche pénètrent dans cet ouvrage en faisant pleuvoir une grêle de balles sur l'ennemi, et assurent ainsi la victoire aux troupes européennes.

L'ennemi mis en fuite sur tous les points et poursuivi par la cavalerie et le feu de l'artillerie, laisse derrière lui de nombreux cadavres, et en notre possession définitive les ouvrages et le camp de la plaine de Ki-hoa.

MAC VERNOL.

(Extrait du *Monde illustré*, 1861, 1^{er} semestre, numéro du 27 Avril 1861, p. 262. - Bibl. Nat. cote Lc2 2943).

* *

Rivière de Saigon - *Impératrice Eugénie*, 26 Mars 1861,

MON CHER AMI,

Je crois qu'en ce moment ci, il serait difficile de trouver un mortel qui éprouvât autant de félicités que moi. En effet, j'ai du temps devant moi, presque trois jours avant le départ du courrier, des loisirs nombreux, beaucoup de choses à te dire, beaucoup de lettres à répondre, beaucoup de tabac et un peu d'absinthe, de sorte que commençant ma lettre sous de pareils auspices, il est probable qu'elle ne sera finie que fort tard et partant qu'elle sera fort longue ; tant mieux pour moi mais tant pis pour toi.

Je ne t'ai pas écrit depuis le 23 Janvier dernier, deux mois passés (17) ; mais en revanche j'ai reçu depuis cette époque tes deux très longues lettres, que tu as rédigées avec la collaboration de Charles, et datées, l'une du 26 Janvier, l'autre du 3 Février. Le pli dans lequel était enfermée cette première lettre, contenait aussi une vue du Tholonet, que tu verras figurer par le prochain courrier dans le procès-verbal de Célébration que je t'enverrai, deux portraits de Germano, cet affreux notaire, et enfin le portrait du propriétaire de Drujon. J'allais presque oublier de mentionner aussi le fameux dessin à la

(17) En réalité, la dernière partie de la dernière lettre, qui fut très longue et rédigée à plusieurs reprises, est datée du 20 Janvier. Mais Ph. Aude, comme il le dit à la fin de cette même lettre, quitta Woosung le 24 Janvier, et il dut mettre son courrier à la poste la veille seulement de son départ, 23 Janvier. Il notait le jour des départs de courrier, plutôt que la date des lettres qu'il écrivait.

plume de Charles, représentant la prise d'une grive à la glu au poste du Tholonet. J'ai failli mourir de rire quand j'ai reçu ce dessin. Enfin il y avait encore là la copie des Archives de la chasse turdural pendant l'exercice 1860. J'ai vu avec plaisir que si au poste vous ne tiriez pas beaucoup de gibier, au moins vous saviez parfaitement chasser l'ennui.

Tu ne pourras te figurer que lorsque tu l'auras éprouvé, ce que c'est que de recevoir une lettre quand on est si loin de chez soi. Il y a surtout des circonstances qui viennent augmenter l'importance de l'arrivée d'un courrier. Ainsi le 13 Mars (18), quand j'ai reçu ce fameux pli dont je te parlais tantôt, j'étais à terre à l'ambulance de Cho-Quan, dans un lieu perdu dans les bois et les marais, où je n'étais entouré que d'Annamites (soumis bien entendu), de singes, de perroquets, de crapauds et surtout de lézards et de serpents. Certes, c'était bien assurément la première fois que ta prose paraissait en pareil lieu et que le *Mémorial d'Aix* et l'*Echo* étaient lus sous de pareils ombrages. Mais j'étais moi-même bien plus étonné encore que ces intéressantes feuilles hebdomadaires et je me suis cru à la lucarne du poste du Tholonet, quand je lisais l'émouvante description tracée par Charles le jour qu'il prit une grive au vif. J'ai vu défiler devant moi tous mes vieux amis d'Aix ; je suis resté avec eux une journée entière, puis ils sont revenus me voir le lendemain et les autres jours, et pour comble de bonheur, au moment où je rentre à bord, je trouve encore une lettre de Charles et Féraud. Entre tous vous me faites

(18) Nous pouvons, avec les renseignements contenus dans cette lettre, déterminer le temps exact où Ph. Aude fut détaché à l'ambulance de Cho'-Quán. Il y était le 13 Mars, mais il quitta ce poste peu de jours après. En effet, l'ordre de service qui le rappela à bord de l'*Impératrice Eugénie*, est datée du 18 Mars 1861 (Voir Planche VIII). Il y était, nous l'avons vu plus haut, le 27 Février, car c'est de là qu'il expédia, c'est à peu près certain, des renseignements à l'*Echo des Bouches-du-Rhône* sur l'affaire de Ky-Hoa. C'est, comme il le dit plus bas, dans cette lettre ci, le 15 Février, qu'il avait reçu l'ordre de s'y rendre, en prévision, sans aucun doute, de l'attaque que l'on préparait, et que l'on prévoyait devoir être meurtrière. Il était là en première ligne. C'est une mission de confiance que ses chefs lui avaient donnée. Toutefois, il ne dut arriver à Cho'-Quán même que quelques jours après le 15 Février. En effet, nous verrons, dans la lettre du 26 Mars 1861, que « pendant que tout cela se passait [les combats des 24-25 Février, et peut-être aussi les préparatifs qui ont précédé] j'étais à une heure du champ de bataille, installé de la veille (donc peut-être le 23 Février ?) à l'ambulance de Cho'-Quán. »

passer ici le temps joliment vite, et si ça continue j'ai bien peur qu'au moment où nous lèverons l'ancre pour partir et retourner en France, je regrette de ne pas rester parce que je ne recevrai plus ces longues et charmantes lettres.

Mais, mon cher ami, comme c'est avec l'ordre seulement qu'on arrive à accomplir exactement sa tâche, je vais procéder avec ordre et pour cela répondre d'abord aux questions que tu peux m'adresser dans tes dernières missives. Je vais donc les relire encore une fois, et ce que je vois de plus clair là dedans, c'est qu'une fois de plus je vais me plonger dans Aix et ses délices.

Il est 8 heures du matin, par conséquent l'heure de la Célébration pour ceux qui comme moi déjeunent à 9 heures. Je viens d'allumer une pipe Belge (la seule qui me reste hélas ! j'ai encore heureusement pas mal des Morelli) ! je viens de préparer ma Célébration et... je célèbre ! je célèbre ! je célèbre !

J'ouvre à présent mon tiroir et je prends ta première lettre (la première des deux dernières). Tu commences par vouloir décharger ta conscience du péché de négligence, tu te plains de la conduite de la plupart des membres de la Célébration qui sont devenus d'une apathie inconcevable pour l'exécution de leurs devoirs ; les malheureux, s'ils étaient dans un pays aussi chaud que celui-ci, je te promets qu'ils célébreraient plus souvent qu'ils ne font, mais il faut leur pardonner parce qu'ils habitent un pays où il y a un hiver. Tu m'annonces le départ de Drujon et je saisis cette occasion pour te dire que le 31 Janvier, lors de mon dernier passage à Hongkong, j'envoyai à Drujon un paquet contenant plusieurs dessins chinois sur papier de riz. J'adressai ce pli à son ancien logement, chez Durcy [Darcy, Durey ?] et je ne sais s'il l'aura ainsi reçu. Sois assez bon pour aller chez Durcy et t'assurer que ces dessins ont été expédiés à notre ami. Si cela n'a pas été fait, réclame l'objet et envoie le toi-même à Drujon. Dis-lui en même temps que ces dessins sont d'affreux spécimens mais que j'ai pour lui un album plus fin où sont représentés tous les membres de la famille impériale chinoise. Je le garde afin de pouvoir le lui offrir moi-même.

Je suis heureux d'apprendre qu'Évariste a été reçu bachelier, mais comme je ne sais par son adresse, je te prie de lui infliger un blâme pour ne pas m'avoir instruit lui-même de ses succès.

Chabrier a tort de ne pas résister aux séductions de la sieste. Inflige-lui un blâme.

Goulin a tort de recevoir des visites plus ou moins opportunes. Inflige-lui un blâme.

Germano est une canaille : inflige-lui des masses de blâmes. Je te parlerai d'ailleurs tout à l'heure de lui.

Charles a droit à des éloges pour son dessin turdural. Il est aussi autorisé à célébrer deux fois.

Quant à toi, mon Président, tu ne mérites que des louanges pour la contenance toute présidentielle de ton verre de Célébration et pour le zèle que tu mets à rappeler à leurs devoirs des membres égarés ou endormis. Rappelle-toi toujours que tu as en moi un disciple des plus fervents de la Célébration, que toujours je t'aiderai à repousser les tentatives audacieuses du Peuple qui ayant ses menées découvertes est allé cacher à Alger sa honte et sa déconfiture. Il n'a pas osé m'écrire pour me donner son adresse parce qu'il a pensé que de Chine même je saurais lui reprocher son titre de Peuple. Mais il doit demeurer dans quelque rue Barbazou, et je me propose de lui écrire pour lui dire que quand on se met à voyager on vient en Chine et non pas à Alger.

Tu vois donc que je te nomme ici l'exécuteur des hautes œuvres puisque tu as des blâmes et des éloges à distribuer. Il ne te manquait plus que ce titre là pour être complet. Te voilà Président, Amiral, bourreau, etc...

Mais, mon bon ami, pourquoi faut-il que je quitte si vite le ton de la plaisanterie ! Pourquoi moi qui étais si gai tantôt, suis-je triste à présent ! L'homme ne peut donc pas rester seulement une heure dans la même disposition d'esprit ? C'est, hélas ! la loi naturelle qui nous a faits ce que nous sommes ; nos sentiments sont en rapport avec les événements. En poursuivant la lecture de ta lettre je ne vois plus ton écriture mais bien celle de Charles qui prend la plume pour me dire que toutes tes excuses sont bien faibles et que si tu avais voulu, d'un seul mot, tu m'aurais convaincu de l'impossibilité dans laquelle tu t'étais trouvé de m'écrire. Un malheur de famille est venu fondre sur toi ! Mon pauvre ami, tu as été bien doué quand tu as reçu en partage un caractère aussi heureux que le tien, car avec tous les malheurs qui t'ont accablé depuis que je te connais tout autre aurait désespéré depuis longtemps. Je ne connaissais pas ton beau-frère qui vient de mourir, mais je connais fort bien ta sœur Rosa et je sais combien elle est intéressante ; mon père me parle aussi de la mort de M. Bonnières et il déplore comme toi, comme nous tous, la perte que vient de faire ta sœur qui, à dix-huit ans, se trouve veuve et mère de

famille après avoir été heureuse seulement un an ou deux. Mais elle s'est souvenue qu'elle avait un bon frère et elle est allée immédiatement te trouver. Il est certain que tu l'aideras non pas à oublier mais au moins à reprendre courage. Rien ne m'étonne de ta part quand il s'agit de se montrer dévoué à un parent, à un ami ; pour ta sœur tu renonces à sortir le soir et tu passes la plus grande partie de ton temps avec elle, de même qu'autrefois tu allais passer tes soirées chez Drujon quand il était malade ou chez l'un de nous quand il nous fallait une compagnie.

Tes bonnes œuvres ne se sont pas arrêtées là. Tu as compris que mon excellent frère Charles avait besoin que quelqu'un l'aidât à sortir de cette vie de cercle et de loto dans laquelle il était enseveli et qui le forçait à passer ses nuits en tête à tête avec des canailles du genre de Figuières ; tu lui as installé pour ainsi dire un autre genre de vie, et voilà qu'à présent il m'écrit souvent, il me dit être très content de sa nouvelle vie, et dans toutes ses lettres je suis bien heureux de voir qu'il s'est réellement opéré un grand changement en lui. Charles est un des meilleurs garçons de la création, qui ne pêchait que par un côté, l'excès du cœur ; il en a trop et il l'ouvrait à tout le monde ; or comme le cœur est à côté de la bourse, il laissait prendre à qui voulait. Que Charles se marie et alors il sera tout à fait heureux parce qu'il donnera son cœur et sa bourse à une seule personne, sa femme. Pour le moment, grâce à toi, il a tourné ses regards vers la Célébration et il est devenu plus que jamais un adepte de cette grande et immortelle Société. Loué soit le G. A. de l'U. d'avoir tiré de la lune notre très aimé frère Charles. C'est un séjour indigne pour tout fervent célébrant et je te conseille de rendre un jugement par lequel tout célébrant qui prendra un billet au chemin de fer pour la lune recevra un blâme sévère. Qu'on se le dise !!!

Tous les jours, le G. A. de l'Univers nous donne des preuves de sa protection. Il vient de faire nommer au grade de commis de Marine notre confrère Gustave. C'est un avancement qu'il méritait à tous égards et qui en somme n'est pas arrivé trop tard puisque sur dix écrivains il y en a au moins toujours 6 ou 7 qui restent 7 ou 8 ans dans le même grade. Mais la chose est moins agréable pour nous si nous l'envisageons sous un autre point de vue ; voilà Gustave qui va naviguer, qui est peut-être déjà embarqué au moment où je t'écris, et qui va suivre mon mauvais exemple, c'est-à-dire rester des années entières sans revenir se retremper au foyer de la Célébration. Je frémis quand je songe que je suis exposé à ne pas voir Gustave de



Soldats français en tenue de campagne.

Planche VII. — L'expédition de Cochinchine, types de soldats
(Gravure extraite de Illustration, 1861, 1er semestre, p. 328).

10 ans peut-être, et cela se voit tous les jours dans notre sacré métier. Je puis arriver à Toulon quand Gustave est en mer, et vice versa. Enfin, pourvu qu'il prenne goût à cet affreux métier et qu'il supporte courageusement les premiers ennuis de la navigation, il finira par se créer une carrière comme une autre. Il doit être bon, en claque et avec l'épée ; s'il tombe sous la coupe de Drujon ainsi équipé, je te prie d'en faire prendre copie et de me l'envoyer immédiatement !

Enfin la lettre Féraud et Charles se termine par le récit de la Célébration de la S'Antoine au Tholonet.

La lettre deuxième que je veux parcourir avant d'en arriver à ne parler que de moi est encore due aux plumes habiles de Féraud et Charles ; elle a été terminée à Marignane et l'ex-Secrétaire poussé ainsi jusque dans ses derniers retranchements a été bien forcé d'ajouter quelques lignes. Il faut donc, à ce qu'il paraît, pour qu'il m'écrive, qu'on se transporte à son domicile, qu'on lui mette la plume à la main et qu'on ait la main levée sur lui pour qu'il ne bouge pas de sa chaise. Je le remercie sincèrement de cette preuve d'amitié et je te prie, mon cher Président, de lui dire ou de lui écrire que sans plaisanterie aucune je suis très peiné de son silence à mon égard, que ces quelques lignes arrachées à des obsessions constantes ne le disculpent pas à mes yeux et que dans la forme même des lettres je reconnais un individu qui a hâte de se débarrasser d'une corvée. Et, pourtant, moi je n'ai pas changé pour lui ; je l'aime toujours autant que par le passé!

C'est Charles qui commence la lettre du 31 Janvier à 9 heures moins 9 minutes du soir; il m'annonce que décidément et définitivement il est revenu à la sagesse, qu'il est bien décidé à m'écrire par tous les courriers et que le Président et lui collaboreront toujours pour cela. Je les remercie tous les deux de leur bonne résolution, elle m'assure des moments de délices à l'arrivée de chaque courrier.

Féraud m'annonce ensuite l'arrivée par le prochain courrier d'un procès-verbal de Célébration qui a eu lieu à la fois à Aix, à Marignane, à Alger et à Toulon, et pour laquelle j'avais d'avance été convoqué ; j'avais aussi reçu l'ordre présidentiel de célébrer le 15 Février pour me joindre à tous mes confrères et d'envoyer mon procès-verbal de façon qu'il serait arrivé à Aix en même temps que ceux d'Aix et dépendances me seraient arrivés en Chine. Hélas ! Meâ culpâ! le 15 Février je n'ai pas célébré, je n'ai pu célébrer, je n'ai par conséquent rédigé ni envoyé aucun procès-verbal. Est-ce

tout à fait de ma faute et dois-je recevoir pour cela un blâme sévère ? Le Président appréciera après avoir toutefois oui ma justification. Le 15 Février je reçus l'ordre de débarquer de *l'Impératrice* et d'aller faire du service à l'ambulance de Cho-Quan, à cinq kilomètres dans l'intérieur. Il me fallut faire ma malle, mettre ordre à toutes mes affaires, renfermer avec soin tout ce que je n'emportais pas avec moi, afin que cela ne fût pas à la merci de mon remplaçant ; bref, je partais le soir même et je n'avais pas eu un seul moment à donner à la Célébration. Si je suis coupable, que le Président m'inflige un blâme sévère et une punition exemplaire. Je promets de la supporter courageusement. Mais heureusement qu'il m'est donné de racheter bientôt ma faute. Le Président m'annonce que voulant perpétuer le souvenir du dîner fait le 4 Avril 1860 par tous les membres de la Société à Rognac, et dans le but d'attirer sur le membre chinois la protection du G. A. de l'U., il invite tous les membres présents et absents à un banquet solennel qui aura lieu le 4 Avril 1861. J'ai noté immédiatement sur tous mes calepins, mes calendriers, la date désignée, et ce jour là, c'est-à-dire dans quelques jours, je célébrerai d'une façon splendide et j'enverrai un procès-verbal qui sera des plus détaillés. J'espère que le Président suspendra son jugement jusqu'à ce que le dit procès-verbal lui soit parvenu, car j'espère que sa teneur me fera pardonner ma faute du 15 Février.

Le Président me demande si j'ai reçu le journal qui contenait la relation du passage de la Ligne. Il y a au moins six mois que j'ai reçu ce journal et j'ai dû nécessairement en avertir le Président dans une de mes lettres. Je saisis cette occasion pour remercier le Président de l'exactitude vraiment remarquable qu'il met à m'envoyer tous les numéros du *Mémorial d'Aix*. Aucun numéro n'a été égaré encore et je suis au comble de la joie quand je reçois ces bienheureux paquets. Le dernier numéro reçu est du 3 Février.

La lettre se continue ensuite à Marignane et c'est là que l'ex-Secrétaire me fait l'honneur de m'adresser quelques mots. Il m'annonce que ses poules ont fait onze œufs, ce que j'ai trouvé peu convenable car elles auraient pu faire la douzaine entière. Enfin, ce qui m'a le plus intéressé dans tout cela c'est qu'il me donne des nouvelles de sa femme, de son fils et de son futur fils n° 2.

J'aurais bien voulu (toujours puisque Germano a daigné m'écrire quelques lignes) recevoir des nouvelles de M^{me} de *Bouc en Train*, de M. de *Marescages*. Mais à présent l'ex-Secrétaire est gavé par les œufs de ses poules, il plante des choux et des carottes et il se moque

du malheureux Chinois ! Bon débarras, doit-il dire souvent, il ne vient plus m'embêter à Marignane ! Patience, M. l'ex-Secrétaire, on espère qu'à la fin de cette année on ira vous relancer au milieu de vos poules et vous ficher tant de coups de bâton que vous serez forcé de faire vous même l'œuf qui manque à votre douzaine. Ce pauvre vieux ! Dans quel état il est tombé ! Ecrire à un Chinois que ses poules s'obstinent à ne faire que onze œufs ! S'il avait mis le doigt dedans, peut-être qu'il aurait trouvé le douzième et qu'en pressant un peu sur le ventre de sa poule il aurait pu enfin compléter cette bienheureuse douzaine.

A présent que j'ai fini de répondre à tout ce qui m'était demandé dans les deux lettres, je vais te parler de moi, bien que ce sujet là soit moins agréable pour moi à traiter ; mais tu le veux et il faut bien que je satisfasse sous peine d'encourir un deuxième blâme.

Je commence d'abord par ce qui, je sais, t'intéresse le plus, ma santé. Elle est toujours excellente et je suis étonné de me voir si fort et si bien portant dans un pays où ceux qui ne tombent pas malades sont toujours plus ou moins éprouvés. J'ai traversé, comme je te le dirai tout à l'heure, une épidémie très forte de choléra et je n'ai pas eu la moindre colique. Je mange fort bien; je dors comme une soupe, je fume comme un turc mon vieux caporal de France qui commence, hélas ! à baisser, je bois de temps en temps de la bière, quelquefois, mais très rarement, de l'absinthe, tous les jours du vin de Quinquina comme moyen préventif et comme tonique ; je ne sue presque pas, tandis que les autres sont toujours en nage dans ce pays où le thermomètre ne marque jamais moins de 30° au-dessus. J'ai par exemple soin de m'abstenir de tout exercice vénérien vu l'immense danger qu'il y a à cela dans cet affreux pays. Te voilà, n'est-ce pas, parfaitement édifié sur ma santé. J'aborde à présent une question bien intéressante et bien importante, celle de mon retour en France et de l'époque probable à laquelle il aura lieu.

Nous n'avons à ce sujet aucune donnée certaine, mais le bruit court depuis quelques temps dans la Colonie et tout le monde est persuadé que *l'Impératrice Eugénie* rentrera en France ou du moins partira pour France dans le courant du mois d'Août. Si cela était vrai nous arriverions en Octobre ou en Novembre !!! Cela nous ferait à peu près dix-huit mois de campée, la durée qu'on nous avait fixée quand nous sommes partis. Maintenant sur quoi ce bruit est-il fondé ? personne n'en sait rien et l'Amiral seul qui peut prévoir à peu près ce qui arrivera est tellement cachotier qu'en escadre on ne sait

absolument rien de ce qui se passe. Si, comme on le croit, il n'avait pour mission en Cochinchine que de débloquer Saigon, le but est atteint, puisque les 24 et 25 Février on a pris les forts et les lignes de Ki-Hoa qui bloquaient notre possession, et qu'on a mis les Annamites en pleine déroute ; il reste bien deux points importants dont il s'agit de s'emparer, My-tho et Bien-Hoa, mais si l'on veut, cette nouvelle expédition sera l'affaire de huit jours au plus. Ensuite dans un mois on organisera la Colonie, on mettra dans tous les points des garnisons d'Infanterie de Marine ; on a déjà nommé des préfets et sous-préfets pour les provinces ; ils touchent les uns 40 frs , les autres 30 frs par jour en sus de leur solde. Ce sont des lieutenants de vaisseau, des enseignes, des commissaires. Dans un mois tout cela peut être complètement fini et alors, la saison des pluies arrivant, saison terrible pour la santé des Européens et pendant laquelle il est impossible de faire la moindre expédition, d'exécuter les moindres travaux, nous serons obligés ou de partir ou de rester huit mois sans quitter nos navires.

Mais si au contraire l'Amiram a ordre de rester jusqu'à ce qu'il ait pu amener les Cochinchinois à traiter, alors on n'en verra jamais la fin, parce qu'ils ne traiteront jamais, et nous nous verrons forcés de rester dix ans ici. Cette seconde version est inacceptable et inacceptée par tout le monde ; nous nous sommes engagés là dans une guerre terrible pour nous, non pas à cause des ennemis que nous avons à combattre, car ils ne sont pas beaucoup plus meilleurs soldats que les Chinois, mais à cause du pays qui est malsain et dans lequel le choléra, le typhus, la dysenterie, la fièvre pernicieuse, sont endémiques et nous tuent beaucoup de monde, surtout parmi les matelots et les soldats, race éminemment imprudente. Les officiers résistent bien parce qu'ils écartent d'eux toute cause de maladie.

En résumé : il est probable que les troupes de ligne vont bientôt rentrer de Shanghai et avec elles les frégates à voile (*Andromaque*, *Persévérante*, *Force*, *Vengeance*. etc...), que dans deux ou trois ou quatre mois au plus tard, la Colonie de Saigon était parfaitement organisée, on fera rentrer les grands bateaux et surtout *l'Impératrice* qui n'aura plus sa raison d'être quand l'Amiral quittera ; il testera ici une frégate, la *Renommée*, avec toutes les canonnières et les avisos, et ce sera là la station. L'Amiral ou bien reviendra en France sur *l'Impératrice* ou bien se fera accompagner par cette frégate jusqu'à Suez, et alors nous redoublerons le Cap et nous rentrerons paisiblement. Voilà ce qu'il y a de plus probable et j'espère bien que cela

se réalisant je pourrai encore, avant la fin de 1861, vous embrasser tous et passer de bonnes heures en votre compagnie. J'espère qu'avec l'aide de M. Roux et de M. Laure je pourrai à mon arrivée à Toulon me présenter au conseil de santé et obtenir un congé de trois mois que je m'empresserai naturellement d'aller passer à Aix ! Nous reprendrons alors le cours de nos excursions et nous irons redire un petit bonjour à Notre-Dame des Anges, voire même à la S^{te} Baume. Mais voilà que je m'écarte encore de mon plan et que je parle de choses qui interrompent le fil de ma lettre. Que veux-tu faire à cela, mon bon ami ? Je ne puis m'empêcher de revenir toujours au milieu de vous.

Comme je ne t'avais plus écrit depuis notre départ de Woosung, je vais rapidement t'esquisser ce que nous avons fait depuis le 25 Janvier, jour de notre départ de Woosung. Nous sommes arrivés le 30 Janvier à Hongkong où nous sommes restés trois jours seulement, de là j'ai eu le plaisir d'envoyer à Aix quelques dessins chinois sur papier de riz et tu dois en avoir reçu ; ils sont d'une qualité inférieure mais dans ce format-là je n'en ai pas trouvé d'autres. J'ai acheté là quelques chinoiseries mais surtout un jeu d'échecs en ivoire avec échiquier en laque. Je le destine à mon bon frère Gustave qui sera tout heureux de te mâter avec lui.

Nous sommes partis le 2 Février de Hongkong et après une assez mauvaise traversée nous sommes arrivés le 7 Février à Saigon (Cochinchine). Je te renvoie au Dictionnaire de Bouillet pour te dire où est Saigon. Nous avons remonté environ 20 lieues dans la rivière de Saigon, qui est un bras du grand fleuve de Cambodge, et nous avons mouillé devant la ville même ; nous sommes donc entre deux rives à trente mètres de la terre de chaque bord. Cette navigation dans la rivière de Saigon est vraiment très curieuse. Il était très étonnant pour nous, qui étions restés des mois entiers sur mer ne voyant que le ciel et la mer, de nous trouver transportés et de nous voir naviguant dans une rivière large tout au plus comme la Durance, au pont de Pertuis. Ce qui était vraiment curieux c'était de voir passer notre immense et superbe frégate sous des bosquets d'arbres dans lesquels se jouaient des masses de singes, de perroquets et autres animaux que nous ne voyons ordinairement qu'en cage ou à la chaîne. Notre beaupré s'engageait souvent dans des massifs car les arbres qui bordent, de chaque côté la rivière se réunissent souvent et forment le cerceau. Il était très agréable de se pencher sur la rampe de la dunette, d'étendre la main et de saisir quelques feuilles de

palétuviers que nous n'avions jamais vus. Il n'y a dans cette navigation aucun danger car la rivière est très profonde et taillée à pic sur les bords ; un vaisseau de ligne à trois ponts pourrait remonter jusqu'à Saigon. Une seule fois nous avons légèrement touché, mais le fond est du sable sans cailloux et nous ne courions aucun danger.

Après avoir passé devant un poste français qu'on appelle le Fort du Sud, nous avons mouillé devant la ville de Saigon à une distance de 25 mètres environ du quai (18 bis). L'aspect général de Saigon est assez désagréable à l'œil, et il n'y a de vraiment séduisant que la végétation luxuriante des pays intertropicaux. Les cases ou plutôt les hangars qui servent de maisons sont soutenus par d'énormes madriers et recouverts de tuiles absolument comme en France ; il y a des semblants de places et de rues et quelques habitations plus convenables que les autres, qui sont habitées par les officiers de la Colonie. Je suis descendu à terre le lendemain de notre arrivée et j'ai été désenchanté quand j'ai vu cette race annamite qu'on m'avait tant vantée. Pour le type, ils appartiennent à l'espèce mongole et à la race *indosinique*, comme les Chinois, les Coréens et les Japonais ; nez épaté, pommettes saillantes, visage anguleux, teint cuivré ; leur costume se compose d'une blouse et d'une culotte qui est flottante et qui s'arrête aux genoux ; ils ont un chapeau formant le pain de sucre ; il n'est pas étonnant toutefois de rencontrer dans les rues des hommes à peu près nus qui préfèrent ce costume à tous les autres. Les femmes sont vraiment horribles et on dirait que le tempérament est en raison

(18 bis) « Le 6 Février 1861, par une chaude et belle Soirée, *l'Impératrice Eugénie*, la frégate amirale de l'escadre des mers de Chine, venant de Hongkong, jetait l'ancre dans la baie de Cangio, près du Cap S'Jacques, à l'embouchure du fleuve de Saigon... Le 7 Février, *l'Impératrice Eugénie* (capitaine de vaisseau de Lapelin, commandant), habilement pilotée par l'enseigne de vaisseau Narac, remontait à toute vapeur le profond, mais étroit fleuve de Saigon et, à midi, après quatre heures et demie de navigation, elle mouillait. devant le quai de l'ancienne capitale de la vice-royauté du Cambodge. La distance entre le Cap S'Jacques et Saigon n'offre pas de dangers sérieux, mais elle est difficile et exige une grande attention. Les bords de ce cours d'eau sont entièrement plats et couverts d'épaisses forêts de rhizophorées, d'aréquieres, de cocotiers, de bambous, de palétuviers, etc ; Dans le voisinage de la ville se trouvent de belles rizières » (*Revue des Deux Mondes : Essais et notices : La campagne de Saigon*, 1^{er} Mai 1861, pp. 242, 243, par Rodolphe Lindau ; cité par Jean Bouchot, dans *Documents pour servir à l'histoire de Saigon*, pp. 25-26.)

inverse du carré de la beauté, car ici les femmes sont d'un dévergondage effrayant, et malheur à qui les approche. Trouvant sans doute que la nature ne les a pas assez douées en laideur, elles augmentent la somme du dégoût qu'elles inspirent à tout Européen bien né en chiquant une composition qui leur teint les dents, les lèvres et tout le voisinage de la bouche en rouge (19). Cette chique se compose d'une feuille de bétel (*Piper Betel* L.) dans laquelle elles enveloppent du tabac, de la chaux vive et du fruit de l'Areca catechu ou noix d'Arec. Cette préparation masticatoire, à la fois tonique et astringente, est très en usage dans les régions équatoriales. Elle dissimule beaucoup la soif à ce que disent les Indigènes ; les Annamites font moins usage que leurs femmes du bétel ; ils fument

(19) Voici, d'après un camarade, du moins un contemporain de Ph. Aude, un portrait de la femme annamite plus flatté, mais plus juste :

« Les femmes ne sont nulle part aussi libres qu'en Cochinchine. On ne leur casse pas les pieds avec des bandelettes, comme on le fait en Chine, ou les reins et la poitrine avec des corsets de fer, comme en Occident. Elles ne sont pas obligées de se voiler le visage, comme les femmes turques. Elles vont et viennent à leur guise. Souvent, elles prennent de l'influence dans les affaires d'une manière sûre, quoique indirecte, par l'empire qu'elles exercent sur leurs maris. Dans beaucoup de villages, ce sont les femmes qui gouvernent.

« L'allure des femmes rappelle ce qu'on se figure de la pose décidée des canéphores. La taille est heureusement cambrée ; les bras marquent la mesure. Leur teint naturel se rapproche de cette pâleur qui n'est pas malade et que les Italiens appellent « une face de morte ». Pourtant s'il était permis d'employer les galanteries du dernier siècle, on dirait que les violettes, sur leurs joues se marient au safran. Elles sont peut-être un peu trop jaunes. Les femmes du peuple sont presque noires : elles ne le sont pas cependant beaucoup plus que certaines paysannes du midi de la France.

« Une figure plus ovale que ronde ; des yeux si peu bridés qu'il faut savoir qu'ils le sont, d'une expression presque animale, pleins d'un beau feu tranquille, les beaux yeux de bœuf de Junon ; un tout petit nez qu'on eût appelé le nez de Roxelane, du temps où on poétisait jusqu'au nez ; des cheveux noir-bleu ramenés simplement en un chignon qui domine la tête, peut-être d'une façon exagérée ; un corsage peu développé, mais bien pris, et cette ondulation dans la démarche que les Grecs appelaient divine, qui est comme l'harmonie du corps humain et qui annonce l'intensité de la vie ; voilà le portrait de M^{lle} Kon-lei, qui a épousé, il y a quinze jours, notre interprète Joannes. Elle serait belle pour des yeux européens ; si elle ne s'était faite une bouche de charbon. La coutume du bétel séparera longtemps encore les Asiatiques des Européens ». (*Notes écrites de Cochinchine. - Les femmes. Le bétel. Correspondance privée. Dans Le Tour du Monde, 1861, deuxième semestre, pp. 239-240*).

du tabac récolté dans leur pays et qui est presque aussi bon que notre caporal. Presque toute le province de Saigon est catholique et elle a pour évêque Mgr. Lefebre qui habite la Cochinchine depuis vingt-sept ans et qui dans ce long espace de temps n'est jamais allé en France (20).

La langue cochinchinoise dérive évidemment de la langue chinoise et les caractères écrits sont les mêmes, mais néanmoins certaines gens, comme ton ami, n'ont jamais pu retenir un mot de chinois, tandis qu'après un mois de séjour ils parlent assez bien l'annamite pour se faire comprendre. C'est une langue éminemment imitative et quand on connaît certaines règles générales on peut presque inventer les mots et deviner cependant juste ; ainsi un exemple te déshabillera probablement mieux ma pensée que ne l'a fait ma prose entortillée. Règle générale, quand tu veux désigner un objet qui a vie, tu fais toujours précéder le mot propre par le mot Kong ; ainsi la femme, Kong-ay, le chat s'appelle Kong-miaoü, le bœuf Kong-booü, le chien Kong-baoü, le pou Kong-két, etc..... Cela peut te paraître fort drôle et tu penses peut-être que c'est une invention, mais je suis forcé de t'assurer que c'est la vérité (21).

(20) Lefebvre, Dominique, né le 1^{er} Août 1810 à Courtonnela-Meurdrac (Calvados); parti du Séminaire de Paris pour la Cochinchine le 15 Mars 1835 ; sacré évêque d'Isauropolis à Go-Thi près de Qui-Nhon le 1^{er} Août 1841, comme coadjuteur de Mgr. Cuénot ; arrêté en 1844 à Cai-Nhum (Basse-Cochinchine) et conduit à Hué où il fut emprisonné ; délivré par l'action du Contre-Amiral Cécile en 1845 ; nommé vicaire apostolique de la mission de Saigon, nouvellement créée ; repris par les Annamites le 8 Juin 1846 comme il rentrait en Basse-Cochinchine et de nouveau emprisonné à Hué et condamné à mort avec sursis, enfin reconduit à Singapore et livré aux autorités anglaises ; revenu en Cochinchine en 1847, se cachant deci delà, jusqu'à l'expédition de 1858; il s'établit alors à Saigon, en 1860, et fonda à Cho'-Quán un petit hôpital où se dévouèrent les sœurs de S'Paul de Chartres. Fort affaibli, il donna sa démission en 1864 et mourut à Marseille le 30 Avril 1865 (D'après A. Launay : *Mémorial de la Société des Missions-Etrangères*, vol. II, pp. 378-379).

(21) Les explications que donne Ph. Aude sur la langue annamite rappellent le souvenir de cette bonne dame qui disait : Moi, trois ou quatre mots me suffisent : *toïllo* (*thôi*), *maou*, (*mau*), *divé* (di-vê) et je suis comprise de tous les Annamites. - « Kong-ay » : répond soit à *con gái*, « une jeune fille », -ou à *con ay* « cette fille » ; - « Kong-miaoü », purement fantaisiste ; en annamite le chat se dit *con mèo* ; - « Kong-booü », répond, d'une manière fantaisiste à *con bô* ; - « Kong-Baoü », purement fantaisiste, ne répond à aucune forme annamite ; - « Kong-Két » ne répond non plus à aucune forme annamite.

Si nous passons à l'étude (toujours fort brève) du caractère moral des Annamites, nous n'y trouvons pas grandes ressources ni grandes vertus. Ils sont généralement voleurs et d'une bonne foi suspecte ; leur moralité est excessivement relâchée et les sentiments paternels ou filiaux cèdent bien vite devant la perspective d'un lucre plus ou moins fort (22). Comme il serait injuste de te faire connaître seulement sous un mauvais point de vue les Cochinchinois, je me hâterai de te dire qu'ils sont travailleurs opiniâtres, habiles ouvriers et surtout très industriels et très adroits pour les travaux manuels. Malgré tout cela, nous n'avons trouvé à Saigon aucun des produits de l'industrie des Indigènes, car en présence de la guerre ils avaient envoyé dans l'intérieur tout ce qu'ils avaient de précieux ; il paraît qu'ils font des incrustations de nacre sur bois ravissantes ; j'espère que la paix proclamée bientôt me permettra de me procurer un spécimen de leur industrie. Ce que, malgré la guerre et même grâce à la guerre, j'ai pu avoir, c'est un exemplaire de presque toutes leurs monnaies. La monnaie qui est la plus usitée c'est la sapèque qui, au lieu d'être en cuivre comme en Chine, est en étain et peut se briser en mille morceaux entre deux doigts ; elle est ronde, de trois centimètres de diamètre environ, et percée d'un trou carré à son centre ; dessus sont gravés des caractères annamites.

Les sapèques sont enfilées dans un ligament de bambou et chaque ligament en porte deux cents ; c'est ce qui constitue la ligature, il faut quatre ligatures et demie pour faire la valeur d'une piastre (environ 6 frs). Comme tu peux le voir par là, c'est une monnaie fort difficile à porter avec soi, car une ligature seule pèse près d'un kilogramme (23). On a trouvé dans les lignes de Ki-Hoa

(22) Pour comprendre ce jugement injuste porté sur les Annamites, il faut remarquer que Ph. Aude a été en relation principalement avec les gens plus ou moins interlopes qui accourent, dans tous les pays, auprès des troupes, cherchant à satisfaire leurs passions, passion du plaisir, passion de l'argent, par tous les moyens. Ce n'est pas sur eux qu'il faut se baser si l'on veut se faire une idée juste d'un peuple. Malheureusement le cas n'est pas rare : la plupart des Français qui viennent en Indochine jugent les Annamites tout comme Ph. Aude, et l'opinion qu'ils s'en font est aussi fausse.

(23) Ph. Aude fait quelques confusions. Les enfilades de sapèques, ou ligatures, portent toujours 600 sapèques, soit 300 sur chacun des deux liens en rotin qui constituent la ligature. Si les sapèques sont en zinc, ces 600 sapèques constituent la ligature-unité ; mais si les sapèques sont en cuivre, la valeur de l'enfilade entière varie suivant la valeur de chaque sapèque : si

différentes autres monnaies ; la sapèque d'argent qui vaut environ 2 frs , de notre monnaie, la sapèque d'or qui vaut jusqu'à 20 frs, et la sapèque d'argent doré qui ne vaut guère plus que celle d'argent brut. Il y a ensuite les lingots qui sont des masses d'argent, rectangulaires de différents poids et de différentes valeurs par conséquent ; je crois bien que les plus lourds valent à peu près 10 frs. Enfin on a trouvé encore à Ki-Hoa une monnaie que nous appelons ici la plaque, qui est une feuille d'argent assez mince et percée d'un trou ; elle ne doit pas valoir plus de cent sous.

L'argent, a-t-on dit, est le nerf de la guerre, puisque je te parle de lui je me trouve tout naturellement porté à te parler des armes dont se servent les Cochinchinois. Elles sont très nombreuses et très variées ; les armes à feu sont des canons de différents calibres mais petits en général, des espingoles, des mortiers à mitraille, des fusils à pierre qui portent le nom des Manufactures de St Etienne et qui ne sont autre chose que les fusils de l'armée française avant 1830, c'est-à-dire. avant la transformation des armes. Il paraît qu'à cette époque là un accapareur acheta tous les fusils réformés et vint les vendre aux Annamites ; il ne se doutait pas que nous verrions ainsi nos propres armes tournées contre nous-mêmes.

Les armes blanches sont plus curieuses et plus originales. Il y a d'abord des sabres dits à deux mains - ce n'est autre chose que deux lames contenues dans le même fourreau - ; des poignards grossiers mais bien affilés, enfin des lances de toutes formes, très aigües, très lourdes et par suite très difficiles à manier. Ils se servent

chaque sapèque a la valeur de 3 sapèques en zinc, l'enfilade entière vaudra 3 ligatures-unité et, dans ce cas, il faut 200 de ces sapèques pour faire la valeur d'une ligature-unité en sapèques de zinc; c'est sans doute ce que veut dire Ph. Aude, qui n'a pas bien compris les explications qu'on lui a données. Mais si chacune des sapèques en cuivre avait la valeur de 6 sapèques en zinc, l'enfilade entière vaudrait 6 ligatures-unité, et, dans ce cas, il faudrait seulement 100 de ces sapèques pour faire la valeur d'une ligature-unité en sapèques de zinc.

L'enfilade de 600 sapèques de zinc constitue l'unité de poids pour certaines marchandises : le poids en est de 630 grammes environ.

En 1861, le taux de la piastre par rapport à la ligature était 4, 5 ; actuellement il est, dans les environs de Hué, 6, 5. Mais, à cause du taux de la piastre par rapport au franc (actuellement 10), la ligature valait 1 fr. 33 du temps de Ph. Aude, alors qu'elle vaut 1 fr. 53 actuellement.

M. Pairie Impériale

Le Vice-Amiral Commandant en chef
ordonne à M. Aude Philippe
Chirurgien de 1^{re} Classe de quitter l'ambulance
de Cho-quan et d'aller à bord
du 1^{er} Transportin d'urgence pour y
continuer ses services

Le premier edou sera envoyé
sur le bord du transport de cette frigate

Saigon 18 Mars 1861

Le Capitaine de Vaisseau
Chef d'Etat major général

Leff

G. L. Hoang
Sainth

Envoyé à l'ambulance de Cho-quan
L'Officier d'administration
J. M. M. M.

aussi beaucoup d'une sorte de trident emmanché au bout d'un bambou et dont les trois arêtes convergent vers le même point. C'est une arme meurtrière et des plus dangereuses. Malheur à qui se trouve devant. Je t'en montrerai deux à mon arrivée en France. Ces tridents leur servent surtout à emporter leurs ennemis après les avoir enfourchés.

Les fortifications que les Annamites élèvent sont faites avec de la terre maintenue avec des bambous solidement fixés dans le sol ; dans une nuit ils construisent environ 400 mètres de lignes, et on est tout étonné, le lendemain du jour où on a détruit leurs travaux, de retrouver à 500 mètres plus loin d'autres lignes de fortifications. Les Annamites sont braves en général et bien supérieurs aux Chinois pour le courage et le mépris de la mort ; ce qui le prouve d'ailleurs, c'est qu'ils se servent de la lance, arme avec laquelle on est obligé d'attendre l'ennemi à 4 pas, tandis qu'il ne serait jamais venu à l'idée d'un Chinois d'user d'un moyen de défense aussi audacieux.

Je t'ai parlé des hommes, il faut à présent que je te parle des bêtes, du pays et de la production.

On dit avoir vu des éléphants dans les rangs ennemis ; on en a même compté 4 ; comme j'étais à une heure de là dans les salles de l'ambulance qui était pour moi le champ de bataille, je n'ai pu vérifier le fait. Les chevaux sont petits mais bons coureurs ; ils ressemblent beaucoup à la race Tarbe, les chiens se ressemblent tous et on dirait qu'il n'y en a que d'une seule espèce ; leur poil est jaune, leur museau noir, leurs oreilles courtes. Il y en a presque autant qu'à Constantinople. Enfin il paraît que les tigres et les jaguars sont aussi très abondants, mais surtout dans le Cambodge ; on prétend encore que la rivière de Saïgon abonde de caïmans, mais je t'avoue que je n'en ai jamais vu.

Si le soleil n'était pas aussi chaud, la chasse serait ici un délassement des plus agréables ; on tuerait des cerfs mais surtout beaucoup de perdrix, de sarcelles, d'ibis et de hérons ; enfin, si on apportait en Cochinchine la chasse au poste, on ferait assurément des matinées capables de faire frémir d'admiration ceux de nos compatriotes qui ont fait des chasses miraculeuses pour la Ste Thérèse. Les pigeons, les tourterelles, les merles, les perroquets mêmes, et une masse d'autres volatiles se précipiteraient sur les cimeaux, les perroquets surtout, si on possédait un appeau tant soit peu éduqué.

Il n'est pas étonnant qu'il existe tant de volatiles dans un pays qui n'est que cours d'eau et arbres ; ils ont à choisir entre mille espèces

différentes d'arbres pour établir leurs nids. La province de Saigon est un immense bois dans lequel prédominent surtout l'*Areca catechu* qui fournit la noix d'Arec, le palmier cocotier, le chêne, le tremble, le manguier, le mangoustan, deux arbres qui donnent des fruits délicieux, puis enfin le bambou, le bananier, l'*Anacardium occidentale*, qui produit la noix d'Acajou excellente à manger. Je n'en finirais pas si je voulais te coller les noms baroques des arbres que l'on rencontre ici ; j'aurais encore bien moins vite fini si je m'attaquais aux plantes, mais rassure-toi, je ne te ferai pas ici un cours de botanique, d'autant plus que je m'en sens incapable.

Après une digression aussi longue et aussi fastidieuse sur le pays, il est bien juste que je revienne à l'endroit de mon récit où je te dis que nous sommes arrivés le 7 Février, et que je continue la série des faits me concernant ou concernant nos troupes. Du 7 au 15 on a organisé les corps d'armées ; les chasseurs à pied, les soldats d'infanterie de marine et les marins débarqués ont fourni trois corps bien distincts qui devaient agir simultanément le jour de l'attaque ; l'artillerie les accompagnait. Quand toutes les mesures ont été prises, que nos postes avancés de Cai-Mai, des Clochetons, de la pagode Barbet et de la pagode des Mares ont été munis d'artillerie, on a attaqué les 24 et 25 Février les lignes et les forts de Ki-Hoa, derrière lesquels se trouvaient 15.000 Annamites tandis que nous n'étions que 4.000 hommes, et après deux jours d'un combat sérieux et meurtrier, on a pris forts et lignes, on a fait un grand massacre d'Annamites et on a mis les autres en fuite. C'est là qu'a été tué le Lieutenant d'Infanterie de Marine Testard et un de mes bons amis, un enseigne de vaisseau nommé Lareignière. Pendant que tout cela se passait, j'étais à une heure du champ de bataille installé de la veille à l'ambulance de Cho-Quan où on devait envoyer tous les blessés du champ de bataille ; nous étions là six officiers de santé, un pharmacien, un aumônier, un commissaire et un lieutenant d'infanterie de marine commandant le poste chargé de nous garder. Nous avons reçu 200 blessés environ dans les journées du 24 et 25 Février, et nos hangars installés à la hâte en salles d'Hôpital ont ainsi bien vite été remplies. Je t'assure que si je ne t'ai pas écrit de Cho-Quan, c'est que j'en avais peu le temps ; ce qu'il y a eu de plus terrible pour nous, c'est qu'une affreuse maladie de choléra est venue s'abattre sur nos salles et a enlevé plusieurs marins qui avaient reçu des blessures sur le champ de bataille et qui venaient mourir du choléra dans une ambulance ; c'est là un bien triste sort ! Le choléra est endémique en Cochinchine,

mais dans cette circonstance il a pu être considéré comme épidémique. Enfin, le 17 Mars, tous nos blessés qui avaient résisté au fléau ont dû être réintégrés à leur bord respectif, car leurs blessures étaient à peu près guéries ou en bonne voie de guérison, et chacun de nous a dû rallier son bateau.

Depuis le 17 je suis donc revenu à bord de *l'Impératrice* d'où j'ai le plaisir de t'écrire (24).

Voilà, mon cher ami, les principaux détails que je crois devoir te donner ; tu les trouveras longs et ennuyeux à lire, mais quand j'ai commencé cette lettre je m'étais bien promis de la faire longue, il a donc fallu raconter quelque chose.

En lisant le *Mémorial* que tu as la bonté de m'envoyer, je me suis aperçu un jour que tu avais fait insérer un passage d'une de mes lettres dans laquelle je comparais certain petit chemin creux de la Chine et qui mène à Pékin, aux Gorges d'Ollioules près Toulon (25). Je n'ai rien eu à dire à cela, car mon nom n'était pas cité. Aujourd'hui, comme il faut après tout donner de l'aliment à la curiosité de nos bons compatriotes, je t'autorise à extraire le plus possible que tu pourras de ma lette et surtout le meilleur (il n'y aura pas grand chose alors), à le corriger, à le refaire même tout, car j'écris sans relire et sans m'inquiéter de la correction, et à le donner au *Mémorial*. Mais il est indispensable qu'avant de faire cela tu fasses passer par ta plume élégante, correcte et facile les phrases brutes et les expressions banales dont je me suis servi. J'ai fourni les documents, à toi de mettre l'élégance du style et le piquant de la narration. Je sais que je puis compter sur toi là dessus. Et puis tu m'enverras la tartine ; je te recommande surtout de ne pas faire paraître mon nom, j'y tiens fort peu (26).

(24) Comme on l'a vu plus haut, Lettre du 26 Mars 1861, l'ordre de service qui le renvoie à bord de *l'Impératrice Eugénie*, est daté du 18 Mars 1861 (Voir Planche VIII). Mais il avait pu rejoindre avant que la pièce fût signée.

(25) Voir ci-dessus, Lettre du 10 Septembre 1860, *Mémorial d'Aix* du 18 Novembre 1860.

(26) Le correspondant de Ph. Aude usa largement de la permission qu'on lui accordait. Il publia dans le *Mémorial d'Aix* du Dimanche 26 Mai 1861, page 1, col. 2, de larges extraits de cette lettre, depuis : « Nous sommes partis le 2 Février de Hong-kong.. » jusqu'à : « ... C'est une langue éminemment imitatrice, et quand on connaît certaines règles générales on peut presque inventer les mots et deviner juste. » - Le texte du *Mémorial* porte divers changements de peu d'importance, quelques suppressions, qui

28 Mars

Il faut pourtant que je termine cette interminable lettre, mais je m'y résous facilement en pensant que le 4 Avril, c'est-à-dire dans huit jours, j'aurai à reprendre la plume pour toi et que je rédigerai mon procès-verbal de Célébration.

Je n'écris pas directement à Charles par ce courrier parce que cette lettre ci est aussi bien adressée à lui qu'à toi, mais par le prochain courrier, il recevra de ma prose. Bien que je l'ai déjà embrassé dans la lettre que j'écris à papa et dans celle que j'écris à Amélie, je l'embrasse encore ici bien fort ainsi que toi, mon bon ami. Si Drujon est à Aix, dis-lui de ma part un million de choses agréables ; s'il n'est pas revenu d'Alger, écris-lui pour lui donner de mes nouvelles et à moi, envoie-moi son adresse à Alger. Tire fortement les oreilles à Germano ; d'ailleurs il doit à l'heure qu'il est avoir reçu une masse de poils pour sa négligence à mon égard. C'est bien mérité.

Dis mille choses affectueuses de ma part à Chabrier, à Roux, à Goulin, à Evariste, à tous nos amis enfin.

Adieu, encore une fois, je t'embrasse de tout mon cœur et je te répète que j'espère fortement être au milieu de vous dans le courant du mois d'Octobre prochain.

Quelle célébration monstre nous allons faire ! ! On montrera ce jour là le passe-partout et on chantera l'eau et le vin. Ça c'est sûr !

Ton vieil ami, ci-devant Chinois et actuellement Cochinchinois.

PH. AUDE.

N. B. - Je ne relis pas.

Toujours même adresse : Expédition de Chine (Via Suez).

P. S. - Cette lettre partira d'ici le 31 Mars, le jour de Pâques.

Donne-moi des nouvelles de ton frère.

s'expliquent par la liberté que Ph. Aude avait donnée à son correspondant de remanier le texte de sa lettre. Il faut remarquer que le *Mémorial* fait précéder le texte de la lettre de Ph. Aude de ces lignes : « Nous avons reçu du même correspondant [un de nos compatriotes et amis] une lettre de Cochinchine portant la date du 28 Mars 1861... » C'est la date des deux dernières pages de la lettre de Ph. Aude; la lettre avait été commencée le 26 Mars.



Rivière de Saigon, *Impératrice Eugénie*, 12 Avril 1861.

CHER AMI,

Le courrier part demain ; je vais donc ce soir, malgré la chaleur accablante, en découdre avec toi le plus que je pourrai.

J'ai reçu par le dernier courrier arrivé avant-hier une masse de lettres et parmi elles un vaste pli présidentiel qui contenait : 1° Une lettre de Charles et Féraud ; 2° un procès-verbal de Célébration du 12 Février de la succursale de la place Albertas n°15 (célébrants Charles et Féraud) ; 3° le certificat de Célébration de la fameuse journée du quinze Février au « Repos des Voyageurs » (Pas-des-Lanciers) ; 4° le procès-verbal de Célébration arabe par Drujon à Alger ; 5° une lettre de Denis, Goulin ; 6° plusieurs cartes de visite. J'ai lu, relu cent fois tout cela, et il est bien possible qu'un de ces jours je les relise encore : c'est là ma seule joie, mon seul bonheur, ma seule distraction véritable. Vous avez tous bien compris ma position ; vous avez vu qu'il fallait ne jamais me laisser tomber dans la nostalgie et que c'était là le seul moyen pour m'empêcher de tomber malade dans un pays aussi malsain que la Cochinchine. Aussi je t'assure que grâce à toi, grâce à vous tous, mes bons amis, grâce aux longues lettres de mon père, de ma belle-sœur, de mes frères, je me crois la plus grande partie de la journée au milieu de vous, et quand je sors de mes rêves il suffit que je pense au plaisir que nous éprouverons tous quand je reviendrai pour que je sois fort contre l'isolement dans lequel je me trouve. Mon caractère ne s'est certes pas amélioré ; je suis toujours aussi méfiant en fait d'amis que par le passé, et tout en étant dans les meilleurs termes avec tous ceux avec lesquels je suis forcé de vivre, néanmoins je me tiens encore assez à l'écart pour leur prouver que j'ai ma petite manière de voir à l'égard de l'amitié et que je suis peu disposé à prostituer une pareille vertu. D'ailleurs, il serait difficile de trouver à ajouter au nombre de mes amis ; il faudrait que les nouveaux venus aient les brillantes qualités de Féraud, Germano, Drujon, Goulin, Chabrier, Roux, Astier, etc..., et on ne rencontre pas de pareils hommes tous les jours. Je m'en tiens donc là et je n'en veux plus de nouveaux ; ceux que j'ai me donnant du reste assez de travail pour répondre à leurs longues et charmantes lettres qui n'ont qu'un tort, c'est de renfermer toujours

trop d'esprit ; je ne pourrai jamais sous ce rapport là leur rendre la monnaie de leur pièce.

Décidément, je suis l'enfant gâté de la Société de la Célébration ! Pour moi on se réunit au « Repos des Voyageurs, » on y fait des célébrations multiples, bien vives et bien senties, on y reçoit un Ambassadeur chinois qui devait avoir une bonne balle en répondant d'ailleurs fort bien aux toasts spirituels du Président. Par exemple, quand j'en suis arrivé à lire l'endroit où l'on me dit que le membre Charles, Ambassadeur chinois, a été pris à la fin du repas de certain malaise qui l'a obligé de se retirer quelques minutes, j'ai pensé immédiatement à Roux et à Rognac, et j'ai même consigné ce souvenir dans le procès-verbal ci-joint, rédigé le 4 Avril, selon les instructions du Président.

J'ai été vivement touché de la motion du Président qui a pour but de provoquer une réunion célébratoire le 1^{er} Mai 1861, dans le but de fêter la S^tPhilippe. C'est vraiment trop d'honneur, trop de tout enfin, pour un Célébrant indigne comme moi. Je ne pourrai jamais élever ma reconnaissance au niveau des bienfaits de mes collègues en Célébration, à qui je devrai assurément la vie quand je rentrerai en France sain et sauf. Le G. A. de l'U. veille sur moi évidemment, et il ne pourrait faire autrement, puisque sans cesse on boit de l'absinthe sur son autel. Je vous donne avis, M. le Président, que je me conformerai en tous points à vos ordres pour ce qui concerne la Célébration du 1^{er} Mai et que d'ici-là je creuserai mon imagination pour trouver un moyen de rendre la cérémonie plus brillante et plus imposante que le 4 Avril, dans le seul but d'avoir à vous adresser un procès-verbal digne de ceux que vous m'envoyez. Il faut que cela soit splendide, dussé-je me mettre en grande tenue pour célébrer. Dame ! Je ne ferais peut-être que mon devoir !

Mais pourquoi faut-il que je cesse les éloges que je donne à la Société en général, pour infliger un blâme sévère à l'un de ses membres en particulier, à l'ex-Secrétaire ! Sérieusement, je commence non pas à être inquiet sur son compte à cause du silence qu'il garde envers moi, car j'ai de ses nouvelles par toi, mon cher Président, mais à être vivement froissé de sa négligence à mon égard. Comment, par le dernier courrier, celui auquel Chabrier et Goulin ont répondu immédiatement, il a reçu de moi une longue lettre remplie de reproches, qu'il a lue même à toute la Société assemblée, et il ne m'a

pas répondu ! Si d'ici au 1^{er} Mai je n'ai pas reçu une lettre de lui, je me promets à la Célébration solennelle de lui infliger une punition éclatante. Je l'exclurai de la Célébration chinoise et voici comment : je tournerai contre le mur son portrait, la tête en bas, afin d'y amener le sang et de le forcer ainsi à rougir de sa conduite indigne. Tu peux l'avertir du châtement qui lui est réservé et que j'aurai soin d'ailleurs de consigner dans mon procès-verbal. Il n'est que trop vrai que je suis très fâché contre Germano, je sais bien qu'il n'a aucune rancune contre moi, mais néanmoins je ne m'attendais pas à une pareille conduite de sa part. Je ne lui ai plus écrit depuis le 22 Décembre dernier et assurément je ne lui écrirai plus jusqu'à ce que j'ai reçu une lettre de lui. En écrivant aujourd'hui à papa et à Gustave j'insère comme dans cette lettre une carte avec mon adresse qu'on devra lui faire parvenir. Il comprendra peut-être ce que cela veut dire quand il recevra trois cartes de moi, car je te prie de lui faire aussi passer celle-ci incluse.

Par contre, je n'ai qu'à remercier bien chaudement tous les autres membres de leur bon souvenir. Charles est véritablement transformé ; il ne laisse pas passer un seul courrier sans m'écrire plusieurs pages, et je suis tout heureux de cela. Drujon ne m'oublie pas non plus dans la patrie des Arabes, et son remarquable procès-verbal me prouve qu'il pense souvent à moi. Il pourrait bien se faire que tu visses arriver Drujon à Aix; transformé en véritable Arabe et récitant des pages entières du Coran ; sa littérature tourne à cela et sa lettre célébra-toire fourmille d'arabesques. C'est un exemple contagieux pour moi qui pourrais bien me changer en Magot ou plutôt compléter ma transformation *Magote*.

Le membre Gustave me dévoile deux faits importants ayant trait à la Célébration qui, s'ils s'accomplissent, ne-feront que donner plus de lustre à une société déjà remarquable sous tant de rapports.

Chaque membre a l'intention, peut-être, même a reçu l'ordre du Président (ça ne m'étonnerait pas) de faire faire son portrait sur carte de visite en nombre suffisant pour pouvoir en donner un exemplaire à tous ses confrères en Célébration. Si ce beau projet s'exécute, s'il est même déjà exécuté, je m'attends à recevoir prochainement une collection de ces portraits, et en leur honneur, le jour même qu'ils arriveront, je me livrerai à une Célébration effrénée. Hélas ! il ne m'est pas donné actuellement d'envoyer à chacun de

vous mon portrait-carte, car les Annamites sont rien moins que photographes et personne ici ne s'occupe de photographie, mais à mon arrivée en France je promets de me conformer à la règle établie. Qui nous empêchera alors d'avoir outre le portrait de chacun le groupe de toute la Société ? Personne assurément; c'est donc entendu.

La seconde affaire est vraiment surprenante ! Il s'est trouvé à Marseille un historiographe des sociétés chantantes, célébrantes, etc..., et le Président de notre illustre a le projet de donner des notes capables de permettre à ce Monsieur de faire l'histoire de notre Société (27). Si ce Marseillais exprime convenablement notre but, notre manière d'agir, je propose qu'on lui donne le titre de membre correspondant. A propos de tout cela je t'annonce que me trouvant possesseur de la plus grande partie des procès-verbaux et autres papiers émanant de la Société, j'ai l'intention prochainement de te demander dans une lettre officielle le titre d'Archiviste de l'illustrissime Société de la Célébration. Si ce titre m'est accordé je rédigerai à la fin de chaque année un procès-verbal rappelant les travaux de l'année écoulée.

Il serait pourtant temps que je te parlasse un peu de moi et de ce qu'on fait autour de moi. Ma dernière lettre longue et plus ou moins intéressante a dû te mettre au courant de la situation à laquelle il n'y a aujourd'hui pas grand'chose de changé. On est devant My-Tho, place forte, à 15.000 de Saigon, plus forte qu'on ne croyait, car voilà près de 15 jours que 1.000 hommes de nos troupes n'avancent pas beaucoup. Les Annamites ont là beaucoup d'artillerie et ils ont rectifié leur tir depuis la prise de Ki-Hoa ; la Frégate, la *Renommée*, le *Monge* ; les canonnières de 1^{re} classe *Avalanche*, *Dragonne*, *Fusée*, quatre chaloupes grises (les Grisettes), sont devant My-Tho et démolissent des forts constamment, mais c'est pire que l'hydre de Lerne, quand un fort est détruit, on en voit un autre derrière encore plus fort ; on a pris ainsi deux ou trois lignes, et toujours on

(27) Ph. Aude fait peut-être allusion à l'étude qui devait se préparer alors et qui parut dans *l'Echo des Bouches-du-Rhône* des 24 Novembre. 1^{er}, 8, 22 Décembre 1861, intitulée : « Un débris du bon vieux temps à Aix, 1849-1854 », par « XXX ci-devant Cadet d'Aix ». On n'y parle pas de la Société de la Célébration.

Escadre des mers de Chine

Le Vice Amiral, Commandant en chef les forces
navales en Chine et l'expédition de Tchinkichine,
après avoir rendu compte à son excellence le Ministre
de la Marine des services importants rendus par les
officiers de santé de l'Escadre et avoir fait en faveur
des plusieurs d'entre eux, des commandes spéciales de
recompenses,

Sur la proposition de M. le Chirurgien principal
chef du service médical,

Accorde en outre un témoignage de satisfaction
aux officiers de santé ci-après désignés, pour le
zèle et le dévouement dont ils ont fait preuve,
en soignant les blessés et les malades intérieurement dans les
ambulances pendant les opérations militaires qui
ont fait tomber en notre pouvoir les lignes de Ki-Hoa
et nous ont rendu maîtres de la province de
Saigon.

Le vice 1^{er} 1^{er}

..... M. Aude, chirurgien de 1^{re} classe

à Saigon le 6 avril 1861

Le Vice Amiral Commandant en chef les forces navales en Chine
et l'expédition de Tchinkichine
Signé Charner.

Pour copie conforme

Le Chirurgien Principal, Chef du service
J. Leurey



rencontre des fortifications nouvelles et plus sérieuses. Nous ne perdons cependant là personne par le fait de la guerre, car nos pièces, supérieures aux leurs, nous permettent de les atteindre tout en nous tenant hors de leur portée. Un seul boulet est tombé sur une de nos petites canonnières, il a coupé le grand mât, blessé mortellement un homme et tué le commandant du *Monge*, qui se trouvait en ce moment à bord de cette canonnière, car il commandait la flottille de siège. On a ici beaucoup regretté M. Bourdais, capitaine de frégate, très aimé de tout le monde. Il était jeune et il avait une fort belle carrière à parcourir.

Aujourd'hui l'Amiral quitte notre frégate et prend passage sur l'*Echo*, aviso à vapeur, pour se rendre à My-Tho afin d'y faire donner une attaque décisive. Du côté de Bien-Hoa on n'avance aussi que fort lentement, et toutes ces affaires si longues et si difficiles à mener à bonne fin nous font atteindre la saison des pluies sans qu'on s'en doute ! J'ai bien peur à présent, nous avons tous grand peur que ce que l'on disait dernièrement ne se réalise pas, c'est-à-dire que nous serons prêts à partir en Juillet. Nous nous voyons collés ici pour longtemps, surtout si après les affaires de Saigon on a la folie d'entreprendre une expédition contre Hué et Tourane. On prétend que l'Empereur va envoyer ici 20.000 hommes avec le Maréchal Canrobert ; si cela est, Hué sera le tombeau de plusieurs milliers de Français, car c'est peut-être l'endroit le plus malsain de la Cochinchine, et ce n'est pas peu dire.

A Saigon, en ce moment ci, l'état sanitaire se maintient assez bon, mais il paraît qu'à My-Tho le corps expéditionnaire est rudement touché par le choléra. Nous avons à bord une masse de fièvres intermittentes, mais elles sont toutes simples et ne revêtent que fort rarement la forme pernicieuse. Pour moi, je suis toujours aussi solide que le Pont-Neuf et je ne suis jamais malade : je mange bien, je dors bien, je célèbre pas mal, et je suis persuadé que le G. A. de l'U. veille sur moi. J'ai pleine confiance en lui.

Par le prochain courrier j'écirai à Chabrier, à Goulin, en réponse à leurs aimables lettres ; j'écirai aussi à Drujon en te priant de lui faire passer ma lettre, car tu sauras mieux que moi où il est au moment où ma missive arrivera en France. Je n'oublierai pas Charles et je lui ménage une sacrée épître qui lui fera bien voir que je pense souvent à lui. Donne-moi l'adresse d'Evariste à Paris, et celle de Henri Roux, s'il est aussi à Paris.

Pour le moment je te charge d'embrasser tous les célébrants en mon nom, *sauf Germano*, de t'embrasser toi-même un million de fois.

Ton ami,

PH. AUDE.

P . S . - Je n'ai pas envoyé à Astier des dessins chinois que je vous ai envoyés à tous. Remets-lui ceux qui sont ici, en mon nom (28).

* *

On lit dans la partie non officielle du *Moniteur*.

Le Ministre de la Marine et des Colonies avait été informé par M. le Vice-Amiral Charner, Commandant en chef de nos forces navales dans les mers de Chine, qu'une expédition préparée par ses soins était dirigée sur My-Tho pour s'emparer de vive force de cette place importante.

Une lettre de cet officier général, datée du 14 Avril, annonce que nous venons d'occuper cette ville.

Des reconnaissances avaient été préalablement faites par les canaux et les arroyos qui sillonnent le pays, en même temps qu'une force navale était dirigée à l'entrée du fleuve de Cambodge, que l'Amiral savait barrée par de nombreuses estacades. Du 10 au 13 Avril, les troupes de terre, sous la direction du Capitaine de vaisseau Du Quilio, ont marché sur la ville, et une division de canonnières, sous le commandement du Contre-Amiral Page, a franchi la barre du fleuve et brisé les obstacles qui l'obstruaient.

C'est ainsi que des deux côtés on a pu parvenir jusqu'à la ville de My-Tho, dont on s'est emparé.

(28) Un passage de cette lettre du 12 Avril 1861 a été reproduit dans le *Mémorial d'Aix*, N° du Dimanche 26 Mai 1861, page 1, colonne 2, depuis : « L'expédition française est à My-Thau... », jusqu'à : « Le choléra règne à My-Thau, et les fièvres intermittentes tiennent beaucoup d'hommes à l'hôpital, mais en général ne sont pas dangereuses ». Comme on le voit, celui qui a transmis la lettre au journaliste, ou le journaliste lui-même, s'est donné beaucoup de liberté pour arranger le texte de Ph. Aude. Mais peut-être aussi le journal reproduit une autre lettre de Ph. Aude écrite le même jour mais dans des termes un peu différents. - Dans le *Mémorial*, le texte de Ph. Aude est précédé de ces mots : «Nouvelles de Cochinchine. Une lettre écrite par un de nos compatriotes et amis, qui nous est arrivée hier nous donne les nouvelles suivantes de l'expédition de Cochinchine. Saigon, 12 Avril 1861, etc...»

Dans un des engagements qui ont eu lieu, le Capitaine de frégate Bourdais, commandant en second l'expédition, a été mortellement atteint d'un biscayen qui est venu le frapper en pleine poitrine sur une canonnière qu'il montait. Il n'y a pas eu d'autres pertes à déplorer, et l'état sanitaire du corps expéditionnaire est excellent.

(Le *Mémorial d'Aix*, numéro du Dimanche 2 Juin 1861, page 1, col. 1, 2).



Le *Moniteur* vient de publier un rapport de l'Amiral Charner, commandant l'expédition de Cochinchine, sur la prise de My-Tho. Aux détails que ce document contient, il convient de joindre les suivants, que nous trouvons dans le journal spécial le *Moniteur de l'Armée*. Cette dernière feuille nous apprend que la prise de My-Tho a eu des conséquences très heureuses ; elle a décidé les populations de cette province à faire leur soumission à la France.

My-Tho est une place très importante par sa situation et par le développement de ses ouvrages de défense qui sont en bon état. On a trouvé, sur ses chantiers, un assez grand nombre de bâtiments en construction, parmi lesquels on compte six jonques de guerre de premier rang entièrement terminées. Elles ont été mises à l'eau le 24, avec un plein succès ; elles devaient être remorquées par les canonnières jusqu'à Saigon, où elles seront terminées et armées. Ces jonques feront partie de la marine locale de notre colonie de la Cochinchine. On avait l'intention de leur donner des équipages composés, en partie, de matelots annamites.

L'Amiral Commandant en chef met le plus grand soin à faire explorer le pays et à recueillir des renseignements sur sa géographie et sur sa météorologie. Une expédition organisée par lui a remonté le fleuve de Saigon jusqu'à environ 200 kilomètres de son embouchure.

On préparait, aux dernières dates, une expédition pour remonter le Méï-con et pour remonter (*sic*) la ville de Colompé, située à environ 80 kilomètres au-dessus de My-Tho. Cette opération ne rencontrera aucun obstacle, car le Mandarin gouverneur de Colompé a envoyé son fils à Saigon pour faire sa soumission et engager les Français à venir le visiter.

(Le *Mémorial d'Aix*, numéro du Dimanche 23 Juin 1861, page 1, col. 4).



My-Tho, 21 Avril 1861.

Le Ministre de la Marine et des Colonies a reçu le rapport suivant du Vice-Amiral commandant en chef des forces françaises en Cochinchine :

J'ai eu l'honneur de vous informer à la hâte, par le dernier courrier, de la prise de My-Tho, dont j'apprenais la nouvelle à quatre lieues de cette place, au moment où je m'y rendais en personne pour diriger les opérations, accompagné du Général de Vassoigne et de plusieurs officiers.

Dès la mi-Mars, après avoir battu l'ennemi à Ki-Hoa et l'avoir expulsé de la province de Saigon, j'avais fait faire une reconnaissance des approches de My-Tho par la route de terre ; mais cette route, passant dans des terrains marécageux et coupée par de nombreux cours d'eau, présentait de grands obstacles à la marche des troupes et principalement de l'artillerie. Il fallait compter au moins sur vingt-cinq jours pour arriver sous les murs de My-Tho.

Je me décidai, en conséquence, à rechercher les moyens d'attaquer cette place par un petit cours d'eau (l'Arroyo-rach-nun-ngu, profond d'environ cinq pieds à marée haute) très fréquenté par les barques du pays, et qui débouche à 3 ou 400 mètres de la citadelle de My-Tho. Il était utile, en effet, de s'assurer si, avec des canonnières et des chaloupes soutenues par un corps de débarquement, on pouvait, dans l'arroyo, y renverser pas à pas les obstacles que l'ennemi y avait accumulés, et enfin venir attaquer My-Tho, du côté de la terre, pendant qu'en opérant par mer, une division de canonnières aurait foudroyé cette place du côté du fleuve du Cambodge qui la baigne au Sud. Je chargeai donc le Capitaine de frégate Bourdais, commandant l'avis à vapeur le *Monge*, des opérations à entreprendre par l'Arroyo, en mettant sous ses ordres la canonnière la *Mitraille* et celles en fer n^{os} 18 et 31, commandées par les Lieutenants de vaisseau Duval, Peyron et Mauduit. Ces bâtiments devaient recevoir à bord deux compagnies de débarquement de la marine et un détachement de trente soldats espagnols que j'expédiai de Saigon le 27 Mars pour cette destination.

Dès que ces forces l'eurent rallié, le Commandant Bourdais se mit énergiquement à l'œuvre et fit en quelques jours des progrès marqués, combattant pied à pied l'ennemi, rompant ses barrages et emportant ses retranchements de vive force.

Il était facile de prévoir qu'en battant en retraite sur My-Tho, où se trouvaient rassemblées leurs principales forces, les Annamites nous opposeraient une résistance de plus en plus vive. Aussi, à la nouvelle de nos premiers succès, je m'empressai, dès le 4 Avril, d'expédier de Saigon des renforts s'élevant à environ 500 hommes, commandés par le Capitaine de vaisseau Du Quilio. Cet officier supérieur, en arrivant sur les lieux des opérations, devait en prendre le commandement général, ayant auprès de lui, comme Chef d'état-major, le Commandant du génie Allizé de Matignicourt, officier du plus grand mérite.

Le 6 Avril, le Capitaine de vaisseau Du Quilio prenait possession de son commandement. Déjà la moitié de la distance de Saigon à My-Tho avait été franchie, trois forts avaient été pris sur l'ennemi, et on détruisait le septième barrage.

Je n'entrerai pas dans les détails de cette hardie expédition ; Votre Excellence les trouvera exposés, de la manière la plus complète, dans les rapports du Commandant Du Quilio et du Commandant Allizé, que je joins à cette dépêche. Je me bornerai à relater que le 10 Avril, après avoir enlevé plusieurs nouveaux forts, s'être frayé un passage à travers les obstacles inextricables d'estacades, de jonques coulées, d'arbres déracinées, l'expédition, assaillie fréquemment par l'armée ennemie et ses brûlots, était parvenue à quelques centaines de mètres d'un fort considérable situé seulement à six kilomètres de la citadelle. C'est au moment où l'on découvrait ce fort, en tournant un coude brusque, que la canonnière n° 18, suivie par les canonnières n° 31, 22 et 16, reçut trois boulets simultanément, qui portèrent tous. Le premier frappa en pleine poitrine le Commandant Bourdais et le tua sur le coup ; le second traversa le grand mât et blessa un homme ; le troisième atteignit aussi le bord, mais sans blesser personne. Alors le Capitaine Peyron (de la canonnière n° 18) faisant preuve de la plus grande énergie, après avoir pris le commandement des canonnières confiées au brave Commandant Bourdais depuis l'arrivée des renforts, canonna vigoureusement le fort et le fit évacuer par l'ennemi. Les troupes de débarquement en prirent immédiatement possession.

Le lendemain, 11, les derniers devoirs furent rendus par tous les corps au Commandant Bourdais, et ses restes inhumés dans le fort d'où était parti le coup meurtrier. A la demande unanime de ses compagnons d'armes, et pour perpétuer sa mémoire, ce fort a pris le nom de fort Bourdais.

Dans la soirée du même jour, une reconnaissance poussa jusqu'à 200 mètres de la citadelle et fut vivement canonnée.

Le 12, l'expédition était arrivée à son but : augmentée des renforts successifs que j'avais envoyés à [sans doute : de] Saigon, elle présentait une force de 8 à 900 combattants, et son artillerie, indépendamment de celle des chaloupes et canots armés en guerre, se composait alors de deux pièces de 12 rayées, de deux autres de 4 rayées, de 8 obusiers de montagne et de 6 mortiers. Les avant-postes furent établis à 1.200 mètres de la place.

Le 13, le corps expéditionnaire se porta en avant, et, arrivé près de la citadelle, il y vit flotter le pavillon tricolore. C'était la division de l'Amiral Page qui, trouvant cette place complètement abandonnée, l'avait déjà occupée.

Je dois maintenant, M. le Ministre, faire connaître à Votre Excellence les opérations de cet officier général.

Pendant le mois de Mars et les premiers jours d'Avril, j'avais, à trois reprises successives, expédié des avisos, avec l'Ingénieur Manen, pour reconnaître les passes des branches du fleuve du Cambodge ainsi que les estacades et les forts que l'ennemi avait établis pour les défendre, mon intention ayant toujours été de mener de front une attaque par le fleuve, et

celle entreprise, soit par la route de terre, soit par l'Arroyo, moyens qui devaient me conduire au but, d'après les considérations déjà exposées.

Ce n'est que le 8 Avril que je fus complètement fixé sur la navigation du fleuve du Cambodge et sur les défenses ennemies. Je savais, à cette même date, que le corps expéditionnaire arrivant par l'Arroyo ne tarderait pas à déboucher sur My-Tho. Le moment était donc venu de faire coïncider une attaque par mer avec celle que le Commandant Du Quilio conduisait du côté de la terre avec la plus grande vigueur.

En conséquence je donnai immédiatement l'ordre au Contre-Amiral Page (alors mouillé devant le barrage de Bien-Hoa) de prendre le commandement d'une division composée des canonnières la *Fusée*, le *Lily* et le *Shamrocke*, de se porter à l'embouchure du fleuve du Cambodge, où la *Dragonne*, expédiée en avant-garde, se rangerait sous ses ordres, puis de remonter le fleuve par le bras du Sud qui était le moins fortement défendu, et de venir attaquer My-Tho par mer, tandis que le corps expéditionnaire du Commandant Du Quilio, avançant par l'Arroyo, devait l'attaquer par terre.

Voici, au surplus, le résumé des opérations du Contre-Amiral Page :

Le 10 Avril, à 10 heures du matin, cet officier général part sur la *Fusée*, Capitaine Bailly, accompagné du *Lily* et du *Shamrocke*, commandés par les Lieutenants de vaisseau Franquet et Rieunier, traverse les bancs du Cambodge le lendemain, jette l'ancre à deux heures de l'après-midi à deux encâblures du premier barrage, et trouve sur ce point la canonnière la *Dragonne*, Capitaine Galley, expédiée en avant.

Pendant la nuit, sous le feu des forts, nos matelots à force de bras avec les calornes et des haches font une trouée dans le barrage; une passe étant ainsi pratiquée à travers l'estacade, le lendemain matin, la division remonte le fleuve. A l'extrémité de l'île qui divise le fleuve en deux bras, elle est arrêtée quelque temps par un second barrage flanqué de forts armés de quinze à dix-huit pièces. Heureusement ce barrage, formé seulement de pieux verticaux, livre bientôt passage aux navires, et, à une heure et demie de l'après-midi, la division navale, malgré le feu des ouvrages fortifiés qui défendent le passage, continue sa route et vient mouiller à 200 mètres devant la face Sud de la citadelle de My-Tho.

Cette citadelle avait été évacuée par les Annamites trois heures environ avant l'arrivée de nos bâtiments, elle est sur-le-champ occupé par un détachement de marins commandé par le Lieutenant de vaisseau Desaux et fourni par la division navale. Ce détachement est relevé le lendemain par le corps expéditionnaire.

Lorsqu'on examine la citadelle de My-Tho, dont le tracé est évidemment européen, que l'on voit ses larges fossés remplis d'eau et entourés de marécages sur plusieurs points, le relief et l'épaisseur des parapets, et son armement de pièces de gros calibre, on peut seulement avoir une idée de

l'importance de cette place, et je m'applaudis d'avoir employé tous les moyens dont je pouvais disposer pour la réduire.

L'heureuse coïncidence, prévue d'ailleurs jusqu'à un certain point, qui a fait qu'une reconnaissance du corps expéditionnaire du Commandant Du Quilio arrivait le 11 au soir à 200 mètres des portes de la citadelle, en même temps que les feux de l'Amiral Page paraissaient sur le Cambodge, les troupes qui s'étaient montrées en face de My-Tho, dans la reconnaissance du 10, la marche progressive des canonnières en fer détruisant sur l'Arroyo les forts et estacades à mesure qu'elles s'avançaient, toutes ces circonstances réunies ont dû produire le plus grand découragement chez l'ennemi et le décider à fuir et à évacuer la citadelle sans oser affronter le double choc qui le menaçait.

Les mandarins, en se retirant, ont fait incendier d'immenses magasins de riz et quelques édifices. Le feu cependant n'a pas tout détruit, et j'espère pouvoir arracher à l'incendie une partie de cet approvisionnement.

Dès le lendemain de mon arrivée à My-Tho (15 Avril), j'ai expédié le Contre-Amiral Page avec plusieurs canonnières et avisos pour détruire le barrage de la passe du Nord où le chenal offre plus de profondeur d'eau que celle du Sud. La destruction de ces barrages a nécessité un travail opiniâtre et soutenu de la part de nos marins. Aujourd'hui la passe est ouverte et donne passage à nos navires.

L'expédition de l'Arroyo, commencée la première, a demandé des efforts dont il est presque impossible de se faire idée, pendant une période de quinze jours, pour surmonter les difficultés et les obstacles qu'elle trouvait à chaque pas et refouler les ennemis nombreux qui l'assaillaient de toute part. Le brave Commandant Bourdais, mort glorieusement dans le cours de l'expédition, a commencé cette œuvre ardue ; le Capitaine de vaisseau Du Quilio, vigoureusement secondé par son chef d'état-major, le Commandant du Génie Allizé de Matignicourt, l'a menée à bonne fin avec une habileté et une énergie au-dessus de tout éloge.

Quant à l'expédition par mer commandée par le Contre-Amiral Page, elle a forcé dans l'espace de deux jours les passes du Cambodge, défendues par une nombreuse artillerie et plusieurs fortes estacades, et a pris la première possession de My-Tho. Pour atteindre cet important résultat, l'Amiral Page a déployé la résolution la plus énergique et fait preuve du dévouement le plus éclairé et le plus soutenu.

Veuillez agréer, etc.....

Le Vice-Amiral Commandant en chef,
CHARNER.

(Le Moniteur universel, numéro du 16 Juin 1891, page 1, col. 3,4,5).



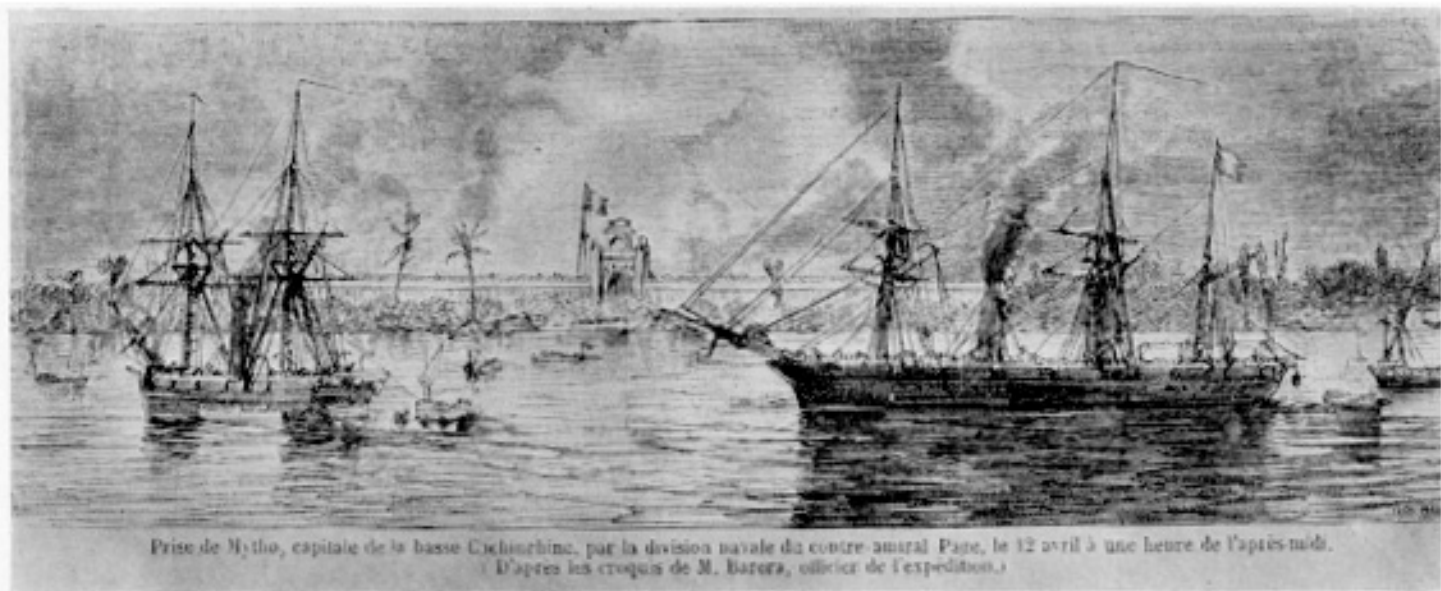
Rivière de Saigon, à bord de la Frégate
Impératrice Eugénie, 30 Avril 1861.

MON CHER AMI,

Je n'avais nullement l'intention de t'écrire cette fois-ci, car je n'ai absolument rien de nouveau à t'apprendre depuis ma dernière lettre, mais comme aujourd'hui est la veille de demain, je tiens à te faire savoir que je n'ai pas oublié l'ordre que tu m'as envoyé il y a un mois, de procéder le 1^{er} Mai à une Célébration solennelle afin de fêter la S^t Philippe. Le courrier part cet après-midi, ce sera donc par le prochain que tu recevras mon procès-verbal de Célébration. Puisse-t-il être à la hauteur de tous ceux que rédige la plume élégante et spirituelle de notre vénéré Président !

Par le courrier arrivé le 23 du courant je n'ai reçu aucune lettre de toi, mais je ne m'en fâche pas, mon bon ami, car tu m'as toujours prouvé que tu saisisais la moindre occasion de m'écrire de longues lettres, tu ne m'oublies tellement pas que quand même un courrier ne m'apporte aucune lettre de toi, il a néanmoins toujours quelque chose émanant de toi ; ainsi cette fois-ci il m'est arrivé deux numéros du *Mémorial*; le bateau sombrerait assurément s'il savait qu'il ne renferme pas dans ses flancs un mot écrit par la main de l'illustre Amiral de l'étang de Berre. Je suis sûr aussi qu'il coulerait à fond s'il savait contenir une lettre de Germano ! Heureusement que chacun de vous a pris ses précautions à cet égard là, que toi tu m'écris toujours et Germano jamais, de sorte que le Packet arrive toujours sain et sauf à Saigon. Aujourd'hui j'écris à mon père, à Alphonse et à toi ; chacune de ces lettres renferme une carte avec mon adresse pour Germano et je suis bien décidé, dussé-je épuiser ma provision de cartes et m'en faire envoyer d'autres de France; à ne pas laisser échapper une occasion de lui faire parvenir ce petit memento. Qu'il sache bien aussi que depuis le 22 Décembre je ne lui ai plus écrit et que je ne lui écrirai que lorsque j'aurai reçu de ses nouvelles par lui-même. Il y aura un an le 15 Juin prochain qu'il ne m'a plus écrit.

Ma santé se maintient toujours excellente et en général en ce moment-ci on se porte bien à Saigon, mais il n'en a pas été de



Prise de Mytho, capitale de la basse Cochinchine, par la division navale du contre-amiral Page, le 12 avril à une heure de l'après-midi.
(D'après les croquis de M. Barera, officier de l'expédition.)

Planche X. — Les navires français devant la citadelle de Mi -Tho.
(Gravure extraite du Monde illustré, 1861, 1er semestre, p. 388).

même dans le courant du mois à My-Tho où se trouvaient 1.200 hommes de troupes ; on a pris My-Tho en ne perdant qu'un capitaine de frégate par le fait de la guerre, mais par le fait du choléra, en quelques jours on a perdu 132 hommes ! Il paraît que l'état sanitaire s'améliore depuis quelques jours.

Que va-t-on faire à présent? Les uns disent qu'on va marcher sur Bien-Hoa, dernière position forte de la province de Saigon, d'autres prétendent qu'on va aller à Hué afin de forcer l'Empereur annamite à traiter. Dieu veuille que cette dernière supposition soit fausse, car si elle se réalise, nous ne retournons pas de sitôt en France, en supposant que le climat meurtrier de Tourane ne nous tue pas tous. Lors de la dernière expédition à Tourane faite par l'ancienne station, la station Rigault de Genouilly, on avait donné à Tourane le nom de Cimetière Français, et on n'avait pas tort, car en quelques mois on y perdit plus de 600 hommes morts des maladies inhérentes au climat. On fut même obligé d'abandonner l'expédition.

Enfin, écrivez-moi souvent ; de mon côté je ne laisserai partir aucun courrier sans vous donner de mes nouvelles, et de cette façon le temps passera plus vite pour moi et j'arriverai un jour à Aix sans me douter que j'aurai fait une absence si longue.

Je termine ma lettre car je suis pressé par le temps ; c'est un petit bonjour seulement que j'ai voulu te dire. Je te charge d'embrasser pour moi tous les célébrants.

Ton ami,
PH. AUDE.

* * *

Saigon, le 12 Juin 1861, à bord de *l'Impératrice Eugénie*.

MON CHER AMI,

J'ai reçu le 4 Juin ta lettre datée du 26 Avril dernier et comme toujours je te rends mille grâces de la persistance que tu mets à ne pas m'oublier et à sacrifier ton temps dans le but de me faire passer plus vite les longs mois qui me séparent du moment où je rentrerai

en France. Ta lettre contenait un morceau de romarin cueilli probablement au Pilon du Roi, car tu m'annonces que dernièrement tu as servi de guide à une colonne composée presque entièrement de nouveaux célébrants. Je t'avoue que je n'ai pas trop approuvé le fait d'avoir initié aux douceurs et aux beautés de la Célébration un Anglais et un Américain, un Anglais surtout ! J'aurais presque autant aimé que tu eusses fait venir un Marseillais. Crois-moi, tous ces gens là font mal dans un paysage aussi beau, aussi sévère que l'est celui de Notre-Dame des Anges. Je t'aurais fort loué si tu avais profité de l'escarpement des lieux pour ravir un citoyen à la perfide Albion et un ennemi à la France. Cependant n'entâchons pas d'un crime ces lieux innocents, afin que lorsque nous y retournerons tu n'aies pas à rougir et que tu ne sois pas exposé à voir tomber sur ton immense tête ce superbe rocher qu'un pâtre seul a pu gravir dit-on. Le brin de romarin a été classé suivant sa date d'arrivée et il est allé rejoindre ses confrères arrivés précédemment, de sorte que si un jour ma collection de souvenirs, qui vaut pour moi plus que celle du Louvre, tombait entre des mains étrangères, on pourrait supposer que j'ai voulu faire un herbier et que j'ai eu la passion de n'y faire entrer que du romarin. On dira ce qu'on voudra, et je n'en continuerai pas moins à garder précieusement tous les morceaux de bois que tu voudras bien m'envoyer. De mon côté j'insérerais bien dans mes lettres des végétaux de Saïgon, mais à quoi bon franchement ? Ils ne te diraient rien et ne te rappelleraient aucun souvenir agréable. Je m'abstiens donc et je me borne cette fois à t'envoyer une peinture japonaise sur une toile quelconque. Ne fais pas attention à la légèreté du sujet ; je n'avais pas le choix et les sujets religieux sont fort rares au Japon. Si je t'expédie cette horreur là c'est pour te donner à toi et à Drujon une idée des peintures japonaises. Celle que tu reçois aujourd'hui vient en ligne directe d'Yeddo, la capitale ; j'en ai quelques autres sur papier, mais il me serait difficile de les expédier ; Drujon les verra et les aura lors de mon retour en France.

J'attends par tous les courriers la collection complète des photographies des divers membres de la Célébration, ta vénérable image m'est seule arrivée et déjà elle a pris place au centre de l'endroit que je réserve pour ma collection célébratoire. Autour de tes larges épaules se grouperont tous tes enfants ; Goulin, le Jupiter n°2 ; Charles, qui dit-on a pris à présent la lune à tic ; Gustave, le Mât Rodeur ;

Chabrier l'illustre (29) ; Drujon l'Arabe, moins son coursier, tous enfin. Je voudrais bien pouvoir aussi t'envoyer mon portrait-carte, mais les Annamites ne connaissent pas encore la photographie et les Français qui pourraient s'en occuper ont tous leurs appareils à fond de cale et ne les en sortiront jamais dans un pays où la moindre occupation est la source d'une grande fatigue. Le climat exerce sûrement son influence fâcheuse autant sur l'esprit que sur le corps, et ce qui me le prouve c'est la faiblesse de tous les écrits qui ont été faits sur la Cochinchine ; ils sont tous languissants et on voit bien quand on les lit que l'individu qui a écrit a sué sang et eau pour accoupler deux idées. D'ailleurs tu dois t'apercevoir de cela par tous les courriers, car le plaisir que j'éprouve en t'écrivant n'est même pas assez puissant pour faire sortir mon esprit de sa torpeur. Juge donc du reste par cela ! Oui, mon cher ami, c'est b.... dur,

(29) En donnant, le 12 Juin 1861, à Chabrier le qualificatif « d'illustre », Ph. Aude fait sans doute allusion à deux récompenses que son ami venait de recevoir, pour ses travaux scientifiques, et qu'il avait vu mentionner l'une dans un des courriers de l'année précédente, l'autre sans aucun doute dans un des derniers courriers reçus et lus avec l'avidité que l'on sait.

« M. Achille Chabrier, docteur en médecine, chirurgien chef interne à l'hôpital d'Aix, a obtenu la médaille d'or décernée par la société médicale de la Moselle, à l'auteur du meilleur mémoire sur cette question : *Des accidents graves qui surviennent dans le cours des rougeoles et des scarlatines*. La société a de plus accordé à M. Chabrier le titre de membre correspondant, et a décidé que son mémoire serait imprimé dans le compte-rendu de ses travaux.

« Cette flatteuse distinction honore M. Chabrier, qui, tout jeune encore, est arrivé, à la suite d'un concours remarquable, à l'emploi de chirurgien chef interne de nos hospices. Les connaissances théoriques et pratiques de ce docteur, ses études constantes, son aptitude et son habileté lui font présager un brillant avenir médical ». (*Le Mémorial d'Aix*, Dimanche 3 Juin 1860, page 2, col. 2).

« L'Institut médical de Valence (Espagne) avait mis au concours en 1860 la question suivante : *Peut-on prévenir l'injection purulente consécutive aux accouchements, aux grandes opérations et aux foyers purulents ?* Monsieur Achille Chabrier, docteur en médecine, chef interne de l'hôpital de notre ville, a concouru et son mémoire a été couronné. L'Institut de Valence vient de lui accorder le titre de *membre de mérite* et une médaille d'or.

« Nous nous empressons de signaler ce nouveau succès de M. Chabrier, dont la modestie égale le talent, et nous nous faisons un plaisir d'ajouter que ce jeune docteur a déjà obtenu, dans différents concours, 5 médailles, dont 2 en or et 3 en argent. » (*Le Mémorial d'Aix*, N° du Dimanche 17 Mars 1861, page 3, col. 1).

une campagne en Cochinchine ! Et dire pourtant que nous ne savons pas quand nous sortirons de cet affreux pays ! Par le dernier courrier nous avons reçu la nouvelle de l'arrivée en France de nos lettres qui annonçaient les victoires remportées les 24 et 25 Février en Cochinchine ; le *Moniteur* donnait quelques rares récompenses (30); il reproduisait le rapport de l'amiral Charner, mais il ne disait pas un mot de notre avenir et ne laissait en rien supposer quelles seraient les décisions prises à notre égard par l'Empereur. Mon père me disait que tu avais lu dans le *Messager du Midi* qu'on allait probablement rappeler l'expédition. Dieu le fasse ! Nous attendons avec une fébrile impatience les prochains courriers parce que nous espérons qu'ils diront quelque chose. Si on décide l'expédition d'Hué nous sommes encore ici pour dix-huit mois ou deux ans, parce qu'il faudra qu'on envoie de France un nouveau corps expéditionnaire, qu'il faudra lui donner le temps d'arriver et qu'ensuite ce n'est qu'au mois de Mai qu'on peut entreprendre les opérations ; or, le mois de Mai 1861 étant passé, ce sera seulement en 1862 que nous pourrons nous mettre en campagne. Devant de pareilles longueurs nous espérons bien que le gouvernement reculera, surtout s'il met dans la balance les immenses sacrifices en hommes et en argent que lui coûterait encore cette guerre et les maigres bénéfices que nous en retirerions. Pour quiconque a vu la

(30) Une des récompenses qui dut faire plaisir à Ph. Aude fut certainement celle qui fut attribuée à un de ses compatriotes. Voici comment le *Mémorial d'Aix* annonçait la chose :

« Par décret impérial, en date du 22 Avril dernier (1861), M. Pazier (Clément Paulin), d'Aix, matelot-clairon à bord de la frégate à vapeur *l'Impératrice Eugénie*, a été nommé chevalier de la Légion d'Honneur, en récompense de sa conduite courageuse aux attaques des lignes de Ki-Hoa (Cochinchine), où il a été blessé, dans les journées des 24 et 25 Février 1861. Notre jeune compatriote, au dire d'une correspondance particulière, aurait sonné la charge pendant que quelques-uns de nos soldats battaient en retraite, et, par son initiative et son exemple à monter l'un des premiers à l'assaut, aurait déterminé la prise d'un ouvrage important.

« M. Pazier est fils d'un meunier de notre ville qui habite actuellement la commune de Mimet ».

(Le *Mémorial d'Aix*, N° du Dimanche 26 Mai 1861, page 2. col. 1). - Il pourrait se faire que l'auteur de la « correspondance particulière » ici signalée fût Philippe Aude. Mais c'est douteux, car toutes les correspondances de Ph. Aude reproduites par le *Mémorial* sont attribuées non à « une correspondance particulière », mais à « un de nos compatriotes et amis ».

Cochinchine il est évident qu'elle ne servira jamais qu'à nous enterrer et que les négociants reculeront toujours à fonder des établissements sérieux dans le pays. Il y aura quelques échappés de galère qui viendront vendre de l'absinthe aux troupiers en garnison, et ce sera là tout (31) ! Pour mon compte, si je vois que ma superbe frégate est destinée à pourrir encore un an ou deux au mouillage de Saigon, puisque je serai condamné à rester, je préférerai demander mon débarquement et me faire envoyer dans l'Eden de la Chine, Macao, où se trouve un de nos établissements hospitaliers ; là je jouirai de tous les avantages attachés aux postes à terre et je vivrai dans un climat enchanté que le Camoëns avait choisi pour sa retraite. La vie du bord devient à la fin insupportable et il y a à présent deux ans que je suis embarqué ; j'en ai par dessus la tête. Mais si au contraire *l'Impératrice* doit rentrer dans deux ou trois mois, je te promets bien que je ne la lâcherai pas et qu'elle me ramènera en France, le seul pays où l'on sache vivre.

J'ai reçu tous les journaux que tu m'as envoyé dernièrement et j'ai lu dans l'un d'eux l'extrait d'une de mes lettres écrite de Cho-Quan, extrait qui avait failli amener un conflit entre toi et Charles ; tu m'as rassuré en me disant que Charles avait laissé sa mauvaise

(31) Dans une Correspondance relative à la prise des forts de Ki-Hoa, signée F. Roux, et publiée dans *l'Illustration* du 25 Mai 1861 (vol. XXXVII, p. 328-330), on peut lire : « Les avis sont bien partagés quant à l'importance de la Cochinchine, ou plutôt de la province de Saigon, terre désormais française ». On voit donc que Ph. Aude n'était pas le seul à n'avoir pas une bonne opinion de notre nouvelle colonie.

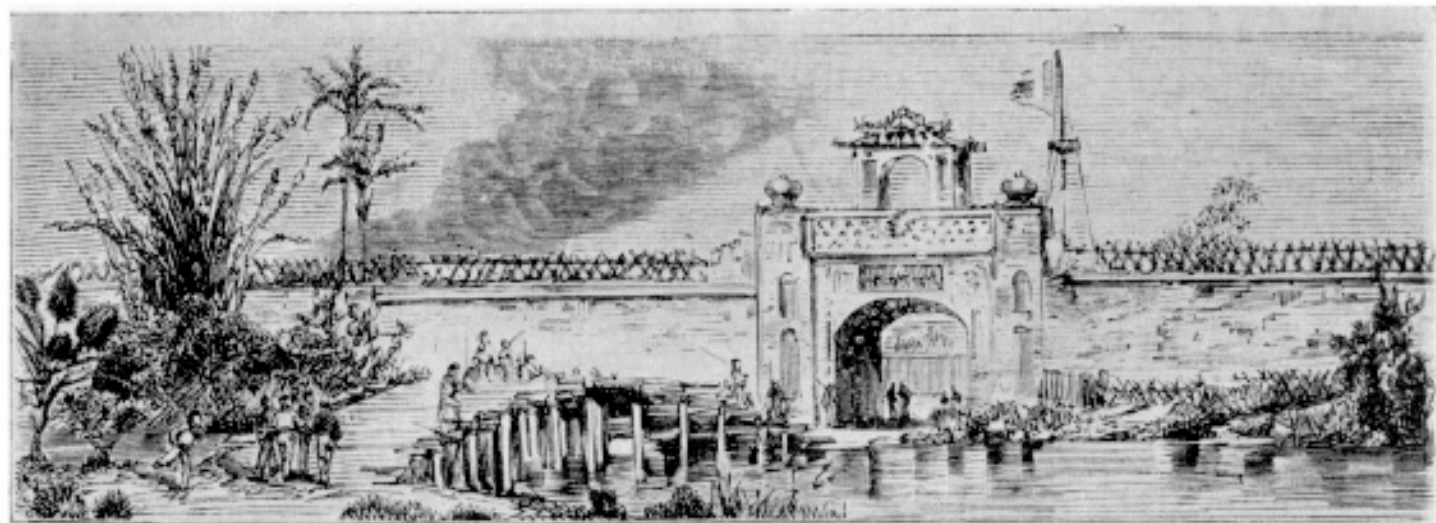
Voici, sur l'avenir du pays nouvellement conquis, une note moins pessimiste, donnée par un des officiers qui participèrent à la prise de Saigon : « Saigon offre d'ailleurs d'immenses avantages commerciaux ; sous ce rapport, c'est le point le plus important de la Cochinchine... Le pays est plat, le riz abondant, beaucoup plus beau que celui de Siam. J'ai vu de fort joli sucre.. Les bois de teinture abondent, la cire est magnifique, et, quant à la cannelle, elle m'a paru d'une qualité bien supérieure à celle de la Chine et du reste de la Cochinchine. Je ne doute pas, en un mot, qu'avec un peu de persévérance et d'esprit de suite, nous ne fassions de ce port privilégié, l'un des plus beaux établissements du monde. . . Soyez certain que le *joyau de l'Annam*, comme on appelle ici Saigon et sa province, doué comme il l'est par le sol, le climat et les eaux, pourrait être appelé à un grand avenir sous la domination française.. » (Extrait d'un article intitulé : *La Cochinchine en 1859. Notes extraites d'une correspondance inédite*. Signé : X ; dans *Le Tour du Monde*, 1860, 1^{er} semestre, pp. 54, 55).

humeur au fond d'un verre de Célébration (32). Je désire ardemment qu'il se calme de la même façon à mon endroit, car je lui promets depuis bien longtemps une lettre et je n'ai pas encore eu le courage de la lui écrire. Mais je pense qu'il considère comme siennes les lettres que je t'écris, celles que j'adresse à moi père, à Alphonse ou à sa femme. Je ne suis certes pas paresseux sous ce rapport là, car par chaque courrier j'expédie toujours une quarantaine de pages d'écriture, et je t'assure que tenir la plume ici c'est dur !

L'état sanitaire n'est dans ce moment-ci pas trop mauvais ; nous avons énormément de fièvres intermittentes, mais elles revêtent rarement le caractère pernicieux. Sur 430 hommes dont se compose à présent notre équipage, nous avons 60 hommes à l'hôpital du bord, ne faisant aucun service et prenant tous de la quinine ; outre ces 60 il y a encore 45 individus qui viennent tous les jours à l'hôpital avaler du sulfate de quinine. J'ai calculé que dans le courant de Mai nous avons consommé à bord 1.500 grammes de sulfate de quinine, ce qui représente en numéraire une valeur de 3.000 francs. Je suis sûr que tous les Pharmaciens d'Aix réunis n'en vendent pas autant dans deux ans. Il est vrai que nous donnons ici des doses qui effrayeraient tous les praticiens de France, 1 gr. 50, 2 grammes et, dans certains cas, 3 grammes dans un jour ! Pour moi j'en donne beaucoup et je t'assure que j'en prends peu ; c'est seulement par ouï dire que je sais que le sulfate de quinine est amer, et j'espère bien n'avoir jamais à le goûter. Ma santé ne s'est altérée en rien, et je crois que j'échapperai à l'anémie presque inévitable qui frappe tous ceux qui ont vécu un certain temps dans les pays tropicaux. Je t'avoue qu'une pareille disposition m'inquiète quelquefois, car je voudrais bien arriver en France avec le teint tant soit peu défait, pour voler un congé de convalescence de trois mois au Conseil de Santé. Je crains bien qu'en me voyant ces messieurs ne disent : Voilà un gaillard qui n'a besoin que de huit jours de permission. Heureusement que je compte un peu sur ma providence à Toulon, M. Roux, et j'espère l'amener à me faire avoir ce congé si désiré. Mais j'en parle là tout à mon aise, comme si le moment était venu déjà ! Quelles grandes Célébrations nous ferons !! !!

Donne-moi, bon Président, des nouvelles de ta faible santé d'abord puis de celle de tous nos chers confrères Drujon, Germano, Charles,

(32) Voir, au sujet de cet extrait d'une lettre de Ph. Aude paru dans un journal d'Aix, la note 15.



Porte sud de la citadelle de Mytho.

Planche XI. — La citadelle de Mĩ-Tho (Gravure extraite du Monde illustré,
1861, 1er semestre, p. 388).

Chabrier, Goulin, Roux. Présente aussi mes respects aux néophytes que je ne connais pas encore, M. Gayeur et les autres.

Adieu, mon cher ami, je t'embrasse un million de fois et te promets de t'écrire par tous les courriers, ne fût-ce que quelques lignes. Par le dernier courrier tu as dû recevoir mon procès-verbal du 1^{er} Mai ; par le prochain je recevrai le tien.

PH. AUDE.

Même adresse (Escadre des Mers de Cochinchine).

Par ce courrier je n'écris pas à Alphonse, mais j'écris une longue lettre à papa. En attendant qu'il l'envoie à Aix, va donner de mes nouvelles à Alphonse.

* *

Saigon, *Impératrice Eugénie*, le 25 Juillet 1861.

MON CHER AMI,

J'ai reçu le 7 Juillet ta lettre datée du 11 Mai dans laquelle tu me rends compte de la séance de Célébration tenue le 1^{er} Mai, en l'honneur de ma fête, dans une des salles de l'hôtel de la Mule-Noire. Tu me rends compte aussi de la conduite incroyable du membre Charles, qui au lieu de se joindre aux célébrants ce jour-là s'abstint complètement et fit répondre au Président qui venait le chercher, qu'il n'était point rentré chez lui. Un pareil fait mérite un blâme sévère et je pense qu'il l'a déjà reçu ; j'ai d'ailleurs à écrire à Charles pour différentes choses et je ne manquerai pas de lui reprocher sa conduite du 1^{er} Mai. Comme tu le dis fort bien, cette absence de l'un des célébrants le plus aimé par ses confrères a jeté de la tristesse parmi les autres et les verres se sont entrechoqués mollement ; néanmoins je te remercie de ton initiative dans cette circonstance et je rends mille grâces aux célébrants Germano, Drujon, Goulin et Chabrier d'avoir répondu à ton appel quand il s'agissait d'invoquer pour moi la protection du G. A. de l'U.

Je donnais tout l'intérêt que me portent ces excellents amis et je te paie de leur assurer que mon cœur déborde de reconnaissance toutes

les fois qu'ils ne m'oublient pas. De mon côté je pense bien souvent à tout ce que j'ai laissé de cher à Aix et toujours apparaissent alors mon Président Féraud, le peuple Drujon, les médecins Chabrier ; Goulin, Evariste, le jurisconsulte Roux. J'omets ici à dessein Charles pour lui infliger un châtiment. Quant au membre Gustave, je propose de lui voter une couronne civique pour le zèle qu'il a mis à transporter. sur le *Rodeur*, de Cette à St Tropez, des bancs d'huîtres entiers. C'est un signalé service rendu à la Société de la Célébration qui grâce à ce voisinage pourra dans ses assemblées débiter par des huîtres arrosées de Châblis. C'est encore un bonheur sous un autre point de vue : si le membre Germano continue à garder envers moi un silence obstiné, on l'enverra en punition, non pas sur les bancs du collège, mais sur les bancs d'huîtres de St Tropez. Il est bon souvent de savoir mettre les gens à leur place. Ce gredin de Germano m'a écrit un jour quelques lignes à la hâte entre une purge légale et une vente illégale, et depuis ce temps je suis sûr qu'il se frotte les mains en disant : Bon débarras! je n'ai plus à écrire en Chine avant un an ! J'attends encore un courrier ou deux, et s'il ne s'exécute pas, je vais recommencer la petite scie des cartes de visite avec adresse (lieu où on se trouve) ; je lui en ferai arriver de tous les points du globe ; avertis-le donc, c'est charitable.

Il y a 8 jours il est arrivé par la *Dryade* une collection de Chirurgiens auxiliaires de 3^e classe venant faire du service en Cochinchine. Je vis chez M. Laure la liste de ces Messieurs et je fus étonné d'y voir le nom de ton ex-pupille du Collège d'Aix, Curel, que j'avais laissé étudiant à l'école de Toulon. Ce pauvre garçon a fait une bêtise amère d'accepter une pareille position, car il est bien sûr, si Dieu lui prête vie, de rester quatre ou cinq ans en Cochinchine, d'y perdre son temps, de n'y rien apprendre du tout, de n'en retirer aucun avantage, puis, lorsqu'il rentrera en France, il n'aura devant lui ni carrière ni avenir, car il sera remercié de ses services. Curel est venu me voir ces jours-ci ; il ne m'a donné aucune nouvelle de toi car il ne t'a pas vu depuis longtemps et il n'a pas eu la bonne idée de te prévenir de son départ. Je suis bien sûr que tu lui aurais donné pour moi quelques pipes Morelli, dont je suis entièrement dépourvu. Curel est embarqué sur le transport le *Rhin* qui est mouillé dans un endroit de la rivière appelé Fou-Yen-Mot et qui se trouve à 20.000 de Saigon, En voilà encore un que l'amour du galon a perdu !

Je voudrais pouvoir, mon cher ami, te fixer l'époque de mon retour, mais, comme par le passé, j'ignore complètement quand

arrivera cet heureux jour qui sera le plus beau de ma vie, pour me servir de l'expression de M. Prudhomme. Nous ne sommes nullement fixés sur ce que nous allons devenir et nous attendons les courriers avec impatience, mais jusqu'à présent ils ne nous ont rien dit. Pour moi, je désespère de rentrer avant un an, et je vais changer l'incertitude dans laquelle je suis à cet égard par une certitude qui a au moins l'avantage de me fixer complètement. Si le courrier prochain ou l'autre n'annoncent pas la rentrée immédiate de *l'Impératrice Eugénie*, je demande mon débarquement et mon envoi à l'Hôpital de Macao, où je ne ferai qu'un séjour d'un an, après quoi je rentrerai sûrement en France. Je trouve qu'il vaut mieux connaître sa destinée que d'ignorer si on doit encore rester deux mois ou deux ans dans la même position. En cela, comme en tout, l'incertitude est une chose mortelle. Drujon, j'en suis sûr, me trouvera bien heureux d'habiter Macao et de me promener dans le jardin du Camoëns. Macao est, dit-on, une ville charmante où se trouve une société d'élite et où les Chirurgiens de l'Hôpital français trouvent une vie facile sous tous les rapports. Du reste, je ne te cache pas que la principale raison qui me décide à accepter ce poste c'est que si je rentrais en France dans six mois je serais exposé à ne pas me trouver à Toulon pour l'époque à laquelle je dois me présenter pour la seconde classe. Un mois ou deux après mon arrivée à Toulon je serai forcément embarqué de nouveau, et comme ce n'est qu'à partir d'octobre 1862 que j'aurai le droit de concourir, il est important pour moi de n'arriver en France qu'un mois avant cette époque ou quelque temps après. Dans notre sacrée boutique il faut faire de pareils calculs pour avancer en grade en temps opportun.

D'ailleurs, la Célébration s'énorgueillit à justes titres toutes les fois qu'elle apprend que l'un de ses membres a remporté un succès quelconque. Je ne me suis jamais fait remarquer sous ce rapport là et je veux, en passant un an à l'Hôpital de Macao, acquérir par un travail assidu assez de connaissances pour enlever à mon arrivée une place de Chirurgien de 2^e classe et offrir en hommage à notre illustre Société le diplôme qui me donnera le droit de changer mes insignes de 3^e classe en celles de 2^e. Ne sois donc pas étonné si par un des prochains courriers tu apprends mon départ pour Macao.

A Macao, mon bon Féraud, j'aurai 300 francs d'appointements par mois, et de plus je serai très bien logé, bien nourri, éclairé, chauffé, blanchi, etc..., je serai même porté, car j'aurai à mes ordres un palanquin. Le chirurgien que j'irai remplacer a gagné

dans trois ans de séjour 15.000 francs en faisant de la clientèle civile. Je n'ai pas tant d'ambition que ça, mais je considère les appointements comme fort beaux et je trouve que puisque ma position de fortune est des plus précaires, je dois saisir l'occasion qui se présente pour me constituer des avances capables de parer plus tard aux dépenses que je devrai faire pour passer mes examens de doctorat. Tu sais bien, mon cher ami, que mon plus grand désir c'est d'aller vivre paisiblement à Aix, eh bien ! je comprends que je ne dois arriver à Aix qu'avec toutes les qualités nécessaires pour y réussir, et que jusque-là je dois rejeter loin de moi toute faiblesse qui serait capable d'amener pour résultat un retard dans l'accomplissement de mes rêves. De l'énergie donc, du travail, de l'opiniâtreté, voilà ce qu'il me faut et ce que j'aurai.

Il est donc très probable, mon cher ami, que je resterai encore un an hors de France ; je l'écris à Alphonse, mais je ne suis pas encore aussi explicite avec mon excellent père, et je ne l'avertirai probablement que lorsque la chose sera faite. Il est dur, n'est-ce pas, de retarder presque volontairement le moment où l'on doit être réuni aux siens, pour des considérations qui paraissent purement spéculatives, mais que dirais-tu si je te faisais toucher du doigt, par un exemple, le danger que court ma personne si je rentre à Toulon dans les premiers mois de 1862 ? La chose te paraîtrait encore plus flagrante si tu connaissais comme moi l'organisation de la Chirurgie de Marine. Ecoute néanmoins l'exemple dont je parle. Un de mes camarades fut envoyé dans les mers du Sud dès qu'il eût été reçu Chirugien de 3^e classe ; il y resta trois ans, puis il revint à Toulon six mois avant l'époque fixée réglementairement pour son concours de 2^e classe ; il resta quatre mois employé au service à terre, et après ce temps là son nom étant revenu le premier sur la liste d'embarquement, il fut forcé, deux mois par conséquent avant le concours, de partir pour la Chine où il est resté quatre ans ! Il est parti tout récemment pour France et il n'a pu ainsi concourir pour la 2^e classe qu'après sept ans de grade, tandis que tous les chirurgiens arrivés après lui dans le corps étaient arrivés avant lui à la 2^e classe. Voilà ce qui me pend à l'oreille, voilà ce que je cherche à éviter.

Assez comme ça, mon cher ami, de détails qui t'intéressent sans doute fort peu et dont je n'aime pas à entretenir mes amis les

Célébrants, parce que c'est leur raconter des choses qui ont peu d'attrait pour eux. Parlons de toute autre chose et de préférence de notre bonne ville d'Aix ! Sur ce terrain je suis maintenant forcé de ne poser plus que des points d'interrogation, car je ne sais plus ce qui s'y passe.

Continuez-vous vos excursions célébratoires ? Je le pense, bien qu'il ne me soit plus arrivé de rapports officiels à ce sujet. Drujon, me dis-tu, va devenir propriétaire, près de Carry-le-Rouet, d'un terrain sur lequel il doit faire bâtir un pied-à-terre qu'il habitera pendant la saison des bains de mer. L'idée est excellente et je prévois déjà que ce pied-à-terre sera quelque jour le théâtre de quelque séance célébratoire phénoménale. Dieu veuille que j'assiste de corps et non d'esprit comme depuis quelque temps à pareille fête.

Tu m'avais promis dans une de tes lettres de me faire envoyer le portrait-carte de tous les célébrants ; je n'ai encore reçu que le tien et j'attends les autres avec impatience. Je ne puis vous envoyer le mien, les Annamites n'ayant encore aucune idée de la photographie, mais si à Macao je trouve un artiste, je te promets mon portrait.

Je vais terminer ma lettre, qui n'est remarquable que par son décousu, et je te charge de toutes mes amitiés pour Germano, Drujon, Coulin, Evariste, Chabrier ; je compte écrire à Charles, je ne sais si j'en aurai le temps car depuis trois jours je fais des lettres et ma main, aussi bien que mes idées, commence à se refuser à tout travail.

Lis-moi donc si tu peux, comprends bien tout ce que je te dis, si tu le peux encore, et reçois pour les distribuer et pour en garder une bonne part mille millions de bonnes caresses.

Ton vieil ami,

PH. AUDE.

Même adresse.

J'oubliais de te dire que ma santé est toujours excellente.

Je te prie de faire passer la lettre ci-incluse à Gustave. Je ne sais s'il est à Toulon, à Nice où à Marseille.

Dis à Charles que je l'embrasse, que je comptais lui écrire par ce courrier, mais que je n'en ai pas le temps. Ce sera pour le prochain.



L'armée annamite, retirée derrière Bien-Hoà, avait lancé en avant une assez forte colonne ; mais ce corps n'avait entrepris aucune opération importante, et il était rentré, après dix jours, dans ses cantonnements. Quelques détachements isolés ont été attaqués et battus par nos troupes, qui ont montré, comme toujours, un courage et un dévouement à toute épreuve.

L'organisation du pays se poursuit activement.

(Le *Mémorial d'Aix*, numéro du Dimanche 8 Septembre 1861, page 1, col. 4).

* *

Des lettres de Saigon, en date du 31 Juillet, donnent de nombreux détails sur la situation politique du pays, et ces renseignements présentent la situation sous un jour peu agréable, et surtout peu en rapport avec les documents qui signalaient la Cochinchine comme un vrai pays de cocagne.

Les Annamites commençaient à sortir de leur torpeur et multipliaient leurs attaques, sous l'influence d'un manifeste de l'Empereur Tu-Duc, qui résumait ses griefs en mettant à un prix fort élevé la tête de chaque Français.

On avait saisi un grand nombre de ces proclamations, qui avaient été répandues à profusion dans toute la contrée et affichées même au pied des arbres.

My-Tho était presque bloqué par quatre ou cinq mille Cochinchinois qui ravageaient la campagne, détruisant, pillant et massacrant tous ceux des indigènes qui n'avaient pas quitté le pays à l'époque de l'occupation française.

Cette petite armée, composée de bandits de la pire espèce, pirates et chenapans de l'archipel de la Sonde, était commandée par un mandarin intelligent, énergique qui, ayant parfaitement compris que ses troupes ne tiendraient pas un quart d'heure devant le moindre de nos détachements, mettait toute sa science à éviter une rencontre avec les colonnes lancées à sa poursuite, et déployait une activité prodigieuse en se déroband après chaque coup de main, à la faveur des inextricables sentiers de cette contrée marécageuse.

On avait enfin compris que le seul moyen de se débarrasser de ce chef était de le rejeter au-delà du fleuve en s'emparant de Bien-Hoa, et une expédition allait avoir lieu pour lui couper cette grande voie de communication avec l'intérieur du pays.

On espérait, grâce à cette nouvelle prise de possession, pouvoir rendre un peu de tranquillité aux habitants de la Cochinchine.

(Le *Mémorial d'Aix*, numéro du Dimanche 22 Septembre 1861, page 1, col. 4).

* *

Saigon, à bord de *l'Impératrice Eugénie*, 13 Août 1861.

MON BON FÉRAUD,

Pour la cent millième fois, merci de ton excellente amitié qui ne m'oublie pas, merci des longues lettres que tu m'écris, des détails, quelques petits qu'ils soient, que tu me donnes sur Aix et sur nos amis les Célébrants.

Le 8 Août, j'ai reçu ta lettre qui renfermait le procès-verbal de blâme infligé à Germano pour sa négligence à mon égard. Je t'envoie ci-inclus ma réponse à ce procès-verbal, et je te prie de la montrer à tous, même à Germano. Je suis réellement très affligé de la conduite de mon ami Germano ; je le sais indolent pour beaucoup de choses, mais je n'aurais jamais pensé qu'il poussât la négligence si loin. J'ai peur que de pareils faits ne finissent par user notre amitié, quelque ancienne qu'elle soit, et qu'après avoir perdu l'habitude de s'écrire on finisse par perdre celle de se voir. Je suis persuadé que si je n'avais pas commencé à écrire à Germano, il n'aurait jamais pris l'initiative, et que si je ne m'étais jamais plaint à toi de son indifférence, je serais resté dix ans en Chine sans recevoir la moindre lettre de Germano. Ainsi il est un fait constant, c'est qu'après la séance du 30 Mai, Germano aurait dû tenir sa promesse et m'écrire immédiatement, il ne l'a pas fait, puisque le dernier courrier nous a apporté des lettres du 28 Juin et que je n'en ai reçu aucune de notre ami. Écris-lui donc, mon cher Féraud, dis-lui combien je suis malheureux de me voir délaissé par lui, lui Germano, qui a été si longtemps mon meilleur ami, mon seul confident.

Ta lettre contenait deux pages écrites par Gustave et quelques mots tracés par Charles qui venait de passer une soirée orageuse auprès de M^{lle} E... Gustave n'est pas aussi d'une exactitude remarquable dans notre correspondance et je te prie de lui dire que si cela continue je ne lui procurerai pas les moyens de te mâter avec un jeu d'échecs chinois. Il me dit de lui envoyer ce jeu là par une occasion : outre qu'elles sont fort rares, je ne veux pas confier cela au premier venu ; d'ailleurs j'aurai bien plus de plaisir à le lui donner moi-même. Je voulais écrire à Charles mais je n'en ai réellement pas le temps et tu le comprendras aisément quand tu sauras qu'ici on peut

à peine trouver deux heures dans la journée pour écrire ; il fait si chaud qu'on est constamment dans un bain de sueur, et le soir, les moustiques qui vous dévorent vous empêchent d'allumer une bougie. Par ce courrier j'écris plus de vingt-cinq pages à mon père, j'écris à un de mes collègues à Toulon, je t'écris à toi, enfin j'adresse une épître à M. Chainé, l'ancien magistrat du Tholonet. Si tu vas à la campagne arrête-toi chez lui et tu me diras un peu ce qu'il dit des Chinois et Chinoises sur papier de riz que je lui envoie. Dans ma lettre je lui dis qu'il ressemble aux Romains de l'ancien temps, je lui parle de son ex-écharpe municipale, et je lui conseille, pour se dégourdir et comme moyen thérapeutique, de monter une fois par jour à la cime du cyprès qui est devant sa bastide. Tu te figures le père à Chainé montant sur cet arbre ! Ce serait le cas de dire : *lou cuou lou tiro* (33)!!!

Tu vois qu'en somme je ne perds pas mon temps quand il s'agit d'écrire en France, et il en est ainsi à chaque courrier. Malgré cela je t'assure que je trouverais encore bien le temps d'écrire à Germano, s'il le voulait, dussé-je veiller la nuit et m'exposer à la fureur des moustiques.

Par le prochain courrier j'espère enfin recevoir ces portraits-cartes si longtemps attendus et si souvent promis ; ta lettre me donne aujourd'hui l'assurance qu'ils arriveront sûrement par le prochain. Je pense aussi recevoir une lettre de Drujon en réponse à celle dans laquelle je lui annonçais que j'avais pour lui une paire de brodequins chinois provenant du palais impérial d'Yen-Min-Uyen. Je tiens une note exacte de toutes les lettres que j'écris et que je reçois, de façon que je me rends parfaitement compte de l'époque à laquelle doit arriver la réponse à telle ou telle lettre. Tu sais d'ailleurs que j'ai toujours poussé l'ordre jusqu'à la minutie, et je continue à m'occuper sans cesse d'une masse de petits détails négligés par beaucoup d'autres. Je t'assure que cette méthode est bonne et qu'elle me procure souvent des jouissances infinies.

Je t'ai souvent répété que toutes mes lettres s'adressaient en général à tous les membres de la Société de la Célébration ; aussi je vais profiter de cela pour dire directement quelques mots à chacun de nos confrères.

(33) « Son derrière l'entraîne ».

MON CHER DRUJON,

Comme vous avez pu le voir ci-dessus, j'attends une lettre de vous bientôt, et je ne doute pas que vous ayez évité de suivre le mauvais exemple de Germano. Joignez-vous donc à Féraud pour ramener notre vieil ami de la Félicité (pris dans les deux sens) dans une route plus conforme aux règles de l'amitié. Il avait autrefois beaucoup d'estime pour votre jugement et j'espère qu'il n'en est pas encore au point de méconnaître vos qualités. Persuadez-le donc, vous qui êtes le Mirabeau de la Société de la Célébration ; allez le trouver dans sa tannière, et, vous inspirant du fameux balcon du château de Marignane et de la chambre à coucher du grand tribun, faites-le rougir de sa conduite et provoquez enfin une épître expiatoire. Je n'attends pas moins de votre bonne et franche amitié et une fois de plus je vous assure que je suis heureux d'être au rang de vos amis.

MON BON CHARLES,

En ta double qualité de frère et de Célébrant, je ne puis t'oublier ici, quoique déjà je t'aie envoyé par notre père une foule de bonnes caresses. Je voulais t'écrire par ce courrier, je te l'avais même promis par le dernier, mais comme je n'ai à te dire rien autre que ce que tu liras ici ou dans mes lettres adressées à la maison, je te demande l'autorisation de retarder encore quelques temps. Je sais que tu vas souvent voir notre père à la campagne, que tu vois Féraud tous les jours, et que tu es assez heureux pour toujours habiter notre vieille mesure de la place d'Albertas ; il ne manque donc rien à ton bonheur et ce serait y ajouter peu de choses que de te forcer à lire une lettre mal écrite par un pauvre Aixois résidant sur un ponton. Souhaite le bonjour de ma part à grand-père Heirieis et à tous nos parents, moins l'oncle Joubert bien entendu. Fiche aussi un poil à Germano, je veux qu'il lui en arrive de tous les côtés. Adieu, je t'embrasse tendrement.

MON BON GUSTAVE,

Prends bien note de tout ce que je fais dire à Germano et fais-en ton profit. Il y a longtemps que tu ne m'a pas écrit, et à part les

deux pages que tu as insérées dans la dernière lettre de Féraud, je n'ai plus reçu de lettres de toi depuis le 9 Mai. Tu ne m'as plus écrit depuis le 25 Mars. Ça n'est pas bien, M. le Commissaire du *Rôdeur*, et si cela continue je serai forcé d'écrire au Capitaine de votre bâtiment pour avoir de vos nouvelles. Je vous ai d'ailleurs menacé de vous confisquer le jeu d'échecs en ivoire et l'échiquier en laque que je vous destine ; vous serez alors à la merci du Président qui vous mâtera tous les coups. Avec mon jeu tu auras une supériorité évidente, parce que le Président aura assurément peur des rois, des tours, des cavaliers et même des pions qui ont une tournure belliqueuse bien propre à effrayer notre bon Féraud. Tu me dis de t'envoyer ce jeu là par une occasion ; tu ne comptes donc pour rien le plaisir que j'aurai à te le donner moi-même ?

MON CHER GOULIN,

Que j'interrompe un moment vos études pour vous souhaiter le bonjour et vous prouver que je pense à vous toutes les fois que je pense à mes bons amis. Malgré notre différence d'âge, vous vous êtes toujours montré pour moi d'une bonté excessive et d'une grande indulgence. Vous auriez pu me traiter autrement en vous autorisant de votre expérience du monde et de votre supériorité en savoir ; vous ne l'avez pas fait et vous n'avez toujours vu en moi que le camarade et le confrère en médecine. Un pareil procédé m'a flatté et m'a donné meilleure opinion de moi-même. Il n'y a que la Célébration pour faire de pareils prodiges ; je lui rends grâce du fond du cœur, et puisque j'en suis à explorer les profondeurs de ce viscère, je me hâte d'en exhumer le meilleur souvenir pour vous l'envoyer ici. Prenez-le, il est encore tout chaud.

MON CHER CHABRIER,

Je vous connais depuis peu mais je vous connais déjà beaucoup. N'avons-nous pas célébré ensemble ? A vous, je voudrais pouvoir vous parler de la Cochinchine au point de vue médical, mais bien que je n'aie aucune autorité scientifique, je craindrais encore de vous ennuyer par de trop longs détails. D'ailleurs les maladies observées ici sont spécialement les maladies des pays chauds et ne

Marine Impériale

Liceantel C. Miller and wife

Grönne:

Monsieur Oude, chirurgien
de 3^e classe, embarqué sur l'Impératrice Eugénie, lui
délivre provisionnairement à L'Hôpital du Fort
Inférieur, pour y diriger Lefevre et remplir ces fonctions
de M. Bernecart, chirurgien aux. 1. 2^e cl.,
à L'Arrivée de M. Lelange, chef de 3^e cl.,
qui doit définitivement le remplacer,
Monsieur Oude lui remettra le serment, L'attestation
à bord de l'Impératrice.

Il aura droit, pendant la Réserve à terre,
aux vacances d'attribuées aux officiers de son grade.

Leptocentrus ha conjugato an 206 s' Equizaga
del Imperio y Genio

River, page - Long. Long. Le. 1861

Le capitaine Levasseur
ou le lieutenant

*Lungjenti-värde;
S. O. Hög & Sjöman,
K. Hoffström,
J. Cronlo*

Ref:

Planche XII. — Ph. Aude est détaché au Fort du Sud
(Communiqué par M. Ed. Aude).

vous intéresseraient qu'au point de vue théorique si je puis dire ainsi. En France nous n'avons ni la colique sèche, ni la fièvre paludéenne, telle qu'elle existe ici, ni la dysenterie telle aussi que nous l'observons à Saïgon. Je me suis appliqué à recueillir le plus d'observations que possible, et à mon retour, si vous y tenez, je vous les montrerai et je vous entretiendrai quelquefois de ma campagne au point de vue médical. En attendant cet heureux moment permettez-moi de vous serrer cordialement la main comme à un bon Célébrant, un savant Docteur et un excellent ami.

MON CHER GERMANO,

! ! ! ! ! ! ! !
! ! ! ! ! ! ! !

Je ne te dis que ça.

Enfin, mon bon Féraud, donne-moi des nouvelles de l'excellent confrère Evariste, n'a-t-il rien perdu de sa ferveur dans ce gouffre de Paris? J'espère que Sextius m'écrira bientôt et qu'il me donnera des nouvelles d'Evariste qu'il doit voir souvent.

Je ne sais plus ce qu'est devenu mon ami Roux ; est-il à Aix, est-il en Turquie ? Il ne m'écrit pas, tire lui les oreilles.

Je voudrais bien, mon cher ami, te fixer l'époque de mon retour, mais nous ne possédons absolument aucune donnée là dessus. On attend des troupes de France pour faire une nouvelle expédition en Octobre contre les Annamites, et tout cela ne nous permet pas d'entrevoir l'époque de notre rentrée. On prétend que l'*Impératrice Eugénie* est encore ici pour longtemps, aussi j'ai demandé et obtenu un poste à l'Hôpital de Macao. On m'a promis de me le donner, mais je ne sais encore quand on m'y enverra. Continue donc toujours à m'adresser tes lettres sur l'*Impératrice* jusqu'à ce que je t'aie donné une autre adresse. En acceptant le poste de Macao je change l'incertitude dans laquelle je suis en certitude, puisque après un an de séjour dans cet hôpital je serai renvoyé en France, tandis qu'en restant ici je puis en avoir encore pour deux ans. A Macao d'ailleurs je serai bien sous tous les rapports ; je pourrai disséquer et préparer

mon concours de 2^e classe ; après un an de séjour je rentrerai juste l'époque où j'aurai le droit de concourir et ce sera là pour moi une grande affaire. Macao est un véritable paradis sur terre et il ne me manquera plus pour y être parfaitement heureux que la présence de mon père, de mes frères et de tous mes amis... sauf Germano attrappe !

Je suis toujours en parfaite santé ; je grossis quelque peu, et mon arrivée en France je pourrais bien à cause de cela te faire sauter du fauteuil de la présidence. Prends garde à toi !

Quand tu iras à Marignane, ne m'oublie pas auprès de l'excellente M^{me} Germano, embrasse tous les moutards, car il doit y en avoir des douzaines à présent. Le père n'est bon qu'à ça. Prie le fils aîné, M. Camille, de m'écrire pour me donner des nouvelles de sa famille.

Adieu, mon bon ami, je t'embrasse, je vous embrasse, toujours (moins Germano) sur les deux joues.

Ton vieil ami,

PH. AUDE.

* * *

Saigon, *Impératrice Eugénie*, 27 Septembre 1861.

MON CHER FÉRAUD,

Aussitôt que tu auras reçu ma lettre, hâte-toi de convoquer le ban et l'arrière-ban des Célébrants pour procéder à une Célébration solennelle, bien vive et bien sentie, pour supplier le G. A. de l'U. de prendre les mesures nécessaires pour que les bruits qui courent ici reçoivent confirmation. Le départ de ma superbe frégate est annoncé de tous côtés de Paris, par des lettres émanées du Ministère de la Marine, de Saigon, par des paroles dites par les grands chefs, notre Amiral, notre chef d'Etat-Major, notre Commandant. Il ne serait question de rien moins que de notre départ pour la fin d'Octobre ou la première quinzaine de Novembre, et cela paraît assez rationnel, car l'Amiral Charner est officiellement remplacé dans son commandement par le Contre-Amiral Bonnard qui est en route au moment où j'écris et qui arrivera ici vers le 15 d'octobre. L'Amiral Charner partira huit jours après l'arrivée de son successeur, et si l'*Impératrice* est aussi rap-

pelée, nous conduirons M. Charner jusqu'à Singapore où il prendra le courrier pour rentrer par Suez, et nous continuerons notre route pour redoubler le Cap et arriver à Toulon trois mois après environ. Si nous partons dans les premiers jours de Novembre, nous arriverons dans le courant de Février 1862. Je me hâte néanmoins de te dire que notre rappel n'est pas chose officielle, du moins pour nous, jusqu'à cette date, et que nous espérons beaucoup que le prochain courrier qui arrive ici le 3 Octobre nous apprendra du nouveau et nous fixera définitivement sur notre sort, aussi l'attendons-nous avec une fièvreuse impatience.

Être en France au mois de Février prochain ! Cela me paraît un rêve, mon bon ami, à moi qui n'espérais revoir mon père, mes frères, mes amis, que dans deux ans au plus tôt. Aussi je t'avoue franchement que je suis un des incrédules, et que tant que la nouvelle sûre, officielle, ne sera pas arrivée, je comprimerai ma joie, pour la laisser éclater tout entière au moment où nous tournerons le dos à cet affreux Saïgon où nous sommes depuis sept mois. Maintenant, ma plus grande préoccupation est de savoir si je pourrai obtenir un congé de trois mois à mon retour en France. Je sais déjà qu'à Toulon, comme dans tous les ports du reste, on est affreusement difficile sous ce rapport, parce que le personnel très restreint ne le permet pas ; néanmoins je t'assure que je n'y oublierai rien et que je me débattrai comme un beau démon pour obtenir ce congé. Je compte beaucoup sur l'influence de M. Roux, et le G.A. de l'U. aidant, je pourrai peut-être aller vivre trois mois de cette vie de famille que j'ai si souvent regrettée ici, faire des excursions avec les célébrants et me retremper complètement dans les vastes et délicieuses coupes de la Célébration. Que le G.A. de l'U. m'entende et qu'il exauce mes vœux ! Puis, après trois mois passés à Aix, je retournerai à Toulon où je ne tarderai pas à être embarqué ; c'est alors qu'il va encore falloir que je déploye une grande masse d'adresse pour tâcher d'empoigner un embarquement qui, ne m'éloignant pas trop de Toulon, me permette de me trouver en rade au mois d'Octobre 1862 ou tout au moins en Avril 1863, pour que je puisse me présenter au concours de 20 classe. Voistu, mon bon Féraud, si jamais tu as des enfants, ne les mets pas dans ma boutique, ce n'est que soucis depuis le jour où on y entre jusqu'au jour où on en sort. Mais chut ! voilà que je deviens banal et que je répète ce que disent les savetiers, les ministres, les négociants et les équarisseurs. Mets-les donc où tu voudras, sans consulter personne, pas même eux, qui se tromperaient croyant obéir à une vocation.

Mais je n'ai pas le temps aujourd'hui de te dire des bêtises, mon esprit étant tout absorbé par une pensée, le retour. Je ne pense pas, d'après ce que j'entends dire autour de moi, que nous relâchions au Cap de Bonne Espérance ; par suite le *Constance* de Dastres risque fort de ne pas arriver, mais les célébrants ne sont pas arrêtés pour si peu et ils se griseront aussi bien avec le robuste vin de leur succursale de Rognac. C'est peut-être canaille de préméditer ainsi ce que les ennemis de la Célébration appellent une faute, mais je t'avoue franchement que dans notre première et prochaine réunion solennelle je tiens à me griser, et à chanter l'eau et le vin. C'est là une idée que je caresse, depuis dix-huit mois, c'est presque un vœu fait au G. A. de l'U., et je l'exécuterai sûrement, comptant sur tes bras puissants pour me ramener au bercail s'il le faut. Et puis ce sera une excuse pour tomber à bras raccourcis ou plutôt allongés sur le notaire de Marignane avec qui j'ai un petit compte à régler comme tu sais. Dis-lui donc de recommander dès à présent à son tailleur de Marignane de bien rembourrer son prochain paletot d'hiver. J'espère que Gustave ne sera pas éloigné d'Aix à cette époque et qu'il viendra assister à notre banquet célébratoire d'actions de grâces, escorté de plusieurs douzaines des huîtres auxquelles il donne passage sur le *Rôdeur*. Annonce de ma part à Goulin, à Drujon, à Chabrier et à tous les célébrants grands et petits, mon prochain retour, dis-leur que je ne soupire qu'après le moment où il me sera permis de les embrasser tous cordialement, et dis surtout à mon bon frère Charles que si je ne lui écris pas c'est parce que je sais que je vais le revoir bientôt. Je n'oublie pas non plus Henri Roux et Germano naturellement.

29 Septembre 1861.

Je vais fermer ma lettre parce qu'elle doit partir demain 30 de très bon matin. Le bruit de notre départ se confirme de plus en plus et on assure même que nous prendrons la mer du 15 au 20 Octobre ! Demain, si l'on veut, je suis paré.

Il est inutile de te dire que j'ai renoncé au poste de Macao.

Je t'écrirai encore par le prochain courrier qui part d'ici le 14 Octobre, et cette fois, j'espère te dire quelque chose de définitif et te fixer le jour du départ.

De ton côté, bien que tes lettres aient peu de chances de m'arriver, écris-moi toujours jusqu'à ce que je t'aie dit positivement de ne plus

le faire. Tu sens bien qu'il suffirait d'un ordre de Paris pour nous faire rester ici, et si cela arrivait je serais privé de tes lettres, ce qui serait bien dur pour moi. Je préfère ne les recevoir qu'en France lorsqu'elles y retourneront.

Adieu, bon ami, à bientôt sans doute, et en attendant je t'embrasse comme toujours bien tendrement.

Ton vieil ami,

PH. AUDE.

Dis à Drujon que j'ai reçu son excellente et longue lettre et que je l'en remercie.

Célébrons ! Célébrons ! Célébrons !

J'ai fait une Célébration bien vive et bien sentie le 28 Août dernier en l'honneur de S^t Augustin.

* *

Saigon, *Impératrice Eugénie*, 29 Novembre 1861.

LUGETE FRATRES !!!

Notre départ est retardé de deux ou trois mois! Cet Amiral Bonnard que nous attendions avec tant d'impatience, est arrivé ici le 23 du courant, mais il a déclaré qu'aucun bâtiment ne partirait avant qu'il se soit emparé de Bien-Noa. Il faut attendre l'arrivée de 1.200 *Turcos* qui sont en route et qui seront ici dans un mois, puis on commencera vers les premiers jours de Janvier l'attaque de Bien-Noa, nous serons 4.000 hommes au plus à attaquer des ouvrages défendus par 30.000 hommes, mais nous avons d'excellents canons et des carabines de précision. Enfin tout serait, dit-on, fini au mois de Février et nous partirions à cette époque. Je t'avoue que si la chose marche ainsi je ne serai pas trop malheureux, mais j'ai une peur atroce qu'après Bien-Noa on ne nous garde pour autre chose et ainsi de suite pendant encore un an. Et pourtant l'ordre de rappel est bien formel! Enfin je me porte très bien, je reçois beaucoup de lettres de France et j'espère avaler encore deux mois de Cochinchine sans en éprouver trop de dégoût. Si nous arrivons en Mai prochain en

France, nous aurons juste deux ans de campagne et somme toute nous devrons encore nous considérer comme très heureux de n'être restés que deux ans en Chine, car il y a en ce moment à côté de nous deux bâtiments, la *Durance* et le *Primauguet*, qui ont l'un six ans de campagne et l'autre cinq ; comme nous ils devaient partir dès l'arrivée de M. Bonnard, comme nous ils sont retenus jusqu'après Bien-Noa.

Ecris-moi donc encore, mon bon Féraud, et dis à tous les célébrants de continuer à me donner de leurs nouvelles. Désormais je t'assure que je ne vous écrirai de suspendre vos lettres que lorsque je serai tout à fait sûr du départ. Je vais être privé de lettres pendant un mois, mais je pense que vous vous remettrez hardiment à l'œuvre dès que celle-ci arrivera. Ne m'écrivez pas à Cherbourg ni à S^t Vincent ; tout cela devient inutile pour le moment.

J'ai reçu une lettre de toi par les deux derniers courriers. Celui arrivé le 8 Novembre m'a apporté ta très longue lettre du 24 Septembre à laquelle étaient annexés plusieurs procès-verbaux de courses célébratoires à S^{te} Victoire et autres lieux non moins illustres. J'ai pleuré d'attendrissement quand j'ai lu le compte rendu de votre célébration à S^{te} Victoire, sous le mur sur lequel je gravai mon nom il y a bientôt dix ans. C'était en 1855, le jour de l'Ascension, et nous étions allés à S^{te} Victoire, Roux, mon cousin Poilroux, Gustave et moi. Je n'y suis plus retourné depuis mais je me promets bien d'y aller de nouveau quand je serai à Aix, et cette fois ce sera avec toi et tous les célébrants.

Par le dernier courrier arrivé ici le 23 Novembre, j'ai reçu ta lettre du 9 Octobre, le compte rendu des premières journées de la chasse au poste et la lettre de Chabrier. J'ai vu avec plaisir que tu as infligé une punition au membre Germano et que tu exiges de lui qu'il m'écrive cent pages. Je ne lui ferai pas grâce d'une seule, et si le nombre n'y est pas je te le livrerai pour que tu lui infliges cette fois une punition corporelle, des coups de nerf de bœuf, voilà ce qu'il mérite. Depuis le 25 Juin il ne m'a plus écrit, mais patience, tout cela se trouvera plus tard ; il doit savoir que je suis embêtant quand je m'acharne contre un individu, et je t'assure qu'il n'en sera pas quitte à bon marché. J'attends par le prochain courrier les 100 pages annoncées et je t'écirai dans quinze jours si elles sont arrivées. Remercie pour moi Chabrier de sa bonne lettre et de son excellent souvenir, je lui écrirai par le prochain. Quant à Henri Roux qui t'affirme m'écrire par tous les courriers, c'est un affreux blagueur, je

lui ai écrit le 23 Août 1860 et j'attends encore la réponse. J'ai reçu la brochure que tu m'envoies sur *l'ostéomyélite*.

Adieu, bon ami, je suis fort pressé par le départ du courrier, et comme cette lettre est la dernière que je fais pour ce départ, elle est la plus courte, car je suis fatigué d'écrire depuis deux jours sans relâche.

Adieu, mille amitiés à Drujon, Chabrier, Goulin et tous les célébrants.

Ton vieil ami.

PH. AUDE.

Envoie-moi toujours le *Mémorial*.

* *

Saigon, *Impératrice Eugénie*, 28 Décembre 1861.

MON CHER FÉRAUD,

Je n'ai pu t'écrire par le dernier courrier, mais je ne veux pas laisser partir celui d'aujourd'hui sans te donner les dernières nouvelles ; tu sais qu'après l'arrivée de l'Amiral Bonnard notre départ pour France a été retardé et subordonné à la prise de Bien-Noa. Nous nous attendions donc tous à rester au moins encore jusqu'à la fin de Mars, car nous pensions que cette expédition sur Bien-Noa ne pourrait être faite que vers la fin de Janvier, lorsque toutes les troupes arrivant de France seraient rendues, mais voilà qu'on s'est avisé de prendre Bien-Noa sans les Turcos, sans personne presque, et les événements ont marché avec une telle rapidité que nous avons maintenant le droit de dire à l'Amiral : Ah ça ! vous nous avez dit que nous partirions après Bien-Noa, nous attendons ! Les guerriers à culotte rouge, à moustaches retroussées et à gosier cuirassé par l'absinthe, avaient le projet de se couvrir de gloire à Bien-Noa, mais les Annamites sont malins, ils ont voulu les embêter et ils ont pris la fuite laissant tout derrière eux.

Voici en quelques mots les détails de l'affaire ou plutôt de la promenade militaire.

Tu sais ou tu ignores que la Basse-Cochinchine que nous convoitions il y a un an et que nous possédons maintenant, est formée de six provinces dont je ne veux pas te donner les noms durs et malsonnants, et parmi lesquelles se trouve celle de Bien-Noa, la seule qui ne fût pas encore à nous. Il était indispensable de s'en emparer car elle a pour limites des montagnes qui forment une frontière naturelle très facile à garder. Le village, ou plutôt la ville de Bien-Noa, capitale de la province, était défendue par une citadelle armée de pas mal de canons et protégée à l'extérieur par des travaux d'une certaine valeur stratégique.

Il y a deux routes qui conduisent à Bien-Noa, la rivière et la voie de terre. Il était important d'être maître des deux et les Annamites qui savaient que nos efforts étaient concentrés sur ce point avaient établi à l'entrée du bras de rivière qui fait communiquer Bien-Noa et Saigon, un fort barrage destiné à empêcher les canonnières de passer outre : derrière ce barrage s'en trouvaient plusieurs autres moins solides mais qui n'en constituaient pas moins des entraves sérieuses. Tous ces ouvrages étaient défendus par des forts placés de chaque côté de la rivière (34).

L'intention de l'Amiral, lorsqu'il a dirigé l'attaque, était d'éteindre le feu des premiers forts, de s'emparer du premier barrage et de débayer la rivière en cet endroit pour permettre, plus tard aux bâtiments de passer. Il est allé plus loin qu'il n'a voulu. Les canonnières de 1^{re} classe *l'Alarme*, *l'Avalanche*, la *Fusée*, la *Mitraille*, les petites canonnières N^{os} 16, 19, 31, ont mouillé à dis encâblures du barrage et ont commencé le feu ; les Annamites ont vivement riposté et plusieurs de leurs boulets bien dirigés ont atteint nos bâtiments ; néanmoins, à cause de la distance, ils nous ont fait éprouver peu de pertes, tandis que notre artillerie, bien supérieure

(34) « Les Annamites comprenant l'avantage de ce point stratégique qui commande la route de Hué, avaient accumulé des moyens de défense qui eussent été vraiment formidables avec de bonnes troupes : un camp retranché de trois mille hommes était établi à mi-chemin, sur la route de terre ; celle du fleuve était protégée par des pilotis, neuf barrages et une estacade en pierres dont on voit encore, à la marée basse, les restes à une demi lieue en avant de Bien-Hoà ; des forts placés sur chaque rive complétaient la défense. Les malheureux chrétiens, détenus dans la citadelle au nombre de plus de quatre cents, avaient été forcés de travailler à ces ouvrages élevés contre leurs libérateurs ». (L. E. Louvet : *La Cochinchine religieuse*, 11, pages 301, 302).

à la leur, a occasionné de grands dégâts. La canonnière *l'Alarme*, la plus rapprochée des batteries ennemies, a eu un homme tué, son chef de timonnerie et un matelot grièvement blessés, son gréement et sa coque légèrement avariés.

Après deux heures de tir, le feu des ennemis a cessé subitement. Les Annamites avaient aperçu une colonne d'environ 500 hommes, commandée par le Capitaine de Vaisseau Le Bris, qui les prenait par leurs derrières et les plaçait ainsi entre le feu de nos bâtiments et celui de nos compagnies de débarquement; ils n'ont pu résister à une pareille tactique ; une échappée se présentait encore à eux, ils en ont profité pour abandonner les forts de l'entrée du bras de Bien-Noa ; du 16 au 21 on a déblayé le barrage, et on était ainsi arrivé au but qu'on se proposait. On a néanmoins poussé plus loin pour savoir où les Annamites s'étaient retirés, mais on ne les a point rencontrés ; on est ainsi arrivé sous les murs de Bien-Noa et on n'a vu que des colonnes d'épaisse fumée qui partaient du centre de la ville ; on est entré, on n'a trouvé personne ; la citadelle était abandonnée, les principaux établissements incendiés. Dans la citadelle on a trouvé les cadavres de près de 300 Annamites chrétiens calcinés ou couverts d'horribles blessures. C'était le dernier acte d'idolatrie et de barbarie d'un peuple qui fuyait devant la foi chrétienne et la civilisation européenne. Plusieurs victimes respiraient encore ; elles ont été confiées aux soins de nos Chirurgiens et transportées à Saigon ou elles sont traitées comme nos propres frères (35).

(35) Il y avait, emprisonnés dans la citadelle de Biên-Hoà, environ six cents chrétiens. Les uns détenus auparavant à Saigon, avaient été amenés là après la prise de cette dernière ville par les Français, le 18 Février 1859 ; les autres venaient des chrétientés de la province de Biên-Hoà. Plusieurs de ces malheureux furent décapités sur une petite colline appelée *Đât-Sỏi*, à cinq minutes du fort. Lors de l'arrivée des Français, le 15 Décembre 1861 au soir, le gouverneur de la province, avant de prendre la fuite, fit mettre le feu aux prisons. Des soldats armés de lances rejetaient dans les brasiers ceux qui tentaient de s'échapper. Cinq chrétiens seulement, sur quatre cent sept, parvinrent à échapper à la mort. Parmi les blessés dont parle Ph. Aude, il y avait une jeune fille qui avait grimpé sur un arbre, aussi haut que le lui permettait sa chaîne. Elle avait eu les deux jambes brûlées; transportée à la Sainte Enfance de Saigon, elle subit une double amputation et ne survécut à l'opération que peu de jours. Il y avait aussi une femme dont la tête avait été à moitié détachée du tronc par un coup de lance, et qui avait été laissée pour morte. Elle put être sauvé et vécut encore de longues années. (D'après L. E. Louvet : *La Cochinchine religieuse*, 11, pages 290, 291, 302.)

Dans la citadelle on a trouvé trente pièces de canon, dont dix-huit de bronze. Nos troupes ainsi maîtresses de ce point important ont battu le pays dans tous les sens pour rencontrer les Annamites, mais ils s'étaient retirés dans les montagnes et il nous a été dès lors aisé d'établir des frontières sûres et faciles à garder.

Pendant que ces événements se passaient à **Bien-Noa**, quelques bandes de pillards dispersées dans nos possessions cherchaient à nous affaiblir en attaquant les postes isolés où une faible garnison était établie. Dans un arroyo les Annamites ont brûlé une lorcha (bâtiment portant deux canons) et ont massacré treize de nos hommes ; à Candjioe, ils ont attaqué le poste et blessé d'un coup de lance léger l'Enseigne de Vaisseau Dumont ; à Tramban ils ont incendié un magasin de vivres, mais partout ils ont éprouvé des pertes considérables et depuis huit jours il n'est plus question de ces bandits.

Voilà, mon cher ami, ce que j'avais à t'annoncer et ce qui peut avoir pour nous personnellement les meilleures suites. Notre superbe frégate a de grandes chances de rentrer très prochainement en France car elle et ses hommes sont inutiles maintenant; on pense et dit partout que l'Amiral veut enfin obéir à l'ordre qu'il a reçu de nous renvoyer et que vers la fin de Janvier nous partirons de Saigon. Nous serions rendus à Cherbourg dans les derniers jours de Mars et je pourrai enfin célébrer en ta compagnie au mois de Mai, juste après deux ans d'absence !

Il faut que je t'avertisse d'une chose, et pour cela que je te rappelle ce que tu me disais dans ta dernière lettre arrivée ici il y a un mois et demi. Germano, me disais-tu, avait rougi de sa conduite à mon égard et t'avait promis de m'écrire cent pages de lettres, ni plus ni moins ; la veille du départ tu lui rappelles sa promesse, il te répondit qu'il n'en était encore qu'à la 25^e, mais que sûrement par le courrier suivant il serait en mesure d'apaiser ma juste colère, or le courrier suivant puis l'autre encore sont arrivés à Saigon et ne m'ont apporté pas le moindre petit mot de Germano, de façon qu'il résulte qu'il ne m'a plus écrit depuis le 25 Juin dernier, je n'y tiens plus et il y a quelques jours, dans un moment de colère. j'ai écrit à Germano une lettre qui, je le pense, lui montrera combien je suis vexé de sa manière de faire. Ma lettre te paraîtra, s'il te la montre, un peu sèche et passablement claire, mais je n'ai pas de regrets encore et je la ferai partir demain en même temps que celle-ci.

Ecris-moi encore, mon bon ami, bien que selon toutes les probabilités, ta lettre répondant à celle-ci ne me trouve plus à Saigon. Il suffirait, tu le comprends bien, d'un contre-ordre nouveau pour me priver de lettres comme du reste je vais l'être par le courrier dernier de Janvier et le premier de Février. Quand nous partirons sûrement je t'écirai alors de cesser ta correspondance et je ne me hâterai plus comme avant.

Ma santé est excellente et la perspective d'un prompt retour soutient admirablement mon énergie.

Adieu, bon ami, à bientôt ; embrasse pour moi nos excellents camarades Drujon, Chabrier, Goulin, Evariste, Roux et même Germano malgré son indignité. Que la Société de la Célébration se prépare à inaugurer dignement la statue cochinchinoise que je lui destine et qui sera le symbole de la croyance de tout fervent Célébrant. Elle devra rester seule sur la table le jour de l'inauguration et tous les membres, le Cochinchinois en tête, passeront dessous !

Dis à Charles que j'écris longuement à papa par ce courrier et qu'en lisant cette lettre et celle-ci il sera édifié sur mon compte.

Célébrons ! Célébrons ! Célébrons !

Ton vieil ami,

PH. AUDE.

Donne au *Mémorial*, si tu le veux, les renseignements que je t'envoie sur l'expédition (36).

(36) Le destinataire usa de l'autorisation qu'on lui donnait. Cette lettre du 28 Décembre 1861 fut reproduite, avec quelques légers changements, dans le *Mémorial d'Aix*, N° du Dimanche 16 Février 1862, page 1, colonnes 2, 3, depuis les mots : « La Basse-Cochinchine que nous convoitions... », jusqu'à : «... depuis huit jours, il n'est plus question de ces bandits ». L'article est précédé d'une préface ainsi conçue : « Prise de Biên-Hoà en Cochinchine. Nous recevons d'un de nos compatriotes, qui fait partie de l'expédition de Cochinchine, des détails inédits et pleins d'intérêt sur la prise de Biên-Hoà par nos troupes de terre et de mer. Nous nous empressons de les communiquer à nos lecteurs ». - Ph. Aude écrit partout « Bien-noa » ; dans le journal on corrige en « Bien-Hoa ».

* *

La *Presse* annonce que des dépêches, reçues de Cochinchine, portent que le Contre-Amiral Bonnard a occupé les positions avancées de Bien-Hoa. La place a demandé à capituler après une résistance qui a fait perdre un certain nombre d'hommes. L'Amiral a failli être tué. On a le projet de marcher sur Hué, car la prise de la capitale pacifierait certainement le pays.

(Le *Mémorial d'Aix*, numéro du Dimanche 9 Février 1862, page 2, col. 1).

* *

Impératrice Eugénie, Saigon, 28 Février 1862.

MON CHER FÉRAUD,

Est-ce que tu aurais envie par hasard de suivre l'exemple pernicieux de notre ex-Secrétaire ? Prends garde à toi, tu sais que je ne l'ai pas ménagé et je suis peu disposé à l'indulgence, depuis surtout que notre départ de Saigon est ajourné. Tu ne m'as plus écrit depuis le 11 Octobre jusqu'au 12 Décembre qui est la dernière date des lettres arrivées de France, tu as laissé passer quatre courriers et tu as reçu ma lettre du 30 Septembre dans laquelle je te disais que bien que notre retour fut possible, il fallait néanmoins continuer à m'écrire. Ce n'est que le 28 Octobre que je t'ai dit d'arrêter ta correspondance, mais le 29 Septembre je t'écrivais de m'adresser de nouveau tes lettres à Saigon. Je m'attends donc à être sans nouvelles pendant tout le mois de Février, puis j'espère qu'au mois de Mars, si nous sommes encore ici, les lettres recommenceront à arriver. Tu vois, mon cher ami, qu'il n'y a pas moyen de me tromper sur cet article là et que je possède parfaitement mes jours d'arrivée et de départ. Tu serais aussi instruit que moi si comme moi tu te trouvais si loin de ta famille et de tes amis et si tu étais aux aguets des lettres comme je le suis.

Mon père m'a fait part de la joie que tu éprouvas lorsque tu sus que notre rentrée en France était une chose à peu près certaine ; tu as sans doute été désillusionné plus tard, mais néanmoins tout espoir n'est pas perdu et nous croyons tous fermement que l'Amiral qui nous retient ici de son autorité privée depuis deux mois finira bien par nous laisser partir. L'opinion générale est que nous partirons dans le courant de Février ; les uns disent dans la première quinzaine,

les autres, et c'est la plupart, vers la fin du mois. Pour moi, il me paraît difficile que nous partions d'ici dans quinze jours, et je passerais volontiers un marché pour déraiper seulement le 28 Février, abandonnant les chances que nous pouvons avoir de partir plus tôt.

Depuis quinze jours l'Amiral est hors de Saïgon (sans calembourg) (37), il est en expédition dans une province dernièrement conquise et il cherche à rencontrer les Annamites sans pouvoir les atteindre ; on voudrait les prendre entre deux colonnes, mais s'ils sont moins vaillants que nous, ils sont du moins plus fins et ils possèdent la connaissance exacte du pays. Cela peut durer ainsi quelque temps encore et tant que l'Amiral ne sera pas revenu à Saïgon notre sort ne pourra être fixé définitivement. Du reste on attend *l'Européen*, la *Gironde* et le *Jura*, trois transports chargés de troupes, venant de Suez, c'est un renfort de 2.000 hommes environ pour la colonie, *inter quos* neuf cents Turcos. *L'Européen* vient de mouiller à Saïgon, le *Jura* est au bas de la rivière et il montera aujourd'hui, la *Gironde* est partie de Singapour pour Saïgon et elle sera ici dans quatre ou cinq jours. Toutes ces troupes arrivées, les anciennes doivent partir et les bâtiments rappelés en France doivent les reconduire à Suez, ce sont *l'Entreprenante*, la *Durance*, deux transports qui vont faire un voyage passablement long : de Saïgon à Suez, de Suez au Cap, du Cap en France. Pour nous, nous irons directement en France parce que nous ne pouvons prendre de passagers ; nous relâcherons à Java, au Cap de Bonne-Espérance et enfin à Cherbourg. Tu sauras du reste par mes lettres ultérieures le jour précis de notre départ, et approximativement le jour de notre arrivée. Voilà tout ce que je trouve à te dire sur notre position actuelle. Tu vois qu'elle est assez mal définie et encore dans les brouillards, mais il faut en prendre son parti.

J'aurais voulu t'envoyer par ce courrier ma photographie, mais le jeune homme qui me l'a faite n'a voulu m'en donner qu'une

(37) Le lettre de Ph. Aude est datée du 28 Janvier 1862 ; à ce jour, l'Amiral Bonnard était « hors de Saïgon » depuis 15 jours, « en expédition dans une province dernièrement conquise ». C'est de Baria qu'il s'agit. Cette citadelle fut prise en effet le 8 Janvier 1862 et l'expédition fut dirigée par l'Amiral. Là aussi de nombreux chrétiens furent brûlés vifs, 290 hommes, 106 femmes et 50 enfants. Si l'Amiral Bonnard avait voulu écouter les conseils que lui donna un missionnaire attaché à l'expédition comme interprète, ces vies auraient peut-être été épargnées (Voir L. E. Louvet : *La Cochinchine religieuse*, 11, pp. 304-307).

épreuve parcequ'il trouve son cliché mauvais et qu'il veut le refaire, J'envoie donc à mon père, la seule épreuve qui ait été tirée, mais probablement par le prochain courrier tu recevras un exemplaire plus heureux que celui que j'envoie.

Ma santé est excellente, mon cher ami, et je crois bien que je marche sur tes traces pour l'embonpoint. Je sens que j'ai besoin d'escalader Ste Victoire ou le Pilon du Roi pour arrêter ce début d'obésité. Prépare donc ton havre-sac, graisse tes souliers, remplis ta gourde, prends ta canne et vas m'attendre à la gare du chemin de fer. Pauvre ami, tu aurais quelques mois à attendre !

Par ce courrier j'écris à mon père et à Charles, mais j'ai mis la lettre pour Charles dans la même enveloppe que celle de papa, de sorte que tu recevras ma lettre la veille du jour où papa et Charles auront les leurs. Vas donc à la maison, dis à Alphonse que je me porte bien et que je l'embrasse ainsi qu'Amélie ; que Charles aille le soir du jour où ma lettre t'arrivera, coucher à la campagne et y attendre le facteur rural le lendemain matin. Dès la veille au soir papa saura ainsi qu'il va recevoir une lettre contenant mon portrait.

Et la Célébration, que devient-elle ? Il y a longtemps que je n'ai pas reçu de procès-verbaux célébratoires ! Vous endormiriez-vous dans un coupable farniente ? Je vois bien qu'il faut que j'aille le plus tôt possible raviver le feu sacré et, nouvelle Vestale (pas sous tous les rapports), empêcher l'autel du G. A. de l'U. de tomber dans les ténèbres.

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt dans *l'Echo des Bouches-du-Rhône* plusieurs articles concernant les sociétés célébrantes à Aix, sais-tu bien que la nôtre mériterait aussi les honneurs de l'impression ! Nous aviserons plus tard à cela (38).

Pour le moment je te prie de serrer bien affectueusement de ma part la main à Drujon, à Chabrier, à Goulin, à Evariste, à Roux, et de leur dire que mon plus vif désir est de me retrouver bientôt au milieu d'eux pour recouvrer mon ancienne gaieté.

Quand tu verras Germano, continue à l'agoniser de sottises en mon nom, mais cependant sans qu'il se doute que cela vient de moi, embrasse-le cordialement.

(38) Ph. Aude fait certainement allusion ici à l'étude que j'ai mentionnée, « Un débris du bon vieux temps à Aix, 1849-1854 », par « XXX ci-devant Cadet d'Aix », parue dans *l'Echo des Bouches-du-Rhône*, N^o des 24 Novembre, 1^{er}, 8, 22 Décembre 1861.

Adieu, mon cher Féraud, je termine là ma lettre parce que le courrier part aujourd'hui. Je t'écirai encore le 14 Février prochain, et Dieu veuille qu'à cette date je puisse t'annoncer positivement mon départ.

De ton côté écris-moi toujours, parle-moi de nos amis, d'Aix, de tout ce qui m'intéresse.

Rappelle-moi au souvenir de M. Sarpaullet et reçois toi-même deux bonnes caresses de ton ami et subordonné en Célébration.

PH. AUDE

J'ai définitivement adopté une signature moins enfantine que celle que j'avais.



Des dépêches de Saigon, datées du 30 Janvier 1862, annoncent que notre domination est établie sur toute l'étendue de la province de Bien-Hoa et que les derniers restes de l'armée annamite ont été complètement expulsés de cette province.

L'organisation de la province de Bien-Hoa est toute faite. La conquête n'a été accompagnée d'aucun acte de destruction ; les autorités indigènes ont été maintenues en fonction et continuent à être chargées de la police et de l'administration, sous la surveillance et la direction du commandant supérieur, le Lieutenant-Colonel Domenech-Diego. Le service postal s'organise également par les indigènes.

Avant la fin de l'année, le phare du Cap Saint-Jacques pourra être allumé, le télégraphe parcourra toute la province de Bien-Hoa et reliera Saigon au Cap Saint-Jacques.

(Le *Mémorial d'Aix*, numéro du Dimanche 23 Mars 1862, page 2, col. 1).



On a reçu les nouvelles de Cochinchine du 23 Février. A cette date, un neveu de l'Empereur Tu-Duc avait pris le commandement en chef de l'armée annamite, qui campait à environ 60 kilomètres de notre frontière sur la route de Hué.

Les troupes régulières de l'empereur ont ainsi évacué notre établissement de la basse Cochinchine, il n'y reste plus que quelques bandes isolées réfugiées dans la province de My-Tho, et que des colonnes mobiles, aux dernières dates, poursuivaient énergiquement.

(Le *Mémorial d'Aix*, numéro du Dimanche 13 Avril 1862, page 1, col. 2)

Saigon, *Impératrice Eugénie*, 11 Février 1862.

MON BON FÉRAUD,

Je crois bien que cette lettre c'est la dernière que tu recevras de moi, datée de Saigon, notre départ est maintenant chose positive et nous nous mettrons en mer Vendredi 14 du courant. Cette date qui n'était pas douteuse il y a huit jours, le devient cependant depuis hier car l'Amiral qui est allé faire une tournée à My-Tho devait rentrer ce matin à Saigon et il n'est pas venu ; il faut qu'il fixe lui-même définitivement la chose. Dans tous les cas il ne s'agit plus maintenant d'un retard de plusieurs mois ou de quelques semaines ; nous comptons par jours à présent, aussi si nous ne partons pas Vendredi, ce sera Dimanche ou Lundi. Quoiqu'il en soit tous nos préparatifs sont terminés et nous n'avons plus qu'à allumer nos feux. Conçois-tu notre joie ? Non, tu ne peux l'apprécier à sa juste valeur parce que tu n'as pas éprouvé tout ce que ressent un homme transporté dans un milieu qu'il ne connaît pas et éloigné de tous ceux avec lesquels il a jusqu'alors vécu. Je sais que tous mes amis et toi surtout, vous serez enchantés de me revoir ; mais vous ne serez certainement pas saoul comme moi lorsque j'arriverai dans ma bonne ville d'Aix, comme disait le roi René ; l'idée seule de ce retour trouble ma pauvre cervelle et le soleil d'Aix est capable de m'être plus fatal que son confrère de Cochinchine qui a pourtant une bien mauvaise réputation.

En partant de Saigon vers le 15 Février, voici comment s'effectuera probablement notre traversée :

de Saigon au Cap de Bonne-Espérance, quarante jours (arrivée au Cap vers la fin de Mars) ;

dix jours de relâche au Cap ;

(départ du Cap vers le 5 Avril) ;

du Cap à S'Vincent (Iles du Cap-Vert), trente jours (arrivée à S'Vincent vers le 5 Mai) ;

de S'Vincent à Toulon, huit ou dix jours - Arrivée à Toulon vers le 15 Mai.

En tout trois mois, de traversée.

Tu dois être *épaté* de voir que je te parle de Toulon tandis qu'une dépêche d'il y a trois mois nous ordonnait d'aller désarmer à Cherbourg. Une dépêche ultérieure a heureusement changé cela et c'est

Ministère
de la Marine
et des Colonies.

Service
(Personnel.)

Année
Inscriptions maritimes
Expédition de la France.

13

Empire



Français.

Médaille commémorative

de

L'EXPÉDITION DE CHINE.

Le Préfet du 5^e arrondissement maritime

certifie que M. Aude, Philippe-Félix,

Chirurgien de 3^e classe,

a pris part à l'expédition de Chine étant embarqué sur

L'Impatience, Enguin, et a obtenu la Médaille instituée par

Décret Impérial du 23 janvier 1861.

Coulon, le 1^{er} août

1863.

J. Jannin

Vu et enregistré
au Ministère de la Marine et des
Colonies sous le N^o 9113.

Vu pour autorisation

et enregistré à la Grande Chancellerie de l'Ordre Impérial

de la Légion d'Honneur sous le N^o 15,409.



bien à Toulon que nous irons maintenant. J'y perds en ce que je ne pourrai passer à Paris quelques jours avec Sextius, mais je suis plus sûr d'obtenir un congé à Toulon qu'à Cherbourg, et je ne suis pas ainsi exposé à être retenu pour les besoins du service dans un des ports du Nord. Si j'obtiens un congé et si mes fonds me le permettent, j'irai voir Sextius à Paris et tout sera ainsi arrangé.

Il est bien entendu que dès mon arrivée je me débrouillerai pour aller immédiatement à Aix; si je ne puis le faire j'enverrai une y dépêche électrique à la maison et alors tu viendras m'embrasser.

Préviens donc en mon nom tous les Célébrants à qui je voudrais écrire, Drujon, Chabrier, Goulin, Evariste, Roux, mais le temps me presse, et à la veille d'un départ je suis forcé d'aller voir celui-ci, d'aller faire mes adieux à celui-là, de dîner avec l'un, de prendre les commissions de l'autre, de sorte qu'il me reste tout juste assez de temps pour t'écrire quelques mots, pour écrire à mon père, à Gustave, et à deux ou trois autres personnes encore. J'écirai aussi à Germano qui doit être furieux contre moi depuis qu'il a reçu ma dernière lettre.

Prépare donc une *Célébration* monstre ; fais étendre des matelas sous la table afin qu'on y soit plus commodément; donne le mot d'ordre à tous nos confrères et préviens-les que nous aurons à bénir la statue de la Célébration que je rapporte de Cochinchine.

Célébrons ! Célébrons !

Ne m'écris plus car tes lettres ne m'arriveraient pas ; préviens de cela aussi tous nos confrères, sans oublier Germano qui se ruine en frais de timbres-poste.

Je t'envoie ci-inclus ma photographie ; elle est affreusement mauvaise mais on ne fait pas mieux en Cochinchine. Dès mon arrivée je me conformerai au décret que tu as fait paraître il y a un an et je donnerai à tous les célébrants mon portrait qui sera mieux fait.

Je vous embrasse tous un million de fois.

Au 15 Mai!!!!

Ton vieil ami,

PH. AUDE,

Au Cap je tâcherai de soutirer du Constance à Dastre.

13 Février,

Nous partons définitivement Lundi prochain 17 du courant. C'est chose parfaitement fixée et nous allons à Toulon.

Qu'on se le dise !!!

PH. AUDÉ.

15 Février.

Nous partons le 19 à 5 heures du matin à cause de la marée.

* *

S'Vincent (Iles du Cap-Vert), 1^{er} Mai 1682 ;

MON CHER AMI,

Nous sommes ici depuis le 29 Avril et nous en repartons le 3, après-demain au matin. Vers le 25 Mai nous serons donc rendus à Toulon car nous comptons mettre de vingt à vingt-cinq jours à cause des vents contraires que nous allons forcément rencontrer. Cette lettre doit partir d'ici le 7 du courant par le paquebot français venant de New-York et allant à Bordeaux; ce paquebot arrivera à Bordeaux vers le 17 et cette lettre sera par conséquent rendue le 18 ou le 19 à Aix, huit ou dix jours avant moi à Toulon, tu vois donc que j'ai raison d'écrire.

Nous avons fait une traversée heureuse de Saigon à S'Vincent, mais je trouve néanmoins le temps affreusement long et je ne soupire qu'après le moment où nous mouillerons en rade de Toulon. Je serai fou probablement ce jour-là.

Nous sommes partis de Saigon le 19 Février, arrivés au Cap le 30 Mars, partis du Cap le 5 Avril, et arrivés ici le 29 pour repartir le 3 Mai. Tu vois que nous ne nous amusons plus en route. Nous venons de faire près de 5.000 lieues et il nous reste encore 800 lieues à parcourir.

J'ai vu notre ami Dastre au Cap ; il a fait de fort mauvaises affaires et il est sans le sou maintenant. Il m'a chargé de t'embrasser et je m'acquitterai de sa commission dès mon arrivée.

J'écris par ce courrier une longue lettre à mon père qui la fera passer à tous mes frères et parents ; cependant comme celle-ci te sera remise avant qu'il ait reçu ma lettre au Tholonet et qu'il ait pu l'envoyer à Aix, va, dès qu'elle te sera remise, à la maison, et dis à Alphonse, à Amélie et à Charles que dans huit jours je serai à Toulon, que je me porte bien, que je les embrasse tous et que le lendemain papa leur enverra ma lettre. Entre tous vous avertirez aussi Gustave qui doit rôder entre Nice et Marseille.

Dès que j'arriverai en rade de Toulon j'enverrai une dépêche électrique à la maison mais je ne pourrai peut-être pas quitter le bord pour vingt-quatre heures avant trois jours. Les deux premiers jours je serai même de garde à bord sans pouvoir descendre à terre, à moins toutefois que nous entrions immédiatement dans le port. Fais-toi donc avertir par Charles de l'arrivée de ma dépêche et écris-moi immédiatement, je t'écirai aussi tout de suite. Si Charles, toi, Drujon ou quelqu'un enfin pouvait venir immédiatement me voir j'en serais très heureux, mais il ne faut pas pour cela négliger vos affaires car après tout je partirai pour Aix dès que je le pourrai, comme tu dois bien le penser.

Que le premier qui viendra me voir m'apporte une pipe Morelli !

Ecris à Germano pour lui annoncer ma prochaine arrivée et lui dire que le moment des représailles approche. Je lui envoie deux bonnes caresses, ainsi qu'à ses moutards et je présente mes respects à M^{me} Germano.

Enfin, que mes dignes frères en Célébration, Drujon, Chabrier, Goulin, Roux, Michel, et tous nos amis soit prévenus en mon nom de ma très prochaine arrivée, et qu'ils se disposent à vider quelques fioles de délicieux Constance que je leur réserve. Je les embrasse tous.

Adieux donc, mon cher ami, c'est le cas où jamais de te dire : Bonjour à tantôt.

Ton ami,

PH. AUDE.

MON BON CHARLES,

J'arriverai en France du 23 au 28 Mai, annonce-le de ma part à grand-père, ou cousin Poilroux, à tous nos oncles et tantes, à M^{me} Géry, les Guérin, les Régimbaud, M. Reynaud, à tous ceux enfin qui

se rappellent de moi, sans oublier Martial, François, Michel, Roux, etc...

Je t'embrasse ainsi qu'Alphonse et Amélie. Papa vous enverra sans doute demain ma lettre plus détaillée que celle-ci.

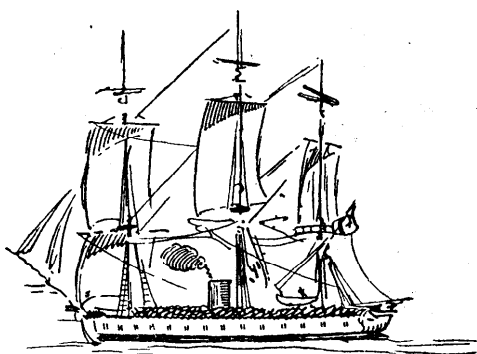
Ton frère qui t'aime bien,

PH. AUDE.

Ma santé est excellente.

Adieu, Alphonse ! Adieu ! Amélie.

PH. AUDE.



SOMMAIRE

Communications faites par les Membres de la Société.

Pages

A la suite de l'Amiral Charner. Campagne de Chine et de Cochinchine. Lettres de PH. AUDE (L. CARDIÈRE).

3

AVIS

L'Association des Amis du Vieux Hué, fondée en Novembre 1913, sous le haut patronage de M. le Gouverneur Général de l'Indochine et de S. M. l'Empereur d'Annam, compte environ 500 membres, dont 350 Européens, répandus dans toute l'Indochine, en Extrême-Orient et en Europe, et 150 indigènes, grands mandarins de la Cour et des provinces, commerçants, industriels ou riches propriétaires.

Pour être reçu membre adhérent de la Société, adresser une demande à *M. le Président des Amis du Vieux Hué, à Hué (Annam)*, en lui désignant le nom de deux parrains pris parmi les membres de l'Association. La cotisation est de 12 \$ d'Indochine par an ; elle donne droit au service du Bulletin, et, lorsqu'il y a lieu, à des réductions pour l'achat des autres publications de la Société. On peut aussi simplement s'abonner au Bulletin, au même prix et à la même adresse.

Le **Bulletin des Amis du Vieux Hué**, tiré à 650 exemplaires, forme (fin 1929) 17 volumes in-8^o, d'environ 6.500 pages en tout, illustrés de 1.450 planches hors texte, et de 600 gravures dans le texte, en noir et en couleur, avec couvertures artistiques. - Il paraît tous les trois mois, par fascicules de 80 à 120 pages. - Les années 1914-1919 sont totalement épuisées. Les membres de l'Association qui voudraient se défaire de leur collection sont priés de faire des propositions à *M. le Président des Amis du Vieux Hué, à Hué (Annam)*, soit qu'il s'agisse d'années séparées, soit même de fascicules détachés.

Pour éviter les nombreuses pertes de fascicules qu'on nous a signalées, désormais, les envois faits par la poste seront recommandés. Mais les membres de la Société qui partent en congé pour France sont priés instamment de donner leur adresse exacte au Président de la Société, soit avant leur départ de la Colonie, ou en arrivant en France, soit à leur retour en Indochine.



Menu d'accès

- Accès par Volume.
- Accès par l'Index Analytique des Matières.
- Accès par l'Index des noms d'auteurs.
- Recherche par mots-clefs.

RETOUR PAGE
D' ACCUEIL

